



81,-

MOUSTAFA KAMEL PACHA

Égyptiens

et

Anglais

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C°.

Égyptiens et Anglais

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DIX EXEMPLAIRES

SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON

MOUSTAFA KAMEL PACHA

Égyptiens

et

Anglais

« L'Égypte est la flèche
de Dieu sur la terre, qui-
conque lui veut du mal est
anéanti par Dieu ! »

PAROLE DU PROPHÈTE.

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1906

Tous droits réservés

PRÉFACE DE MADAME ADAM

J'étais, il semble, désignée pour présenter aux lecteurs français une partie de l'œuvre de l'orateur qui a prononcé les discours recueillis en ce livre. J'ai connu Moustafa Kamel Pacha à dix-neuf ans, lorsqu'il venait de terminer ses études de droit à Toulouse. Intéressée par sa passion de savoir, par sa chaleur d'âme, je lui demandai quelles étaient ses ambitions secrètes.

« Je veux, me dit-il, travailler par la parole, par l'école, par le journal et par le livre à réveiller le patriotisme de mes compatriotes, à rendre les Égyptiens à l'Égypte et l'Égypte aux Égyptiens. »

Il prononça ces paroles avec un tel accent, que moi, en qui le patriotisme domine, je lui répondis :

« Eh bien ! je vous suivrai avec un intérêt de chaque jour, et, si je puis aider à votre cause, j'y aiderai. »

Au moment même où les Anglais croyaient avoir définitivement entravé tout élan du patriotisme égyptien, réduit à néant toute velléité d'indépendance au pays des Pharaons, par la défaite des troupes d'Arabi, due à la trahison de leur chef militaire, un jeune chef civil surgissait, instruit à l'europeenne, ayant pris contact avec les éléments de la politique contemporaine, sentant germer en lui la résolution de défendre son pays par les moyens légaux, de combattre pour l'indépendance de l'Égypte, non par la révolte, seule forme d'attaque ou de résistance que comprennent les Orientaux, mais avec les armes de la raison, avec les forces d'une opposition appuyée sur le senti-

ment de la justice et la puissance de l'argument logique.

Moustafa Kamel a déjà réalisé une partie de son programme. En même temps qu'il poursuivait, par la parole, sa lutte contre l'occupation, il fondait une école. Son but était de donner à la jeunesse une éducation nationale, et de fournir aux Égyptiens riches un exemple qui fût bientôt imité.

Cette école a ceci de particulier qu'en même temps que les fils des classes aisées reçoivent une instruction solide, la même instruction est reçue par les enfants des classes pauvres, un tiers d'élèves gratuits étant admis.

Faire surgir des valeurs dans les milieux inférieurs où elles sont enfouies, consacrer la fraternité qu'enseigne le prophète, aider des hommes à conquérir un rang social, alors que les Anglais repoussent tous ceux qui n'appartiennent pas à des milieux élevés : telle est la généreuse ambition de Moustafa Kamel.

J'ai assisté à une distribution des prix de son école, je l'ai entendu parler à ses enfants riches et pauvres, à leurs parents, à une assemblée de 2.000 personnes, par le plus beau des jours ensoleillés de la lumineuse Égypte, dans une immense cour blanche, sous le ciel d'un bleu intense ; les premières places étaient occupées par un grand nombre de personnages importants et de notables dans leurs superbes costumes orientaux ; les autres assistants, coiffés du rouge tarbouch, jouaient le coquelicot dans ce champ d'hommes. De rares européennes assistaient à cette distribution.

Un ami me traduisit d'abord le rapport du frère de Moustafa Kamel, directeur de l'école, rendant compte de sa gestion et signalant à la fois l'augmentation croissante des élèves et les sacrifices qu'elle imposait à son fondateur.

Ali est le nom du frère de Moustafa Kamel ; c'est

une figure qu'on ne peut éliminer de la vie d'action du jeune tribun national.

Ali était lieutenant dans l'armée égyptienne. Les Anglais, pour punir Moustafa Kamel de son ardente opposition, mirent son frère en disponibilité. Ali souffrant de son inaction donna sa démission. Mais quelques jours plus tard, l'expédition de Dongola étant décidée, Ali écrit à Kitchener qu'il retire sa démission et demande à rentrer au service. On le nomme dans un bataillon et il prend possession de son poste. Au bout de cinq ou six jours, on se saisit de lui, on le dégrade, et Kitchener veut le faire fusiller, comme démissionnaire devant l'ennemi et par conséquent déserteur.

Le khédive empêche, non sans difficulté, un tel crime, mais durant sept mois le Sirdar, resté légendaire au Soudan par ses cruautés, maintient Ali comme simple soldat et il fait la périlleuse campagne dans cette

humiliante situation, Kitchener espérant arrêter, par la crainte des souffrances de son frère, Moustafa Kamel dans sa lutte contre l'occupation anglaise.

Mais l'amour patriotique du jeune lutteur dominait en lui l'amour fraternel. Malgré ses angoisses, doublées de celles des siens, il n'implora personne. Ali lui-même d'ailleurs écrivait : « Ne désarme pas ! »

C'est pour voir le drapeau anglais flotter sur Kartoum que l'armée égyptienne a dépensé tant d'héroïsme, que le Khédive descendant de Mehemet Ali a compté le nombre de ses soldats morts pour réduire au profit de l'Angleterre d'anciens sujets rebelles.

Après la prise de Dongola le Khédive fit rendre son grade à Ali, mais celui-ci ne pouvait continuer à se battre pour la gloire d'Albion ; il quitta l'armée et devint le premier lieutenant de son frère.

Moustafa Kamel n'a cessé de se passionner

pour son œuvre. Il a parcouru toute l'Europe, entrant en relations avec les personnalités les plus influentes de la politique ou du journalisme. Son ardeur, ses convictions, si elles ne convainquaient pas, au moins intéressaient et obligeaient à réfléchir.

Dans des interviews toujours remarqués, il exposait la question de l'occupation anglaise avec une clarté, disons une habileté qui pénétrait l'esprit de ses auditeurs ou de ses lecteurs ; il leur démontrait l'intérêt qu'eux-mêmes et leur pays pouvaient avoir à la défense des intérêts égyptiens.

L'un de ses principes les plus absous est l'entente entre l'Égypte et la Turquie à propos de l'occupation anglaise. Il est évident que, si la Turquie acceptait les visées de l'Angleterre en Égypte, celle-ci serait définitivement sacrifiée.

Jamais orateur arabe n'a eu plus de succès et par conséquent plus d'envieux que Moustafa Kamel, aujourd'hui pacha. Très jeune encore

il a atteint dans tout l'Orient et dans tous les pays de l'islam la popularité la plus grande et la situation la plus honorée. On peut dire que ses coreligionnaires admirent en lui non seulement l'art de la parole, qui impressionne si vivement les Orientaux, mais cette flamme patriotique qui rallume d'un mot la leur et qui l'embrace au point que ni le martyre de son frère, ni Fachoda, ni la trahison de plus d'un de ses anciens amis et alliés, ni le traité anglo-français, ni aucun des faits qui eussent glacé tout autre, n'ont pu éteindre son ardeur et sa foi en l'avenir.

La parole et l'école ne suffisaient pas à Moustafa Kainel pour servir la cause nationale à laquelle il a voué sa vie. Il fonde en 1900 un journal, *Al Lewa, l'Étandard*, dont le succès est immédiat et dont la renommée et l'influence sont universelles en Orient.

Al Lewa est aujourd'hui l'arme d'opposition la plus puissante contre le joug anglais en

Égypte. Malgré un labeur incessant, Moustafa Kamel ne manque jamais une occasion d'écrire des livres qui sèment et font germer ses idées patriotiques.

Il fait, sous toutes les formes, la guerre au découragement, à l'indifférence, au manque de patriotisme, trois fléaux qui menacent l'Égypte comme ils menacent la France elle-même, et qui sont plus dangereux que les envahisseurs. Les mêmes conseils à ses compatriotes se répètent souvent dans ses discours et leur répétition se fait dans un *crescendo* constant. Toutes les formules du patriotisme ont leur uniformité héroïque. Rappelons-nous-le : « Il faut détruire Carthage ! »

Ce qu'il y a de grand dans les conceptions de Moustafa Kamel, quant aux progrès de l'Égypte nouvelle, c'est qu'il cherche à greffer, sur les traditions anciennes, sur la vieille science arabe qui a dominé le monde durant des siècles, la science moderne, sauvegardant

ainsi la fierté de sa race qui n'accepte à cette heure qu'un rendu de ce qu'elle a prêté à l'Europe en d'autres temps.

La douleur de Moustafa Kamel est de voir ses compatriotes dominés, écrasés par l'occupation au moment où ils se montraient le plus aptes à s'assimiler tous les progrès de la civilisation européenne. Et la preuve de ce fait indéniable ils la donnent, lui, et les jeunes hommes de sa génération aussi instruits que la jeunesse instruite de France.

La souffrance des Égyptiens est grande et d'autant plus amère qu'elle leur vient par la France, qui a détruit, comme à plaisir, par les mains de M. Delcassé, une œuvre admirable qu'elle avait mis un siècle à édifier, destruction aussi fatale à nos intérêts qu'à ceux de l'Égypte.

Il nous reste une dernière forfaiture à commettre à laquelle l'Angleterre veut nous acculer : celle de détruire les capitulations et les tribu-

naux mixtes, de façon à ce que nous devenions plus odieux encore aux Égyptiens et aux colons européens habitant l'Égypte que les Anglais eux-mêmes. Certes une codification séculaire d'intérêts peut nécessiter des revisions nécessaires, mais entre revision et destruction il y a des degrés. Ne commettons pas ce dernier crime vis-à-vis de l'Égypte et rendons-nous plutôt compte de ce fait que, depuis que nous avons livré la vallée du Nil à l'Angleterre, les difficultés pleuvent sur nous et qu'elles ne font que commencer au Maroc.

Depuis 1882 nos gouvernants, les uns après les autres, semblent s'être appliqués à contrecarrer tout ce que les Anglais ont projeté de réformes utiles, comme l'abolition de la corvée, etc., etc., et à leur prêter notre plus actif concours quand ils rivaient les chaînes de l'Égypte. D'année en année toutes les instructions données à nos ministres ont été contraires aux intérêts de l'Égypte et à nos intérêts. Il

serait facile de rappeler ces instructions.

Nous qui possédons l'Algérie et la Tunisie, nous avons commis la faute à tout jamais irréparable, de livrer à l'Angleterre un pays musulman. Quoi qu'il arrive, nous ne pouvons ou qu'être accusés par nos sujets musulmans, d'être cause des souffrances et de la servitude de leurs coreligionnaires, ou si l'Angleterre traite les Égyptiens mieux que nous ne traitons les Algériens et les Tunisiens, courir le risque d'ajouter à la puissance de propagande des Anglais parmi eux.

Notre fameuse pénétration pacifique du Maroc n'avait qu'une possibilité : celle que nous donnait la confiance de l'Égypte en nous; c'est par les musulmans égyptiens seuls que nous devions attirer à nous les Marocains et faire d'eux des amis et des alliés et non pas des exploités. Le monde musulman tout entier reçoit l'impulsion de ses idées à l'université d'El Azhar, au Caire. Plus de douze mille

étudiants y sont initiés aux sciences, et de là sortent des milliers de docteurs qui se répandent dans tout l'Islam.

L'une des combinaisons les plus machiavéliques de l'Angleterre est de nous avoir contraints à lui livrer l'Égypte, de nous désigner par cet acte comme les pires ennemis de l'islamisme, et de nous offrir en échange de cette trahison envers les Égyptiens musulmans, le moyen de conquérir une influence pacifique sur les musulmans marocains.

Au demeurant, qu'avons-nous fait ? Dans le but de nous rendre les musulmans accessibles et favorables, nous avons trahi et livré d'autres musulmans ; pour favoriser des intérêts plus qu'aléatoires, nous avons abandonné des intérêts certains ; n'est-ce pas insensé, incompréhensible, inexplicable, à moins de se résoudre à prononcer le mot qui est dans tous les esprits?...

Il m'a paru qu'il était utile à notre pays de lui faire connaître la première personnalité

patriotique de l'Islam, et de lui apprendre à l'aide de quels arguments Moustafa Kamel réveille les sentiments nationaux de sa race et secoue la torpeur dans laquelle elle est tombée. Sa confiance, sa foi quant au résultat final de ses prédications est absolue. Rien ne peut l'attirer ou l'ébranler ; ni l'envie, ni l'intrigue, ni la persécution, ni la faiblesse des uns, ni la trahison des autres ; il y a maintenant entre lui et le peuple Égyptien, des liens qui ne peuvent plus être rompus. L'Égypte a compris que dans cette âme elle vit tout entière. S'il a trouvé seulement des admirateurs parmi ceux que le premier poids de l'occupation a écrasés, il s'est assuré dans la génération à laquelle il appartient et dans celle plus jeune qui s'instruit, et qui elle-même prend conscience des droits de la race et de la patrie égyptiennes, des disciples et des continuateurs.

Pour moi qui ai vu l'Égypte, qui ai cru la pénétrer, qui l'aime et l'admiré, je crois à ses

fécondités nationales, impérissables et éternelles comme ses monuments, fécondités encore prêtes à sourdre sous la culture de ses patriotes, comme on voit en quelques semaines les fécondités de sa terre éclater sous la main de ses fellahs.

JULIETTE ADAM.

P.-S. — Moustafa Kamel n'avait que vingt et un ans lorsqu'il a prononcé son premier discours politique à Toulouse.

DISCOURS CHOISIS

DE MOUSTAFA KAMEL PACHA

I

DISCOURS PRONONCÉ EN FRANÇAIS A TOULOUSE
LE 4 JUILLET 1895

MESDAMES, MESSIEURS,

Il me faudrait vraiment toute l'éloquence de vos grands orateurs, pour vous exprimer combien je suis touché de l'accueil sympathique que vous avez bien voulu me faire.

Je me sens peu digne d'un pareil honneur, et j'aime mieux le considérer comme adressé à l'Égypte tout entière, qu'à ma modeste personne.

Je suis très reconnaissant à l'honorable M. Serres, maire de Toulouse, d'avoir aidé mon éminent confrère, M. Louis Ariste, à organiser cette conférence à laquelle je me suis rendu avec le plus vif empressement.

C'est pour moi un des devoirs les plus sacrés que de venir ici vous parler de l'Égypte, et surtout dans cette belle ville que j'aime tant et dont je garderai toujours un souvenir ineffaçable.

Avant tout, je réclame toute votre indulgence si vous ne trouvez pas en moi un orateur abondant et éloquent; je ne suis qu'un modeste étudiant de votre admirable langue, dont le seul désir est de vous faire connaître l'état lamentable de l'Égypte.

Des jours entiers ne suffiraient pas pour vous décrire ses malheurs et ses souffrances. Je me contenterai, pour aujourd'hui, de vous tracer les grandes lignes de la question égyptienne, en insistant sur les points qui pourront vous intéresser.



Les Anglais sont entrés en Égypte, Messieurs, après les néfastes événements de 1882, que vous connaissez tous, se donnant le rôle d'une

puissance amie qui cherchait à soutenir le pouvoir khédivial contre un chef militaire rebelle, à assurer la sécurité du pays et à faire respecter les priviléges et les garanties de l'Europe.

La mission que l'Angleterre s'était imposée eût été très facile si elle avait suivi le programme qu'elle s'était tracé. Mais, désireux de tromper l'Europe et de s'emparer définitivement de l'Égypte, les diplomates anglais ne se sont pas seulement contentés de l'occupation du pays : ils y ont agi contre la parole donnée, en violant les engagements et les traités internationaux.

Une des preuves les plus frappantes et les plus concluantes est l'acte de Thérapie, signé par toutes les puissances le 25 juin 1882, c'est-à-dire quinze jours avant le bombardement d'Alexandrie, signé dans le but de garantir une fois de plus l'autonomie de l'Égypte et d'engager chaque puissance européenne à n'y chercher aucun avantage territorial ni aucun privilège exclusif.

Cet acte, le gouvernement de la Reine a voulu, en le signant, prouver à l'Europe d'une

façon nette sa bonne foi et le respect qu'il a pour les traités ; il a voulu affirmer aux puissances européennes et au monde entier qu'il resterait respectueux des traités de 1841, 1856 et 1878 relatifs à l'intégrité de la Turquie et de l'Égypte.

A-t-il vraiment respecté ces traités dans lesquels son honneur est engagé ?

A-t-il vraiment laissé l'Égypte à elle-même sans y chercher aucun avantage territorial, ni aucun privilège exclusif ?

Non, *nettement* non ! Dix-huit mois après avoir signé cet acte de Thérapie, le gouvernement anglais l'a violé et l'a méconnu en voulant obliger le gouvernement khédivial, à qui manquait alors l'appui de la France, à abandonner le Soudan égyptien, dont la possession est pour notre pays une question de vie ou de mort.

Ce fait, si injuste et si illégal, était une bonne leçon pour les Égyptiens, qui avaient la naïveté de croire que les Anglais étaient des amis. Dès lors, ils ont tous compris le vrai but de nos occupants, et Chérif Pacha, alors président du

Conseil des ministres, l'a compris le premier : il n'a pas hésité un seul instant à donner sa démission et à laisser à Nubar la responsabilité de subir de pareils empiétements.



Une des conséquences de l'entrée des Anglais en Égypte devait être le raffermissement du pouvoir khédivial. Voyons maintenant, Messieurs, si ce résultat capital a été atteint ou non. L'Angleterre a lutté, elle lutte encore contre cette autorité légitime pour se montrer devant le peuple la seule maîtresse du pays. Ainsi, quand le khédive actuel, Abbas Hilmi Pacha, a pris le pouvoir, les Anglais ont fait tout leur possible pour diminuer son prestige aux yeux du peuple égyptien. Mais le khédive¹, par son attitude ferme et sage, a su gagner le dévouement de tous ses sujets et l'admiration du monde entier. Il s'est toujours montré hostile à tout

1. Le khédive était alors en pleine lutte contre l'occupation anglaise.

ce qui est contraire au droit et à la justice, alors que les Anglais manifestent par tous les moyens leur haine contre cette âme si noble et si patriotique.

Lord Cromer, représentant de l'Angleterre en Égypte, loin de donner l'exemple de la modération, excite ses compatriotes à l'insubordination envers le khédive par le langage qu'il nous tient, langage violent et parfois menaçant.

Cependant, si on lui demande pourquoi il impose sa volonté par la force et la violence, il ne peut invoquer d'autre raison que celle d'arriver à introduire des réformes dans les administrations de l'Égypte.

* * *

Et en quoi consistent-elles, ces réformes ?

A nommer sans cesse des fonctionnaires britanniques, à détruire toute organisation gouvernementale, toujours pour avoir un prétexte d'occuper à jamais le pays, et enfin à éléver les ignorants et les traîtres aux hautes fonctions.

Lord Cromer, poussé par la volonté de rendre l'occupation définitive, a tout intérêt à placer à la tête des ministères et des administrations des hommes incapables, indifférents ou traîtres, pour les avoir comme instruments entre ses mains, et prouver par là à l'Europe que notre pays manque de classe dirigeante et ne peut pas se gouverner lui-même.

Sur ce dernier point, nous avons le ferme espoir que la France, qui nous a nourris de ses sciences et de ses lettres, restera notre fidèle interprète en prouvant à l'Europe tout entière que nous sommes capables de nous gouverner nous-mêmes. Elle ne fait, en réalité, qu'approuver ses illustres professeurs qui nous ont décerné tant de grades honorables.

* * *

Un des ministères qui a le plus souffert de l'ingérence anglaise est, sans contredit, le ministère de l'Instruction publique.

Les Anglais y travaillent pour fermer les

écoles, faire la propagande pour leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes.

Ils ont tout fait pour détruire la mission égyptienne en France et essayent de faire disparaître l'influence française si grande et si puissante. Ils ne sont arrivés qu'à nous rendre plus cher le souvenir de cette influence si désintéressée, et plus odieux le régime institué par lord Cromer.

En effet, Messieurs, l'instruction publique, qui était jadis aux mains d'instituteurs indigènes et français, fidèles et savants, est devenue aujourd'hui le rendez-vous d'aventuriers britanniques les plus ignorants et les plus égoïstes.

L'action de l'Angleterre dans cette branche, dont la grande importance est indiscutable, est d'anéantir tout sentiment patriotique et de faire de notre jeunesse une école purement gallophobe et anglophile.

Vous ne pouvez vous imaginer quelles leçons de haine se donnent chaque jour contre la France et la Turquie. On est même arrivé à

répandre, dans les écoles, des journaux anglais qui attaquent très violemment le peuple égyptien et son bien-aimé souverain.

Tout le but des Anglais est de remplacer la langue française par leur langue, de détruire votre puissante influence, de diminuer le nombre des écoles, de faire de nos élèves des admirateurs aveugles de l'occupation et, enfin, de rendre le pays plus ignorant qu'il le fut jamais pour pouvoir le gouverner tyranniquement.

Ce sont vraiment des procédés indignes d'une grande puissance comme l'Angleterre, qui prétend être la civilisatrice du monde.

Outre ses professeurs et ses instituteurs, elle a placé, comme sous-secrétaire d'État à l'instruction publique, un homme dont la présence seule suffit pour dévoiler le but de nos occupants : c'est un Arménien qui ne sait pas même parler l'arabe, notre langue maternelle.

Cet homme, qui est l'instrument le plus puissant de l'Angleterre, a des principes, comme pédagogue, que personne n'a jamais eus. D'abord,

il n'admet pas que la langue d'un pays soit la langue de ses écoles ; il veut imposer une autre langue européenne, et c'est naturellement l'anglais.

Ensuite, il considère que Danton a eu tort de dire : « Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple » ; lui prétend prouver que, dans un pays comme le nôtre, avide d'éducation, le nombre des instruits doit être très restreint.

En appliquant ces idées étranges, le gouvernement égyptien n'entretient pas actuellement plus de 18 écoles sur son budget, alors que du temps de Méhémet-Ali et d'Ismaïl, l'Égypte avait plus de 230 écoles primaires et supérieures.

N'est-ce pas honteux pour les Anglais d'arriver à ce résultat, de telle sorte que l'école de médecine ne compte, à l'heure actuelle, qu'une dizaine d'étudiants, alors qu'elle comptait jadis 200 Égyptiens au moins ?

C'est une des fondations qui font le plus de gloire à la France, cette école de médecine créée par un Français, le célèbre Clottbey, dont

la statue, élevée à l'École elle-même, nous rappelle les services inoubliables qu'il a rendus à notre pays.

Le regret ressenti par l'Égypte de voir l'instruction si mal dirigée se trouve nettement exprimé dans la partie du dernier rapport du Conseil législatif — qui est notre Assemblée nationale — concernant l'instruction publique. Permettez-moi, Messieurs, de vous lire cet exposé si important : « Nous constatons, avec regret, dit le Conseil législatif dans son rapport de décembre 1894, que l'instruction a bien reculé. Nous pouvons dire, sans aucun doute, que ceux qui dirigent ce département ont cherché le moyen de resteindre l'instruction et ont, pour des motifs quelconques, fermé les portes aux enfants de la nation. S'il n'y avait pas encore le nombre peu considérable de ceux qui ont le moyen de pourvoir au paiement des frais, il ne se serait pas trouvé dans les écoles un total d'élèves égal au chiffre des professeurs et des employés, ainsi que cela a lieu à l'école polytechnique, et dans d'autres

écoles qui ont perdu de valeur, telle que l'école de médecine.

« Il est, en outre, à noter que le ministère refuse d'admettre certains élèves qui s'engagent à payer les frais dans certains cas, et cela dans différentes localités. »



L'influence anglaise, si funeste pour le pays, se fait sentir partout.

Au ministère de l'Intérieur, ils ont nommé un conseiller anglais qui n'a d'autre but que de créer des révoltes aux moments opportuns, d'influer sur l'élection des membres du Conseil législatif pour que les hommes dévoués à la cause de l'Égypte n'y siègent pas, et enfin de surveiller les patriotes égyptiens qui travaillent pour la délivrance de leur pays et qui font connaître à l'Angleterre le tort qu'elle a de rester chez nous.

Aux Finances, c'est la même mainmise des Anglais. Le système financier repose sur la loi de liquidation de 1880 et la convention inter-

nationale de Londres de 1885. Les Anglais n'y ont introduit aucune réforme ; ils n'ont fait que supprimer le contrôle à deux de la France et de l'Angleterre, pour lui substituer un contrôle unique sous la surveillance d'un conseiller financier anglais, qui partage entre ses compatriotes la plus grande partie du budget.

Quant à la Justice, elle court de grands dangers. Jusqu'en 1891, elle marchait à merveille : ce sont vos Codes que nous appliquions dans nos tribunaux, ce sont les anciens élèves de vos Facultés de Droit qui les dirigeaient.

Depuis la nomination d'un conseiller anglais au ministère de la Justice, tout se désorganise. Le juge d'instruction n'existe plus et le parquet dépend depuis des préfets, ce qui n'est jamais arrivé dans un autre pays et qui a poussé dernièrement quelques patriotes égyptiens à adresser, en leur nom et au nom de toute la nation égyptienne, une pétition à la Chambre des députés française, demandant le bénéfice des tribunaux mixtes plutôt que de rester à la merci des agents anglais.

Cette pétition a vraiment sa raison d'être. Les Anglais n'ont voulu respecter en Égypte aucun principe du droit européen ; ils ont même méconnu ce principe sacré de la séparation des pouvoirs que vous pratiquez depuis un siècle.

L'hiver dernier, ils ont créé un tribunal d'exception, qui est un abus manifeste de la force et qui déshonore la civilisation britannique. Rien que la constitution de ce tribunal vous donne une idée de la façon dont les Anglais traitent notre malheureuse nation.

Ils l'ont institué pour punir les indigènes en rixe avec des soldats ou des marins anglais.

Ce tribunal ne connaît ni loi ni code. Il a en même temps le pouvoir législatif, judiciaire, aussi bien qu'exécutif. Il juge d'après la volonté des magistrats qui le composent, dont trois sont Anglais et deux indigènes. Il rend les jugements sans appel et ordonne l'exécution immédiate, sans donner au Khédive le temps nécessaire pour gracier les condamnés.

Vous ne serez donc pas étonnés, Messieurs,

d'apprendre un beau matin que, pour rendre la justice dans la vallée du Nil, les Anglais ont coupé le nez à un fellah, les oreilles à un autre, sous prétexte d'appliquer l'excellente législation du roi Béhanzin.

Je n'ai pas besoin de qualifier un acte si étrange. Je parle dans une ville célèbre par ses législateurs, ses magistrats et ses illustres professeurs.

C'est à eux de nous dire si un fait pareil s'est produit dans l'histoire, si dans les temps les plus barbares, aucune législation a établi ce que le gouvernement Anglais vient d'instituer dans notre malheureux pays, qui était jadis le berceau de la lumière et surtout de la justice.

Je me demande seulement si nous sommes au Moyen Age ou au XIX^e siècle, siècle de l'équité et de la liberté.

Je me demande aussi quel sera le cas des indigènes s'ils se prennent un jour de querelle avec des marins français, russes, ou d'une autre nationalité ? Seront-ils jugés par leurs tribunaux

indigènes ou par une juridiction spéciale ? Auront-ils, ces marins français, par exemple, la même faveur que les marins anglais ou non ? Je crois pouvoir affirmer que non, car la loi constituant le tribunal spécial ne parle que des soldats et marins anglais.

N'y a-t-il pas, dans ce cas aussi, une violation formelle de l'acte de Thérapie, qui engage chaque puissance européenne à ne chercher en Égypte aucun privilège exclusif pour elle et pour ses sujets ?

* * *

D'après tout ce que je viens de dire, vous comprenez bien, Messieurs, que l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre est néfaste à tous les points de vue. Elle est contraire à tous les traités, à toutes les règles de la justice, et elle a, de plus, empêché le peuple de continuer à marcher dans la voie du progrès et de la civilisation.

Non seulement les Anglais ont commis en

Égypte fautes sur fautes, mais ils ont fait croire à l'Europe que nous sommes un peuple fanatique, hostile à tous les chrétiens, ce qui est absolument le plus grave de tous les mensonges.

Nous ne sommes pas fanatiques, Messieurs, ni hostiles aux chrétiens : nous sommes un peuple sage et hospitalier; les preuves en sont incontestables.

Il y a maintenant treize siècles que nous sommes avec les Coptes ce que les frères sont entre eux; nous ne parlons de religion que lorsque nous sommes à la mosquée ou à l'église.

Nous avons été toujours l'intermédiaire entre l'Europe civilisée et l'Afrique sauvage. C'est grâce à nous que les missions de tout genre, même religieuses, ont pénétré dans les continents noirs.

Depuis un siècle, nous sommes en contact avec l'Europe et surtout avec la France, nous ne nous sommes jamais montrés hostiles à qui que ce soit; au contraire, tout le monde trouve

chez nous l'hospitalité la plus généreuse. Les Européens sont répandus dans le pays, un grand nombre habitent les villages les plus lointains, parmi les paysans ignorants, dans la tranquillité la plus absolue.

Notre peuple respecte si bien les étrangers qu'il les traite comme ses hôtes les plus chéris.

Comment un pareil peuple serait-il fanatique : il supporte à la tête de son armée soixante-dix Anglais, chose qui aurait créé certainement, dans un autre pays, une révolution sans fin.

Comment ce peuple, si calme et si sage, serait-il fanatique ? son gouvernement est dirigé par des personnes étrangères à sa religion.

Nous sommes tellement calmes qu'on nous insulte souvent, qu'on insulte notre Prophète et notre Religion sans que nous manifestions le moindre acte d'hostilité, non par lâcheté, mais par tolérance. L'année dernière, ces Anglais eux-mêmes ont donné à nos élèves des livres d'histoire, écrits en anglais, qui attaquent

vivement la Religion et son Prophète; cette année encore, ils ont publié une brochure contre l'Islam, appelant les Musulmans à se convertir.

Cette brochure, dont le but était sûrement de soulever une révolution religieuse dans le pays, a été accueillie par le peuple avec une sagesse admirable, et le Conseil des Ulémas, les chefs de la religion, a répondu à cette brochure en disant, dans une lettre adressée au ministre de l'Intérieur, que *la Religion musulmane enseigne à ses adhérents le respect de toutes les sectes et de toutes les religions ; l'esprit de modération et de tolérance est une de ses bases fondamentales.*

Aucun autre peuple n'était capable de montrer la sagesse et la patience que montre le peuple égyptien.

Si nos ennemis disent de nous que nous sommes fanatiques, il est temps d'en finir avec ces légendes perfides.

Nous ne sommes hostiles ni aux Européens, ni à personne. Nous sommes vraiment hostiles

à l'occupation britannique et nous le disons hautement. Il y a treize ans que nous attendons notre délivrance de l'Angleterre elle-même ; il y a treize ans que nous attendons avec impatience qu'elle respecte ses engagements et la parole donnée. Ce n'est pas notre faute si elle n'a pas encore compris la nécessité de l'évacuation.

Nous croyons fermement qu'il est de notre droit et de notre devoir de venir, après tant de patience, réclamer la liberté de notre pays et éclairer les esprits sur tout ce qui se passe chez nous.

Et même en venant ici, en Europe, remplir ce devoir sacré, nous n'avons jamais pensé à attaquer l'Angleterre. Nous la respectons comme nous respectons toute autre puissance, et pour mieux la respecter nous lui faisons connaître la vérité, nous lui signalons les fautes commises par ses agents au Caire, qui ont le plus grand intérêt à prolonger l'occupation pour toucher les traitements considérables qu'ils touchent actuellement.

Que l'Angleterre daigne nous écouter, qu'elle tienne la parole donnée, qu'elle respecte les engagements pris vis-à-vis de l'Europe et du monde entier. Ce jour-là nous serons sûrement les premiers à l'applaudir.

Mais tant qu'elle s'abstiendra d'évacuer l'Égypte, notre patriotisme nous commandera de demander pleine justice à l'Europe libérale.



Il est incontestable que la délivrance de l'Égypte est l'intérêt de l'Europe. Des raisons sérieuses rendent l'évacuation indispensable.

En premier lieu, la situation géographique de l'Égypte. La puissance qui s'emparera de la vallée du Nil, étant certainement la maîtresse de la Méditerranée et de la mer Rouge, prendra pour elle seule presque tout le commerce de l'Afrique et de l'Asie et mettra en danger le deux villes saintes : Jérusalem et la Mecque.

En second lieu, l'intérêt des porteurs de titres. Beaucoup de personnes pensent que le

lendemain de l'évacuation les fonds égyptiens baisseront.

C'est une grave erreur : les porteurs de titres n'ont rien à craindre ; les Égyptiens acceptent tout contrôle financier européen et respectent avant tout les institutions dont le but est de garantir les droits des financiers¹.

En troisième lieu, les intérêts immenses que possède l'Europe en Égypte. Il est évident que le jour où l'Angleterre sera la maîtresse absolue de notre pays, l'Europe n'aura rien à faire sur les bords du Nil. La guerre déclarée ouvertement chaque jour à l'influence française et au commerce français en est une des meilleures preuves.

Enfin, il est de l'intérêt moral de l'Europe de rendre l'Égypte à elle-même et de prouver, par un acte aussi glorieux, qu'elle entend les cris d'un peuple injustement opprimé.

L'Europe ne fera, en délivrant l'Égypte, que

1. Il est incontestable qu'il est de leur intérêt d'avoir pour garants tous les gouvernements européens plutôt qu'un seul qui agit toujours selon les besoins de sa politique.

primer la force encore puissante, et assurer le triomphe du droit.

Quoi de plus beau que de délivrer un peuple opprimé !

C'est un doux devoir à accomplir, surtout pour une grande nation comme la France, dont les bienfaits sont célébrés par tant de peuples.

Oui, Messieurs, il est du devoir de la France, à laquelle nous adressons un suprême appel, d'intervenir pour nous sauver.

Oui, c'est le devoir de la France, cette France généreuse, qui a réveillé l'Égypte de son profond sommeil; cette France qui y a répandu la lumière des sciences et des arts et qui en a fait une France orientale; cette France qui nous a toujours traités comme ses fils les plus chéris, et qui nous a gagnés tous, cœur et âme¹ !

4. L'orateur ne pouvait alors, hélas ! prévoir que M. Delessé viendrait un jour au pouvoir pour faire de la France l'alliée de l'Angleterre contre l'Égypte et contre les intérêts français.

II

DISCOURS PRONONCÉ EN FRANÇAIS

LE 11 DÉCEMBRE 1895

DANS LA SALLE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne puis trouver de paroles pour vous exprimer le sentiment que j'éprouve en face d'une assemblée si nombreuse et si choisie, et je me sens impuissant à vous exprimer ma reconnaissance pour l'intérêt que, par votre présence, vous témoignez à mon tant aimé pays.

Si je parviens à vous dépeindre les souffrances et les espérances des Égyptiens, je crains de vous dire trop faiblement quelle est la puissance des traditions qui attachent l'Égypte à la France.

La bienveillance et les encouragements que nous prodiguent les meilleurs patriotes français ne nous étonnent pas. Nous savons que vous

êtes la nation chevaleresque par excellence, que votre histoire est pleine de vos luttes pour la libération des opprimés.

C'est pourquoi je suis venu défendre parmi vous la cause de l'Égypte, avec la conviction de trouver parmi vous des cœurs généreux, prêts à encourager nos justes revendications. Il est incontestable que la question égyptienne mérite votre attention ; non seulement la présence des Anglais compromet souverainement des intérêts considérables, mais la nation égyptienne elle-même est digne de l'aide de la France, car aucun peuple n'a vu comme notre peuple fouler aux pieds ses droits les plus sacrés. Ce peuple, qui était avant 1882 considéré comme participant à la civilisation actuelle, est acculé aujourd'hui, de par la domination anglaise, à vivre la vie du Moyen âge.

L'Égypte peut-elle maintenant tourner ses regards vers l'Europe libre, réclamer son secours et vous choisir comme les défenseurs de son indépendance ? Le plus modeste de ses enfants peut-il aujourd'hui, en s'adressant à l'élite de

la nation française, entrevoir la libération de son pays, cette libération qui nous fut tant de fois promise et que nous attendons avec tant d'angoisse.

D'ailleurs la lutte pour les causes nobles n'a jamais été inutile dans la capitale de la France, cette ville lumière, cet Orient où flamboie le soleil de la liberté.

Combien de patriotes sont venus de loin plaider ici la cause de l'indépendance de leur pays, auquel ils l'ont rapportée avec l'aide de la France et en chantant ses louanges.

Les patriotes égyptiens pourront-ils avoir un jour ce bonheur? J'ai la certitude de voir un jour se réaliser cet espoir.

C'est avec cette certitude que je viens aujourd'hui vous exposer la situation de l'Égypte.



Depuis leur arrivée en Égypte, les Anglais ont suivi une politique invariable qui peut tout entière se résumer en quatre points :

- 1° Endormir l'Europe par la promesse faite de temps en temps d'évacuer l'Égypte;
- 2° Accaparer toute autorité et tout pouvoir dans le pays;
- 3° Faire naître des prétextes pour continuer l'occupation;
- 4° Remplir l'Europe de calomnies sur les Égyptiens et de fausses nouvelles sur la situation de l'Égypte.

En promettant à l'Europe l'évacuation de l'Égypte, le gouvernement anglais a voulu calmer dans les esprits l'inquiétude qu'y a répandue sa présence sur les bords du Nil ; il a voulu surtout rassurer la Turquie et la France, qui sont directement intéressées dans la question et qui, habituées à respecter leur parole, s'imaginaient pouvoir croire à celle des ministres anglais. L'Angleterre savait, comme il est d'ailleurs arrivé, que ces déclarations ferraient une impression favorable en Égypte, où nul ne pouvait supposer qu'une grande puissance, libérale et civilisée, trahirait ses promesses les plus solennnelles et se jouerait de sa parole

d'honneur avec une pareille désinvolture.

Aujourd'hui ces illusions sont loin. Quand nous avons vu l'Angleterre saper tous les intérêts européens pour la défense desquels elle a prétendu venir en Égypte; quand elle a tenté d'enlever au khédive cette autorité qu'elle s'était engagée à raffermir; quand elle a mis enfin la main sur toutes les administrations, qu'elle les a remplies de fonctionnaires anglais et a fait la guerre à tous les patriotes égyptiens, nous avons compris notre erreur, et le vrai but de nos ennemis nous est alors apparu.



Le premier acte de l'Angleterre sur les bords du Nil fut d'essayer de se substituer partout à l'influence européenne et plus particulièrement à l'influence française.

Le commencement de cette suite ininterrompue d'actes hostiles à la France fut la suppression du contrôle à deux : les occupants ont mis la main sur les finances égyptiennes, par la

création d'un conseiller anglais au ministère des Finances, où ce personnage est et fait tout. La manière seule dont ce contrôle à deux fut supprimé montre assez que l'idée dominante du plan anglais en Égypte est de ruiner l'influence française. Le 30 octobre 1882, quelques semaines après l'entrée des troupes anglaises au Caire, sir Colwin, le contrôleur anglais, déclara que, par ordre de son gouvernement, il n'assisterait plus au conseil des ministres; c'était la suppression du contrôle, car il était bicéphale, et le contrôleur français ne pouvait le composer à lui tout seul. Tous les actes des Anglais ont tenu les promesses de ce début, et chacun est une nouvelle preuve de la guerre implacable qu'ils font à l'action française. Dans la vie publique comme dans la vie privée, dans les administrations comme dans le commerce, ce qui vient de la France ou touche à la France est l'ennemi contre lequel tout est permis. Qu'il me suffise de dire que les patriotes égyptiens qui travaillent à la libération de leur pays sont appelés, par les Anglais, « le parti français » et

que la presse patriote est taxée de « presse francophile ». Ces désignations nous sont chères, bien qu'elles nous aient été données par nos ennemis. Elles nous apportent cette certitude consolante que les Anglais eux-mêmes reconnaissent que notre cause et celle de la France n'en forment qu'une. Aussi ne donnerai-je pas de détails particuliers sur les manœuvres de l'Angleterre contre l'influence française. Tout ce que l'Angleterre fait en Égypte contre notre intérêt est, en réalité, dirigé contre la France, car c'est elle qui, depuis Mohammed-Ali jusqu'aux néfastes événements de 1882, a le plus fait pour l'Égypte. C'est elle qui lui a donné une administration et une instruction ; c'est elle qui a relevé le peuple égyptien et qui l'a engagé et fait avancer dans la voie du progrès et de la civilisation.

De la comparaison du passé et du présent se dégage un fait considérable : la France avait, avant 1882, aidé au relèvement de l'Égypte, y avait introduit toutes les innovations du progrès et cela, sans attenter ni à son autonomie, ni à

ses libertés, sans y chercher aucune domination effective. L'Angleterre, au contraire, s'est rendue maîtresse, dès 1882, de toute autorité effective et ne l'a employée qu'à détruire toute œuvre de civilisation.

Décidés à mettre la main sur le pays, les Anglais ont plus d'une fois manifesté leur hostilité contre les garanties données aux Européens en Égypte. Ils sentent bien que ces garanties sont des obstacles à leur prise de possession définitive. Dans cet ordre d'idées, ils réclament l'unité de juridiction, non pas dans le but de donner au pays une loi unique, mais pour arriver à la suppression des tribunaux mixtes, institution internationale qu'ils considèrent comme une barrière insupportable à leurs caprices tyranniques. Certes, les Égyptiens seront heureux le jour où l'Europe aura confiance en leurs juges et donnera à tous, Européens et indigènes, le même magistrat. Mais tant que les Anglais occuperont l'Égypte, les Égyptiens comprendront qu'il est de l'intérêt de tous de maintenir les tribunaux mixtes.



En même temps qu'elle a déclaré la guerre à l'influence de l'Europe et de la France, l'Angleterre a, chaque jour, attaqué le pouvoir khédivial. Ces attaques, longtemps sourdes, sont devenues manifestes quand S. A. Abbas Hilmi Pacha a pris le pouvoir. D'abord, les Anglais ont déclaré, comme toujours, qu'ils consolideraient le pouvoir du khédive. Lord Cromer, alors sir E. Baring, dans son rapport sur l'année 1891, écrit le 9 février 1892, a dit à propos du khédive actuel qui venait alors de monter sur le trône : « Nous considérons que le raffermissement de *ce* pouvoir et le maintien de *cette* autorité sont de nos devoirs acceptés... » Il ne s'était pas passé une année, que les Anglais, selon leur habitude, agissaient contrairement à ce qu'ils avaient promis. Le khédive ayant voulu changer son ministère, sans demander avis à lord Cromer, comme c'était son droit absolu, le représentant de la reine eut l'audace de s'opposer à l'exercice de ce droit. Il alla jusqu'à

enjoindre aux employés anglais des différents ministères de ne pas se rendre à leurs bureaux; il organisa la grève des fonctionnaires. Depuis, le *Foreign office*, profitant du mutisme de l'Europe, a imposé au khédive l'obligation de demander conseil à lord Cromer pour le choix des ministres; or on sait ce que lord Cromer entend par *donner des conseils*. Les ministres sont maintenant imposés au khédive et l'on devine quelle souffrance ce doit être pour le petit-fils de Mohammed-Ali de devoir gouverner avec des pachas, instruments de l'Angleterre! En même temps qu'on essayait de ruiner son autorité, on s'est efforcé de diminuer son prestige; depuis 1893, les diplomates anglais inspirent à la presse anglaise les plus perfides attaques, les pires menaces et les plus basses injures contre la personne du souverain de l'Égypte. C'est ainsi qu'un prince qui mériterait d'inspirer de l'admiration à ses ennemis mêmes, est traité par les politiciens d'une nation fière de son libéralisme et de sa civilisation.

Qu'on se rappelle quelle indignation ressentit

la France entière en 1840, quand les puissances se coalisèrent dans le but d'enlever la Syrie à Mohammed-Ali. Pour changer le courant de l'opinion publique, Louis-Philippe dut faire ramener en France les restes de Napoléon ! Les sympathies de la France pour l'Égypte et pour son souverain n'ont pas diminué ; quelle doit donc être l'indignation du peuple français, aujourd'hui qu'il ne s'agit plus de la Syrie, mais de l'Égypte elle-même !



L'envahissement de l'administration égyptienne par les Anglais est complet. Ils nomment partout des fonctionnaires britanniques à gros traitements, et confient presque toutes les autres fonctions à des indifférents, plutôt encore à des sans-patrie, et révoquent impitoyablement tout adversaire de l'occupation. La nomination de fonctionnaires anglais aux différents ministères a mis le gouvernement entier entre leurs mains. Et pour justifier cette mesure, les gens qu'ils ont appelés aux autres postes sont choisis

parmi les plus ignorants, pour que le spectacle de leur incapacité apprenne à l'Europe que les Égyptiens sont incapables de se gouverner eux-mêmes. Et cependant, les patriotes que l'on écarte des fonctions publiques sont instruits et plus capables que qui que ce soit de diriger les affaires de leur pays. C'est faire encore une injure à la France et aux professeurs français, de prétendre que nous ne savons pas nous gouverner, car il y a près d'un siècle que les savants français nous décernent des diplômes attestant nos capacités ; il y a près d'un siècle que la France nous a appris à nous administrer et à organiser notre pays à l'européenne. Ce n'est que pour justifier leur intrusion et prendre notre pays que les Anglais insistent tant sur la soi-disant incapacité des Égyptiens. Toute la politique des Anglais consiste à anéantir chez nous le sentiment national ; elle peut se résumer en cet article unique : « Le gouvernement Britannique ne tolère pas sur le sol égyptien la présence d'un patriote égyptien. »

Qu'est devenue l'Égypte ? ce pays où étaient

respectés jadis les droits de l'homme ; on n'est plus sur cette terre où l'enseignement moderne nous avait appris que chaque nation a droit à la liberté et à l'indépendance, où l'histoire nous avait enseigné à aimer les patriotes, à les respecter et à les honorer, à détester les traîtres et à les mépriser. On est dans l'Inde ou pis encore ; on est dans un pays où les patriotes sont maltraités, injuriés et traqués, les traîtres encouragés et récompensés ! La vie privée elle-même n'est plus sûre pour le patriote. Est-il journaliste, on l'accable des accusations de fanatisme et on lui tend, sans cesse, des pièges. Est-il avocat, il trouve toujours des juges, Anglais et autres, hostiles et prêts à le condamner lui-même. Est-il simplement propriétaire, on empêche l'eau du Nil d'arroser ses terrains. La vie d'un patriote est un long martyre.



A force d'introduire la politique partout, les Anglais l'ont fait dominer dans la branche d'où

elle aurait dû être surtout exclue : l'instruction publique. Aussi l'ont-ils réduite à un état déplorable. Jadis, sous l'effort combiné des Égyptiens et des Français, elle était florissante ; les écoles étaient nombreuses, la majorité des élèves recevait une instruction gratuite ; les cours étaient donnés en arabe, la langue nationale du pays, et la morale y était largement enseignée. Maintenant, on ferme les écoles, la gratuité y est devenue l'exception¹, les cours ne sont plus donnés en arabe, et la fraternité et l'amour de la patrie n'y sont plus professés. Aucune des règles de l'instruction mises en pratique en Europe n'est connue des Anglais. Dès qu'ils ont mis la main sur le ministère de l'Instruction publique, les frais ont beaucoup augmenté et le nombre des élèves gratuits a considérablement diminué. En 1880, il était de 2.000 élèves, aujourd'hui, il est de 450 ; cependant, le budget de l'Instruction publique, qui était en 1880 de 55.000 livres, est aujourd'hui de 105.000 livres. Il a ainsi augmenté de

1. Elle n'existe plus à l'heure actuelle.

50.000 livres, pendant que le nombre des élèves gratuits diminuait de 1.550. Tout ce budget est absorbé par les traitements des professeurs anglais, vivant royalement sans rien faire. Quant aux écoles dont ils se sont emparés, elles sont toutes désorganisées.

Le ministère de l'Instruction publique est surtout le théâtre de cette lutte des Anglais contre tout ce qui est égyptien ou français, contre tout ce qui était destiné à faire le bonheur ou la grandeur de notre pays ; et là apparaît une fois de plus l'étroite solidarité des intérêts français avec les nôtres. Les Anglais ont créé des sections anglaises dans toutes les écoles. Maintenant, chaque école est divisée en deux sections : l'anglaise, sur laquelle pleuvent toutes les faveurs, et la française, qu'on traite en inférieure, qu'on persécute¹. Chose plus déplorable encore, on a semé la haine aux cœurs des élèves : on a fait comprendre à ceux de la section anglaise que ceux de la section fran-

1. Elle est supprimée maintenant dans la plupart des écoles.

çaise sont l'ennemi. Les relations entre les Français et les Anglais sont, à coup sûr, bien meilleures que celles de ces élèves entre eux. Inutile d'ajouter qu'on attaque sans cesse la Turquie et la France devant les élèves, et qu'on leur enseigne qu'il n'est qu'une seule vraie puissance : l'Angleterre.

La guerre des Anglais à l'influence française est allée jusqu'à tenter de détruire une des œuvres les plus utiles : la mission égyptienne en France. Cette institution, chargée de compléter ici l'instruction de nos meilleurs étudiants, qui a donné à l'Egypte ses hommes les plus distingués, fort importante autrefois, n'est plus composée à l'heure actuelle que d'une dizaine d'étudiants, pour la moitié Arméniens. On empêche maintenant les étudiants de venir en France ; on les force à se rendre à Londres, où ils avouent pourtant ne pouvoir faire de bonnes études.

Le ministère de l'Intérieur est tombé, lui aussi, entre les mains des occupants, après la création d'un conseiller anglais à ce départe-

ment. La nomination de ce conseiller a été le coup le plus funeste porté à notre autonomie. Ce conseiller ne se borna jamais au rôle de conseiller; immédiatement, il fut tout dans le ministère, et le ministre, à côté de lui, n'est plus qu'un fantôme. Cette situation a fait que Nubar pacha, l'homme si dévoué à l'Angleterre et le créateur même de ce poste de conseiller, a dû donner sa démission, sous prétexte de maladie. M. Gorst, comme tous ses compatriotes, a, dès le premier jour, travaillé à s'emparer de tout pouvoir et, aujourd'hui, police, gouverneurs, préfets, maires, tous les fonctionnaires, en somme, ne dépendent plus que de lui. Il nomme à sa guise grands et petits employés. Les membres des conseils des provinces sont nommés sur ses indications. Et comme ceux-ci choisissent les membres du Conseil législatif, il sera bien facile aux Anglais d'en écarter qui ils voudront. On voit que les Anglais se sont emparés de tous les ressorts intérieurs du pays, et ils peuvent, à leur gré, y déchaîner tous les troubles quand ils leur seront utiles et exercer

contre les patriotes toutes les persécutions possibles. La situation deviendra bien plus grave encore si, comme le bruit en court, on nomme un conseiller anglais dans chaque province.

L'action des Anglais n'est pas moins néfaste dans le ministère de la Justice. Avant leur arrivée, les tribunaux indigènes pouvaient rivaliser avec les tribunaux mixtes et ne différaient en rien des tribunaux de l'Europe. Depuis 1891, année où sir J. Scott a été nommé conseiller à ce ministère, les principes les plus élémentaires du droit et de la justice sont jurement violés. Il n'y a plus ni séparation de pouvoirs, ni distinction d'attributions, ni garantie aucune pour les justiciables. L'instruction criminelle est faite par la police, et le parquet n'a plus ses attributions légales. Les juges, amovibles, sont surveillés par un comité de contrôle qui leur enlève toute liberté et toute indépendance. L'inamovibilité n'existe que pour les conseillers de la Cour d'appel, et encore les menace-t-on sans cesse de la leur enlever. Les Anglais ne respectent aucune des formes de la justice. A

tout instant ils menacent de créer des tribunaux spéciaux pour certains faits qui les touchent de plus ou moins près.

Le ministère de la Guerre et de la Marine est celui dont les Anglais se sont emparés d'abord et qui souffre le plus de leur immixtion. L'armée égyptienne n'est plus qu'un instrument entre leurs mains. Aussi l'instruction des officiers est-elle devenue des plus médiocres, et l'École militaire, qui était jadis parmi les écoles supérieures, dont les élèves avaient souvent suivi les cours de l'école polytechnique, est-elle maintenant au rang des écoles élémentaires. Dernièrement, la majorité de ses élèves ont été refusés aux examens pour l'obtention du certificat d'études primaires. Et puis la grande idée qui domine toutes les armées du monde, l'idée de patrie, est exclue de la nôtre. Si un officier se montre patriote, il est immédiatement révoqué. Le soldat qui n'est instruit ni hors, ni dans l'armée, ne considère le service militaire que comme une corvée arbitraire. La présence des officiers anglais à la tête de l'armée égyptienne

suffit seule pour y étouffer tout sentiment national. Sous le règne de Mohammed-Ali, un Français, le colonel Sève, l'organisateur de l'armée en Égypte, se convertit et prit notre nationalité pour ne pas froisser les sentiments patriotiques des soldats. A l'heure actuelle, il y a dans notre armée soixante-quinze officiers anglais qui la commandent à leur guise et en possèdent tous les secrets. Pas un seul officier égyptien ne sait pourquoi il est à Souakin plutôt qu'à Tokar, ou au Caire plutôt qu'à Wadi-Halfa. Dans *l'Intelligence department*, dont on connaît les relations avec le Soudan et les derviches, il n'y a pas un seul Égyptien. Que de choses se passent là ; que de rapports sont adressés par les chefs soudanais au gouvernement égyptien, qui ne sont connus ni par le khédive ni par ses ministres !

Le sort de la marine est encore pire que celui de l'armée. Avant l'occupation, nous avions des navires relativement forts ; il existait une école navale. Aujourd'hui, ni flotte ni école. On a même supprimé des paquebots qui desser-

vaient les ports de la mer Rouge pour faire bénéficier de leurs recettes les compagnies de navigation anglaise.

Quant aux gaspillages du ministère de la Guerre, ils sont au-dessus de toute expression. Les soixante-quinze officiers anglais de l'armée égyptienne touchent annuellement plus de 1 million de francs : autant que les cinq cents officiers égyptiens de toute l'armée. Le budget de ce département est entièrement entre les mains du sirdar, l'Anglais Kitchener pacha, qui n'a de comptes à rendre à personne. Il arrive souvent qu'il manque plusieurs officiers dans les cadres : jamais on n'a vu leurs traitements économisés. Il manque souvent des montures : on n'a jamais su où passe l'argent affecté à leur entretien.

En finances, les Anglais n'ont absolument rien innové : ils ont simplement augmenté les dépenses et aggravé la charge des impôts. La situation de l'Égypte a été réglée par la loi de liquidation de 1880 qui a institué le contrôle à deux. Les Anglais eux-mêmes ont avoué que les

finances égyptiennes marchaient à merveille avant l'occupation. Sir E. Malet, alors consul général d'Angleterre, l'a formellement reconnu dans son rapport à lord Granville, en date du 2 juin 1880.

Les dépenses administratives de l'Égypte s'élèvent actuellement à 7 millions de livres, en violation de la convention de Londres de 1885, qui en fixe le maximum à 5 millions. Cette augmentation provient uniquement des gros traitements des fonctionnaires anglais. En 1881, les dépenses s'élevaient à 7.216.287 livres, y compris les intérêts de la dette, et les recettes à 9.065.000 livres. Aujourd'hui, les dépenses sont de 9.600.000 livres et les recettes de 10.260.000 livres. Il résulte de ces chiffres que les dépenses publiques se sont accrues depuis l'occupation de plus de 2 millions de livres, ce dont il faut rendre uniquement responsables les Anglais, et que les recettes ont augmenté de 1.175.000 livres, somme qui provient exclusivement des nouveaux impôts mis sur le fellah, véritablement

accablé. Un examen, même superficiel, du budget égyptien permet de constater la création de crédits pour des services qui n'ont jamais existé et qui n'existeront jamais : une somme de 150.000 livres est inscrite annuellement pour la création des réservoirs (!) qu'on ne fait pas¹; une somme de 40.000 livres est allouée de même au service de l'assainissement de la ville du Caire, service qui n'a jamais existé. A quoi ces crédits sont-ils donc employés ?

Cette augmentation du budget pèse cruellement sur le fellah, qui ne travaille plus que pour payer ses redevances. Les dettes hypothécaires du fellah, qui étaient de 7 millions de livres en 1881, sont de 21 millions en 1894. Les Anglais ne cherchent, sans aucun souci de l'intérêt égyptien, qu'à remplir leurs caisses de l'argent du peuple. Dernièrement encore, ils ont forcé les habitants du Caire et d'Alexandrie à payer le rachat militaire, contrairement

1. On ne les a faits que huit ans après.

à ce qui se passait auparavant. A quoi serviront ces recettes imprévues ? Nul ne le sait.

C'est dans le même but que les Anglais ont fait cette chose inouïe d'interdire la culture du tabac dans le pays. Supposez qu'en France le gouvernement interdise la culture de la vigne pour augmenter son budget des sommes qu'on serait forcé de payer à la douane pour introduire les vins étrangers : voilà ce que les Anglais ont fait en Égypte pour ce qui a été jadis la principale production du sol. Tout le monde est obligé maintenant d'acheter le tabac à l'étranger. Le gouvernement encaisse une somme considérable aux douanes, mais le paysan est privé de sa culture la plus rémunératrice.

La cause du paysan a été plaidée par le Conseil législatif. Ce Conseil a dénoncé tous ces gaspillages. Voyant que l'occupation est la cause de tous les maux du pays, il a refusé d'approuver les crédits inserits pour l'entretien de l'armée d'occupation. Riaz pacha, quand il était au pouvoir, a exprimé, au nom du gouvernement, les mêmes sentiments.



Les Anglais créent tous les jours de nouveaux prétextes pour prolonger une occupation aussi désastreuse. Ils ont séparé pour cela le Soudan de l'Égypte, aidés par Nubar pacha, l'agent habile de l'Angleterre. Le jour où l'Europe réclamera impérieusement l'évacuation, des désordres éclateront sans aucun doute de l'autre côté de la frontière, et les Anglais trouveront « qu'ils ont encore l'ordre à rétablir ». Or, comme l'ordre est toujours troublé par leur présence, ils trouveront toujours ce prétexte pour rester. Le Soudan est la suprême réserve de la diplomatie anglaise. Si l'Angleterre réussit encore une fois à donner le change à l'Europe par quelque révolte qu'il lui sera facile de susciter au Soudan, l'Égypte sera à jamais assujettie. Les Anglais sont, en effet, les gens les plus habiles à fomenter des révoltes. Deux exemples suffiront à le prouver. En 1894, quand le khédive revint de Constantinople, le peuple se livra à des manifestations

si enthousiastes que les Anglais, pour faire diversion, organisèrent une révolte dans l'oasis de Siouah, près Assiout. Afin de donner plus d'importance à ce pseudo-soulèvement, ils crurent devoir envoyer un bataillon à Assiout, et puis, pour faire de l'étincelle un incendie, ils enjoignirent au chef de la police d'Assiout de forcer les habitants à quitter la ville. Ce fonctionnaire, surpris, attendit des ordres de son ministre. Ce retard dévoila le jeu de l'Angleterre et montra que la révolte était sans danger et facile à étouffer. Furieux de leur échec, les Anglais se contentèrent de révoquer ce chef de police. L'été dernier encore, pendant le séjour du khédive à Constantinople, ils ont essayé de créer des soulèvements dans les oasis de la haute Égypte. Le gouverneur des oasis, créature des Anglais, choisi par eux pour leurs desseins, vexa tant les Arabes que ceux-ci manifestèrent hautement leur mécontentement. Le gouverneur demanda au ministère de l'Intérieur l'envoi d'une force armée. Mais au moment où les Anglais allaient défé-

rer à la demande de leur ami, les Arabes, bien avisés, envoyèrent au Caire une députation protestant de leur soumission et réclamant simplement le renvoi du gouverneur. Les Anglais furent, malgré eux, obligés de déplacer ce personnage.

D'ailleurs, quelle autre preuve faut-il de cette tactique anglaise de tout bouleverser que le spectacle actuel de la Turquie ? N'est-ce pas l'Angleterre qui met toute l'Europe à la veille d'une conflagration universelle dans le seul but de s'emparer définitivement de l'Égypte ? Elle espère que cette pression sur le sultan lui fera abandonner notre pays. Les hommes d'État anglais le menacent de déposition, même en cas de résistance, persuadés qu'ils trouveront en son successeur un sultan que cet exemple d'Abdul-Hamid aura rendu plus obéissant. Aussi adjurons-nous tous nos amis d'Europe de bien veiller à ne pas tomber dans un piège dont les conséquences seraient bien plus graves que celles de la faute de 1882.



En dehors des prétextes qu'ils font naître en Égypte pour justifier leur occupation, les Anglais remplissent l'Europe de calomnies sur les Égyptiens. Ils prétendent que les Égyptiens ne sont pas de taille à gouverner leur pays : calomnie que chaque homme de bon sens doit réfuter. Ils crient que l'évacuation provoquera la baisse des fonds égyptiens et déchaînera l'anarchie dans les finances. Or, on sait que les Égyptiens sont le peuple le plus respectueux des Européens et n'ont jamais manifesté l'ambition de diriger leurs finances autrement que sous le contrôle des institutions internationales que l'Europe a créées pour garantir ses intérêts. Les hommes qui se sont même révoltés avec Arabi contre leur souverain ont toujours respecté les intérêts des créanciers. Mahmoud-Sami pacha, aujourd'hui exilé à Ceylan, jadis le principal collaborateur d'Arabi, a écrit dans le programme de son ministère, présenté au khédive le 4 février 1882, au sujet de la loi de

liquidation et des institutions financières : « Ces lois ont acquis le caractère de conventions internationales ; le gouvernement de Votre Altesse n'a jamais cessé de les respecter : le Ministère veillera à leur stricte et fidèle observation. »

Mais s'il est une légende à laquelle il importe de couper court, c'est à celle du soi-disant fanatisme des Égyptiens. Les Anglais voudraient nous représenter comme une nation fanatique, réfractaire à la civilisation européenne : toute notre histoire proteste contre cette calomnieuse assertion. Notre devise a toujours été : « Libres chez nous, hospitaliers pour tous. » Nous n'avons cessé de bien accueillir l'étranger. Toutes les nations transiennent tranquillement dans notre pays et n'ont qu'à se louer de notre conduite. De nombreux Grecs habitent les villages et cultivent paisiblement la terre côté à côté avec le fellah. Ils font le commerce des liqueurs et le prêt à intérêt, tous deux défendus par la religion musulmane, sans avoir jamais été inquiétés par personne. Nubar pacha,

qui est chrétien, a présidé, l'année dernière, au nom du khédive, notre plus importante solennité religieuse, la cérémonie du tapis sacré, et cela aux applaudissements de la foule. Lui qui a passé sa vie parmi nous et qui connaît bien nos mœurs, s'il nous avait su fanatiques, n'aurait certainement pas accepté cette mission. Le *Times*, toujours perfide à notre égard, avait annoncé, l'hiver dernier, que des troubles éclateraient à Alexandrie à l'occasion du Ramadan. Le mois de Ramadan a passé sans troubles. Or, voilà que le *Times* se dément lui-même en publiant, ces jours derniers, mais pour montrer cette fois que l'Égypte est bien séparée de la Turquie, qu'il n'existe aucun fanatisme en Égypte.

Les exemples de notre hospitalité et de notre tolérance sont innombrables. Les journaux anglais les confirment d'ailleurs en proclamant, pour les besoins de leur cause, que les fellahs souhaitent l'occupation. Comment le peuple pourrait-il alors être à la fois l'ennemi et l'ami des Anglais ?

Les calomnies sont du reste l'arme habituelle de la diplomatie anglaise. Elle s'en sert même contre la France. Elle représente les Français comme des chrétiens fanatiques et prétend qu'ils ne nous aideront jamais à reconquérir notre liberté, uniquement parce que nous sommes musulmans, alors qu'ils se sont empressés de seconder les Américains, les Grecs, les Italiens et les Belges, parce qu'ils étaient chrétiens. Ce n'est pas seulement en Égypte, où l'on n'en croit rien, mais dans tout l'Orient qu'elle répand cette légende. L'Angleterre pressent que la délivrance de l'Égypte augmentera démesurément le prestige de la France dans le monde musulman et diminuera d'autant le sien.



D'ailleurs le débat est plus vaste encore. Ce n'est pas seulement la France et l'Angleterre qui se mesurent en Égypte ; deux mondes sont en présence : le monde musulman et le monde

chrétien. La cause de l'Égypte est la cause de l'Islam. Abandonner l'Égypte à l'Angleterre, c'est soumettre tout l'Islam à cette puissance. L'Égypte, par sa situation exceptionnelle, est devenue le centre du monde islamique, le rendez-vous de tous les musulmans. Par son progrès et sa civilisation, elle est l'école de tous les mahométans. Les étudiants y affluent de tout l'Orient. La délivrance de l'Égypte sera pour tous les croyants une preuve de la bonne foi de l'Europe, preuve dont eux, comme l'Europe, ont besoin. En effet, les puissances européennes se sont emparées des pays d'Orient sous prétexte de les civiliser. L'Égypte qui a été civilisée sans être assujettie à aucune puissance, pourquoi ne la délivre-t-on pas aujourd'hui ? Pourquoi ne pas lui rendre sa liberté, comme preuve que l'Europe travaille avec désintéressement au bonheur de tous les hommes ?

La Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, que l'Europe a délivrées, sont-elles plus dignes d'intérêt que l'Égypte ? Possèdent-elles une classe

plus instruite ou plus intéressante que la jeunesse égyptienne? Les Arméniens, pour qui l'Europe intervient en Turquie maintenant, sont-ils plus dignes de secours que les Égyptiens? Notre patience et notre tolérance ne nous vaudront-elles pas la liberté? Les événements de la Turquie ont appelé l'attention de tous les musulmans sur l'Égypte. Tous se demandent s'il n'y a pas un parti pris en Europe contre l'Islam. Quelque-uns l'affirment, d'autres se contentent de douter. Que l'Europe se hâte de leur faire connaître ses sentiments! Est-elle avec l'Angleterre contre l'Islam, ou est-elle pour celui-ci? Si elle est impartiale, elle ne peut que condamner cet asservissement d'un peuple. L'homme d'Afrique n'aurait-il donc pas, par hasard, les mêmes droits que celui d'Europe?

Dans une question qui intéresse l'humanité entière, toutes les nations ne peuvent qu'être unies. Ce n'est pas seulement à la France et à la Russie d'intervenir en notre faveur, mais aussi à l'Allemagne et à l'Autriche. Toute puis-

sance soucieuse de la paix du monde doit travailler à notre délivrance.

L'intérêt de l'Europe, celui de l'Égypte, celui du droit public, tous les intérêts seront satisfaits le jour où notre pays sera rendu à lui-même.

Si, au XVIII^e siècle, Franklin a pu émouvoir la France en disant à Voltaire : « Je mets ma patrie sous votre protection », l'appel de l'Égypte tyrannisée, opprimée, ne doit-il pas inspirer aux Français les mêmes sentiments ? Nous nous adressons, nous Égyptiens, sans distinction de parti, à tous les hommes de cœur, à tous les hommes de conscience !

L'Égypte, sous le despotisme anglais, ressemble à une mère injuriée, insultée, souillée même, sous les tristes regards de ses fils. Ceux-ci, attendant tout de la justice, ne châtient pas eux-mêmes les coupables. Mais que l'heure de la justice arrive promptement, car la patience a des limites. L'*Europe entière* est juge en notre cause : qu'elle prononce enfin son jugement suprême ! Il ne pourra qu'être en notre faveur ;

il sera la juste récompense du sang-froid qu'ont su garder les Égyptiens et des belles qualités dont ils ont toujours donné la preuve : la tolérance, la patience et l'amour de la liberté.

III

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ EN ARABE A ALEXANDRIE

LE 3 MARS 1896¹

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

Dès que je me suis senti proche de votre belle cité, j'ai éprouvé une extrême satisfaction et un plaisir ému; car j'ai toujours considéré Alexandrie comme un centre de vie intense et comme le berceau d'hommes vaillants entre tous.

La réception cordiale qui m'a été faite par vos notables, à mon arrivée ici, a encore augmenté mon attachement et ma sympathie pour votre ville et pour ses habitants.

Je considère cette manifestation et votre hos-

1. A cette époque les hommes d'État Anglais n'osaient pas encore renier les engagements solennels qu'ils avaient pris d'évacuer l'Égypte aussitôt que le calme y serait rétabli par eux.

pitalité comme la preuve du désir qu'ont les Alexandrins de défendre le plus noble des principes, celui du patriotisme, plutôt que de faire honneur à ma modeste personne.

Il m'est doux de vous parler aujourd'hui de notre chère patrie, de cette patrie que vous aimez d'un amour sans bornes et au bonheur de laquelle vous ne cessez de travailler.

Je m'estime heureux de mettre aujourd'hui en commun avec vous les espérances qui sont l'essence même de notre vie nationale et la force stimulante qui développe nos énergies.

Plusieurs de mes amis, à qui j'avais fait part de mon intention de venir parmi vous et de vous entretenir des souffrances et des malheurs de l'Égypte, me l'ont déconseillé, me disant : « Plus vous serez persuasif, mieux vous convaincrez les Alexandrins, plus vous courrez le risque d'échauffer leurs esprits et de créer une situation dangereuse. Ils sont aussi patriotes que vous l'êtes ; or le sentiment du devoir patriotique excessif pousse parfois les hommes au delà des limites de la raison. » D'autres ont

ajouté : « Peut-être vos adversaires et ceux de la chère patrie profiteront-ils de l'occasion pour créer une agitation dont vous et vos auditeurs deviendriez responsables. »

Je n'ai pas écouté leur avis et je suis venu à vous aussi confiant dans votre sagesse et dans votre modération que dans votre patriotisme et dans votre énergie. Les grandes vertus qui distinguent les Alexandrins sont certes leur connaissance du devoir et de la marche vraie des événements ; et le devoir de tout Égyptien à cette heure est d'être à la fois énergique et modéré.

Vous êtes, ô Alexandrins, considérés dans toute l'Égypte comme les plus vaillants de ses fils. Donnez-lui donc, en même temps, l'exemple du calme et de la modération et enseignez à tous l'accomplissement du devoir envers la bien-aimée patrie !

On répand le bruit que votre zèle patriotique et votre courage peuvent être exploités dans un sens contraire aux intérêts du pays et que vous serviriez, inconsciemment, les vues de nos

ennemis en fomentant des émeutes. Je me suis toujours étonné de ces bruits et je m'en étonne encore. Car je suis certain que vous comprenez qu'un zèle mal employé devient plus malfaisant même que l'indifférence et la torpeur; je vous adjure donc en patriote et en ami de votre ville — malgré ma conviction que vous connaissez mieux que moi votre devoir — de donner un démenti, par votre modération et votre calme, à l'accusation de ceux qui vous représentent comme aimant l'agitation.

L'Égypte ressemble, maintenant qu'elle est sur le point de reprendre possession d'elle-même, à un convalescent à qui ses médecins conseillent d'être plus prudent que jamais, de peur d'une rechute toujours plus dangereuse que la maladie. Prenons garde, Égyptiens, de faire ce qui pourrait exposer la Patrie au danger!

La tolérance est une des précieuses vertus que pratique la nation égyptienne. Elle est l'une des causes de l'attrait qu'ont pour elle les Européens et qui leur fait considérer l'Égypte

comme une nouvelle patrie. Ils y vivent heureux et respectés. C'est pourquoi nous, Égyptiens, nous avons trouvé parmi eux de chauds partisans des droits de l'Égypte et de la réalisation de ses vœux. Je suis heureux de voir assister à cette réunion les plus éminents et les plus considérés parmi nos amis étrangers qui tiennent à prouver, par là, leurs sympathies pour nos sentiments envers notre adoré pays.

Vous avez le droit, vous, Alexandrins, d'être fiers d'appartenir à la ville qui, la première, a accueilli les Européens de façon si hospitalière. Continuez, chers compatriotes, à être les amis des étrangers qui se montrent nos amis. Que notre devise soit toujours : *Libres chez nous, hospitaliers pour tous !*

Beaucoup de gens croient que modération signifie renonciation à tout ce qui peut servir le pays. C'est une grave erreur, car la modération n'a rien de la négligence et de l'indifférence. Sa beauté va de pair avec les services rendus à la patrie.

L'espérance engendre le travail et l'activité,

je l'affirme. Ceux qui l'oublient condamnent, par leurs fausses croyances, l'avenir de la chère patrie et ont pour mission de décourager les bonnes volontés et d'amollir les énergies. Ils chantent la chanson funèbre de la fin de l'Égypte, condamnant son avenir de liberté et de bonheur social ; ils proclament haut que son peuple est mort depuis longtemps et que nous ne pouvons espérer pour lui aucune destinée nouvelle. Pour eux, tout homme qui défend les droits sacrés du pays manque d'expérience, de prévoyance et disent avec le poète :

*Tu serais écouté si tu parlais à un vivant
Mais celui à qui tu t'adresses n'a plus de vie.*

Les désespérés, si peu nombreux qu'ils soient, font à leur pays le plus terrible des maux, car leur crime est de tuer le sentiment patriotique naissant. Laissons-les donc à leur désespoir, loin de la rive, ballottés par les vagues, et nous, voguons vers le port de la délivrance !

D'autres sont à l'opposé des désespérés. Ce

sont les exaltés. Ils détestent le calme et protestent contre l'attitude des patriotes modérés. Ils n'admettent pas la patience du moment pour la conquête de la liberté. Ne négligeons pas ces impatients ; nous devons les écouter, discuter leurs opinions, les convaincre de la justesse de nos vues : rester calmes tout en travaillant avec passion au bien et à la grandeur de l'Égypte.

Ne croyez pas, mes amis, que les Anglais voient avec mépris notre dévouement à la patrie. Non, non ; l'Anglais qui mépriserait l'Égyptien amoureux de son pays, le défendant avec sincérité, se mépriserait lui-même et mépriserait son propre pays. Car ses compatriotes sont les premiers à travailler au progrès de l'Angleterre et ne se contentent point de la voir prospérer à l'intérieur. Ils font les plus grands efforts pour agrandir ses colonies et ajouter à sa puissance.

Je ne veux pas aujourd'hui attaquer le gouvernement local et blâmer ses agissements. Vous connaissez aussi bien que moi les défauts de l'administration et ses qualités. Toute admi-

nistration nationale est faussée par l'intrusion de l'étranger qui ignore sa langue et ses traditions.

Je n'ai pas l'intention non plus de critiquer le gouvernement de Sa Majesté la reine, ni d'attaquer la nation anglaise. Je ne m'abaisserai pas au point de choisir pour défendre mon pays l'arme de l'insulte, c'est-à-dire l'arme qu'emploie l'*« intrus*¹ à la solde des occupants. J'ai d'ailleurs le sentiment que le peuple anglais a droit au respect.

Anglais et Égyptiens sont séparés par une seule question ainsi posée : l'heure de l'évacuation a-t-elle sonné ? Oui ou non ? Les puissances européennes ayant des intérêts en Égypte disent avec nous que l'heure de l'évacuation a sonné depuis longtemps. M. Gladstone, le leader des libéraux et le plus grand homme d'État anglais, proclame cette vérité sans craindre le reproche ou le blâme, malgré l'affirmation d'un

1. Le mot « *intrus* » en arabe désigne l'étranger qui s'attribue tous les droits d'un citoyen et dont le but est de nuire, par tous les moyens, au pays qui l'a accueilli.

certain nombre de ses contradicteurs qui prétendent que l'Égypte a besoin de tutelle¹.

Les partisans de l'occupation indéfinie opposent à nos réclamations légitimes l'injure et la calomnie. Peuvent-ils donc dire que M. Gladstone est un ennemi de la Grande-Bretagne?

Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un seul Anglais, aimant réellement son pays, qui puisse dire que l'Angleterre veut s'emparer de la vallée du Nil. Ce vol inqualifiable serait contraire à l'intérêt bien entendu de l'Empire Britannique et entacherait son honneur.

Grand est l'honneur de l'Angleterre, devant lequel l'Égyptien lui-même s'incline, et les Anglais doivent être jaloux de le conserver intact.

Les fils de la Grande-Bretagne peuvent-ils admettre que cet honneur devienne le prix de l'asservissement d'une nation libre?

Le peuple anglais, si fier de son rang et de son prestige, consentira-t-il à renier la parole

1. L'orateur fait allusion à des lettres de M. Gladstone reçues par lui et publiées alors par toute la presse mondiale, et dont le texte est donné ci-après.

donnée et les engagements solennels pris en son nom ?

Est-il digne d'une nation européenne, qui se dit généreuse, de saper le trône d'un prince oriental, confiant en elle, qui lui a demandé aide et secours ?

Non, non, un grand peuple comme le peuple anglais ne voudra pas écrire une page aussi déshonorante dans son histoire qui ferait oublier les plus belles à l'humanité tout entière.

Le seul point qui divise les Égyptiens et les Anglais est donc l'opportunité de l'évacuation. Ne doutons pas que le peuple anglais ne soit le premier à réclamer cette évacuation quand il connaîtra la vérité.

Comment le peuple anglais pourrait-il savoir la vérité si des orateurs Anglais et Égyptiens ne se lèvent pas pour réfuter les affirmations du *Times* et des feuilles intéressées, répétant que l'Angleterre n'a pas encore rempli sa mission en Égypte. Nous nous sommes adressés au vétéran des libéraux, M. Gladstone, le priant d'éclairer sa nation en ce qui touche l'Égypte

et sur l'injustice d'une occupation prolongée ; nous espérons qu'il accueillera favorablement cette prière et réalisera nos vœux.

Mais la nation anglaise n'apprendra le sens vrai des choses et ce que nous attendons d'elle que par nous-mêmes ; il faut que des Égyptiens proclament bien haut en Europe la vérité sur la situation de l'Égypte et gagnent, par là, des partisans à notre cause nationale.

Pouvons-nous convaincre le peuple anglais de la légitimité de nos réclamations en lui disant franchement : « Admettez-vous que les Orientaux doutent du respect que vous avez pour votre honneur et vos engagements ? Entret-il dans vos désirs d'évacuer l'Égypte pour prouver au monde entier que vous tenez à conserver intact votre prestige ?

« On t'a trompé, ô grand peuple, en te disant que la tranquillité n'est pas rétablie en Égypte et que le khédive est incapable de gouverner l'Égypte avec ses propres forces. On t'a trompé en voulant t'obliger à croire que l'occupation est une nécessité inéluctable.

« C'est un mensonge ! La tranquillité est complète et la nation entière, qui aime et admire son souverain, a placé en lui toute sa confiance.

« Prétendre que les Anglais n'ont pu rétablir l'ordre en Égypte, après quatorze ans, c'est proclamer, aux yeux du monde entier, leur impuissance. »

Nous disons cela pour faire savoir à la nation anglaise que nous ne détestons pas l'Anglais, comme Anglais, mais comme occupant, opprimant nos libertés; car nous sommes une nation vivante et civilisée voulant et pouvant se gouverner elle-même, qui s'irrite d'avoir un tuteur et qui s'attriste de voir les autres peuples indépendants quand elle ne peut le redevenir.

N'est-il pas du devoir d'un peuple qui, comme le peuple anglais, se dit à la tête de la civilisation, de respecter un autre peuple conscient de ses devoirs et réclamant ses droits?

L'intérêt de l'Egypte est non seulement d'avoir des patriotes qui parcourent les capi-

tales de l'Europe pour éclairer l'opinion en faveur de la liberté de leur pays, mais encore des orateurs qui guident la nation dans la voie de ses intérêts. Leur action s'impose d'autant plus que les « intrus » travaillent à diviser les Égyptiens, à creuser un abîme entre eux et les Européens et, à force d'intrigues, ils pourraient fomenter des troubles qui serviraient la cause de l'occupant.

Oui, Messieurs, avertir le peuple et lui dévoiler les machinations des « intrus » est un devoir que doit accomplir tout bon patriote. Les Égyptiens intelligents et instruits connaissent les dangers que fait courir à notre pays la bande des « intrus ». Faites la guerre, ô patriotes sincères, à cette bande et faites échouer ses desseins ! L'intrus, l'intrus ! voilà le véritable ennemi.

L'intrus, c'est l'ennemi mortel qu'il est de notre devoir de poursuivre par la plume, par la parole et que nous devons sans trêve dénoncer à la nation.

Un peuple qui veut la liberté et le bonheur

social n'est à l'abri des malheurs que par l'entente de ses fils, entente qui est seule capable d'enrayer la malfaisance des intrus et d'empêcher la ruine du pays.

Grâce à Dieu, l'Égypte connaît maintenant ses droits et ses enfants ont conscience de leur devoir. Restons donc groupés autour du noble drapeau du patriotisme porté par notre bien-aimé Souverain Abbas Hilmi Pacha¹.

Je suis heureux des applaudissements que le nom de Son Altesse le khédive a provoqués parmi vous. Permettez-moi de me réjouir de la place haute qu'occupe dans vos cœurs notre Souverain, place qui prouve que le peuple égyptien le comprend et sait qu'il mérite d'être aimé et servi pour servir et aimer la chère patrie.

Il y a deux mois, vous fêtiez l'heureux anniversaire de son avènement au trône et je le fêtais moi-même en Europe, mais j'évoquais un

1. Le khédive continuait encore sa lutte pour la liberté de l'Egypte. Il espérait alors avoir l'appui de la France et de l'Europe. Que de déceptions depuis !!!

autre souvenir qui a la même importance. Savez-vous lequel? Celui de la séparation du Soudan et de l'Égypte. C'est en effet le 8 janvier 1884 que Nubar Pacha décidait d'abandonner le Soudan dont la possession est une condition de la vitalité de l'Égypte et dont la perte est une cause de décomposition.

Je vois dans cette coïncidence de date une preuve que notre souverain a pour mission de restituer à l'Égypte ses droits et ses possessions perdues. Aidons-le, avec tout notre dévouement patriotique, à remplir cette tâche. C'est le devoir de tout Égyptien noble de cœur et de sentiments.

N'oublions pas que notre khédive a fait entendre à l'Europe la voix de l'Égypte, qu'il a affirmé son désir ardent de reconquérir sa liberté complète et qu'il a effacé le désaccord qui séparait l'Égypte de la Turquie.

Le vrai patriote doit servir sa patrie dans le malheur avec plus de zèle que dans le bonheur; on ne connaît le vrai patriote qu'au moment du danger.

Je sais que, comme moi, vous désirez tous voir l'Égypte libre, voir la lumière des sciences, des arts et des lettres répandue d'Alexandrie aux sources du Nil; que vous ambitionnez de voir notre cher pays resplendir comme un soleil dont la lumière inonderait de ses rayons civilisateurs tout l'Orient! un champ fécond de concurrence pour l'industrie et le commerce, un centre hospitalier pour les étrangers et le carrefour paisible du monde entier.

Alors combien vous seriez fiers d'appartenir à une telle Égypte et avec quel orgueil chacun de vous pourrait dire : *Je suis Égyptien!*

Mais n'aimez-vous pas aussi une Égypte malheureuse, accablée de douleurs, se traînant à la suite des autres nations, en tutelle? Une Égypte qui vous crie : « Soutenez-moi, mes chers enfants, relevez-moi et rendez-moi la grande place que j'ai occupée parmi les nations! »

Oui! Oui! Vous l'aimez cette Égypte et vous devez l'affectionner de cette profonde affection qu'on a pour une mère malade qui a besoin des soins les plus dévoués pour guérir.

Mais que votre amour ne s'arrête pas aux sentiments ! Qu'il se manifeste dans l'action par le bien que vous ferez au pays : Soyez sûrs, chers compatriotes, que l'avenir est à lui et à vous. Travaillez donc à la prospérité de l'Égypte et rappelez-vous la parole de Gambetta : *L'avenir n'est interdit à personne !*

Travaillons, à la fois, pour le présent et pour l'avenir. Soyons hommes. Obéissons à la loi de la nature qui impose à chaque être le travail et la lutte jusqu'au jour où l'âme se réfugie dans le calme et le repos.

Il m'est arrivé d'assister en Europe à des réunions où se pressaient des hommes appartenant à des nationalités différentes. Chacun d'eux se glorifiait de sa race et de son pays. Je voyais l'Américain fier de la liberté de sa patrie, de ses grands hommes et de son histoire; le Français fier du courage de ses compatriotes, du bien que sa nation a fait à l'humanité, de ses principes libéraux et de la grandeur de son passé. L'Allemand, l'Anglais et d'autres n'étaient pas moins fiers. J'entendais avec un chagrin

débordant, un cœur navré et des yeux pleins de larmes ces hommes s'enorgueillir de leurs patries. Je ne pouvais parler, moi, que des souffrances et des malheurs de l'Égypte.

Pourrons-nous un jour être fiers, nous aussi, de notre patrie ? Pourrons-nous jamais être un peuple fort et respecté ?

J'en fais le vœu le plus ardent.

Nous ne pouvons arriver au bonheur rêvé et à la réalisation de nos espoirs patriotiques que par un accord complet de tous et l'amour unanime de l'Égypte.

Laissons de côté nos querelles et nos passions personnelles ; soyons unis de cœur et d'action. Ne donnons pas au monde le spectacle d'une famille qui se querelle pour le partage des meubles et des biens que contient sa maison tandis qu'un incendie la dévore.

Le jour où l'union de tous les Égyptiens sera un fait accompli, nos espoirs deviendront des réalités.

Ce jour-là, nous pourrons nous écrier fièrement :

Nous sommes les enfants libres de l'Égypte libre!

NOTA. — Ce discours est le premier discours politique prononcé en Égypte depuis son occupation par les Anglais. Il a eu pour auditeurs plus de 3.000 personnes et son retentissement a été énorme. L'Assemblée a voté, avec enthousiasme, une motion réclamant la libération immédiate de l'Égypte.

IV

GLADSTONE ET L'ÉGYPTE

Moustafa Kamel a écrit à M. Gladstone, le 2 janvier 1896, la lettre suivante :

« Paris, le 2 janvier 1896.

« TRÈS VÉNÉRÉ MONSIEUR,

« Permettez à un enfant de la vallée du Nil, à un patriote qui ne rêve que la délivrance de son pays, de venir vous demander votre avis sur la solution de la question d'Égypte.

« Vous avez été, depuis l'occupation de notre patrie par l'Angleterre, un partisan convaincu de son évacuation ; à plusieurs reprises vous avez déclaré hautement qu'il n'est pas digne de la Grande-Bretagne d'occuper indéfiniment l'Égypte et de blesser gravement par un acte pareil son propre honneur. Nous avons pris

acte de toutes vos déclarations, et quoique vous n'ayez pas pu tenir vos promesses pendant que vous étiez au pouvoir, pour des raisons que nous ignorons complètement, nous croyons encore que votre conviction est, aujourd'hui comme auparavant, que la question d'Égypte n'a qu'une seule solution : l'évacuation.

« C'est pourquoi il m'a paru utile de vous prier, en ce moment où la question d'Orient est si agitée, de nous faire connaître votre vrai sentiment sur notre sort. Si vous êtes resté partisan de l'évacuation, comme nous le pensons, quand, croyez-vous, pourra-t-elle avoir lieu ?

« Du reste, une déclaration de vous relative à la question d'Égypte est extrêmement utile, aujourd'hui qu'une partie considérable de nos coreligionnaires vous considère comme le plus grand ennemi qu'a jamais eu l'Islam.

« En espérant recevoir votre réponse, je vous prie, très vénéré Monsieur, de vouloir bien agréer l'expression de ma profonde estime.

« MOUSTAFA KAMEL. »

M. Gladstone a répondu par une lettre dont voici la traduction :

« Biarritz, le 14 janvier 1896.

« CHER MONSIEUR,

« J'éprouve de la sympathie pour les sentiments que vous professez en votre qualité d'Égyptien, tels, du moins, que je les comprends. Mais je n'ai absolument aucune influence. Mes opinions ont toujours été les mêmes : nous devons sortir de l'Égypte après avoir accompli, avec honneur et au profit de ce pays, l'œuvre pour laquelle nous y sommes allés. Autant que je puisse m'en rendre compte, le moment de l'évacuation est arrivé il y a quelques années.

« Quand j'étais dernièrement au pouvoir, j'ai espéré que les autres Gouvernements me viendraient en aide pour le règlement de cette importante affaire. Les démarches de M. Wad-

dington, en 1892, m'encouragèrent dans cette espérance, mais dans la suite aucune sanction conforme à nos prévisions ne fut donnée à ces démarches ; pour quelle raison ? Je n'en sais rien.

« Je me suis expliqué au Parlement, en 1893, et je n'ai rien à ajouter à mes explications, sinon que j'étais disposé à faire de mon mieux pour leur donner une conclusion. Depuis, je me suis entièrement retiré du gouvernement. Je ne suis plus maintenant qu'un simple citoyen de mon pays.

« J'ai l'honneur d'être votre bien dévoué,

« W.-E. GLADSTONE. »

Ne se contentant pas de cette réponse, Moustafa Kamel a écrit de nouveau au vieil homme d'État anglais, l'invitant à rappeler à son pays et à son gouvernement les engagements pris pour l'évacuation de l'Égypte. Cette deuxième lettre de Moustafa Kamel est restée

I was & am sympathetic with what I understand to be your feelings against Egyptism—but I am wholly devoid of power. My opinions have always been the same; that we ought to quit Egypt after having fulfilled the work for which we went there with honor and credit to that country; so far as I have been able to find out, this arrived some years ago. When I was last in office I hoped for the aid of other governments in arranging this important matter and steps taken in 1892 by Mr. Washington encouraged this hope. But no step was taken in correspondence with our expectations, for what reason I know not. My legislation was made in Parliament in 1893 and I have nothing to add, save that I was ready to do my best towards giving it effect but that I had been entirely deprived of the power being now simply a private citizen of my country. Then the horrors took place at Ismailia.

Allyladawne
Bawdy Jan 14. 1896

sans réponse. Il écrit alors, de nouveau, la lettre qui suit :

« Paris, le 28 septembre 1896.

« TRÈS VÉNÉRÉ MONSIEUR,

« C'est un Égyptien patriote qui prend la liberté de s'adresser à vous et qui a eu déjà l'honneur de vous écrire. Quand, au mois de janvier dernier, vous m'avez honoré de votre réponse, dans laquelle vous avez déclaré que « le temps de l'évacuation était arrivé il y a quelques années », je vous ai prié, au nom de l'humanité et de l'honneur britannique, de faire un discours sur l'Égypte pour rappeler au gouvernement de la reine qu'il a des traités à respecter sur les bords du Nil. Aucune réponse ne m'est arrivée et il m'a paru que ma prière n'a produit aucun effet sur votre âme si noble et si généreuse.

« Aujourd'hui, je vois avec regret qu'en fait d'humanité vos sympathies ne sont que pour les chrétiens. Nous autres Égyptiens musulmans,

n'avons-nous pas aussi droit à vos éclatants appels ? Je le crois, d'autant plus qu'en demandant l'évacuation de l'Égypte, vous ne plaiderez pas seulement la cause d'un peuple civilisé et tolérant, mais aussi la cause de la dignité et de l'honneur de la Grande-Bretagne.

« Et, ce jour-là, vous aurez certainement les sympathies de tous les musulmans, qui ont aujourd'hui la conviction que votre campagne pour les Arméniens est une campagne chrétienne et non pas humanitaire.

« En espérant que vous voudrez bien prendre en considération ma prière et en attendant votre réponse, veuillez agréer, très vénéré Monsieur, l'expression de ma très profonde et sincère estime.

« MOUSTAFA KAMEL. »

A cette lettre, M. Gladstone a répondu :

« CHER MONSIEUR,

« Je ne crois pas posséder une lettre de vous ni en avoir reçu une que je n'aie pas conservée.

« Quant à mes sentiments concernant l'évacuation de l'Égypte, j'ai déclaré à S. E. M. Waddington que le gouvernement de 1892 était prêt à discuter cette question ; mais il n'est pas arrivé de réponse du gouvernement français pendant que j'étais au pouvoir.

« Maintenant, en ma qualité de simple particulier, je suis dénué de toute autorité pour intervenir dans cette affaire.

« J'ai l'honneur d'être votre très dévoué et obéissant.

« W. GLADSTONE. »

30 septembre 1896.

*
* *

Toute la presse mondiale s'est occupée de cette correspondance. Il faudrait un volume entier pour publier ses commentaires. Mais il est néanmoins intéressant de donner les opinions de quelques organes importants de la presse française.

Please Sir I am not aware of
possessing or of having received
any uncensured letter from you.

My station was supervising the
evacuation of Egypt and I de-
clared to H. R. H. Mr. Waddington
the readiness of the Government
of 1892 to discuss that subject
but no reply from the French Govern-
ment arrived while I was in office,
and I am now as a private
person wholly void of any power
to interfere in this matter.

I have the honor to be

Your most faithful son

Alfred Stone
S. 3d. 46

Commentant la première lettre de M. Gladstone le *Journal des Débats*, du 3 février 1896, écrivait, sous le titre : *Une lettre de M. Gladstone* l'article suivant :

On lira plus loin une lettre que M. Gladstone a adressée à M. Moustafa Kamel au sujet de l'Égypte. M. Moustafa Kamel est un jeune égyptien, intelligent et patriote, qui désire avec ardeur que son pays soit évacué par les Anglais. Il a habité Paris pendant quelques mois, et c'est de là que, au commencement de janvier, il écrivait à M. Gladstone pour lui demander s'il était toujours partisan de l'évacuation, et à quel moment, d'après lui, elle pourrait avoir lieu. Une phrase de sa lettre est particulièrement suggestive, bien qu'elle n'ait pas suggéré à son illustre correspondant une réponse bien claire. C'est celle où il dit : « Nous avons pris acte de toutes vos déclarations, et, quoique vous n'ayez pas pu tenir vos promesses pendant que vous étiez au pouvoir, nous croyons encore que votre conviction est, aujourd'hui comme auparavant, que la question d'Égypte n'a qu'une solution : l'évacuation. »

Tel est bien, en effet, l'avis de M. Gladstone, autant du moins qu'on peut en juger d'après les

termes assez confus de sa lettre. Mais alors pourquoi, pendant qu'il était au pouvoir, n'a-t-il pas évacué l'Égypte? Est-ce parce qu'il ne l'a pas pu, comme paraît le croire M. Moustafa Kamel? En tous cas, ce n'est pas parce que cette solution lui paraissait prématurée. Loin de là; il écrit de la manière la plus formelle : « Autant que je puisse m'en rendre compte, le moment de l'évacuation est arrivé il y a quelques années. » S'il en est ainsi, et ce n'est pas nous qui dirons le contraire, l'inaction de M. Gladstone paraît inexplicable. Assurément ce n'est pas l'expliquer que de dire comme il le fait : « Quand j'étais dernièrement au pouvoir, j'ai espéré que les autres gouvernements me viendraient en aide pour le règlement de cette importante affaire. Les démarches de M. Waddington, en 1892, m'encouragèrent dans cette espérance : mais dans la suite, aucune sanction conforme à nos prévisions ne fut donnée à ces démarches; pour quelles raisons? Je n'en sais rien ». Ainsi M. Moustafa Kamel ne sait pas plus que nous pourquoi M. Gladstone n'a pas évacué l'Égypte, et M. Gladstone ne sait pas pourquoi les autres puissances ne l'y ont pas aidé, ou même ne l'y ont pas poussé. Au milieu de tant d'ignorances, ou de réticences, il est aisé de deviner comment les choses se sont passées ; car elles se

passent toujours de la même manière, qu'il y ait au gouvernement en Angleterre un cabinet libéral ou un cabinet conservateur. Lorsque les autres puissances parlent de l'évacuation, l'Angleterre répond fièrement qu'elle seule est juge du moment où il conviendra de l'accomplir, et lorsqu'elles n'en parlent plus, attendant l'initiative de l'Angleterre, celle-ci en profite pour rejeter sur le silence, peut-être sur l'indifférence de l'Europe, la responsabilité du *statu quo*. Cette attitude est d'autant plus singulière de la part de M. Gladstone que, d'après lui, « le moment de l'évacuation est arrivé depuis quelques années ». Dès lors qu'attendait-il ? N'était-il pas assuré, pour peu qu'il laissât percer des dispositions conciliantes, de rencontrer l'aide dévouée, l'appui empressé des puissances qui, comme la France et la Turquie, ont fait de l'évacuation de l'Égypte un des axiomes fondamentaux de leur politique ?

M. Gladstone s'est retiré du monde : « Je ne puis rien, dit-il ; je ne suis plus maintenant qu'un simple citoyen de mon pays. » Il n'a pas la résignation aussi facile, ni le renoncement aussicomplet lorsqu'il s'agit, par exemple, de la question arménienne. Quoi qu'il en soit, ce n'est plus sur lui, en effet, que peuvent compter ceux qui poursuivent l'évacuation de l'Égypte. Il appartient au

gouvernement de la reine de juger si la prolongation injustifiée de l'occupation ne pèse pas de la manière la plus lourde sur la politique générale de l'Angleterre et aussi d'autres puissances, si elle ne prive pas la première de sympathies qui pourraient quelquefois lui être utiles, si elle ne jette pas des doutes fâcheux sur sa bonne foi, en un mot si elle n'a pas, moralement et matériellement, plus d'inconvénients que d'avantages. Le moment viendra, nous n'en doutons pas, où cette question sera résolue dans un sens conforme aux engagements pris, à l'intérêt bien entendu de l'Angleterre, à la liberté de l'Égypte sous la suzeraineté de la Porte, aux principes du droit des gens et à l'équité.

Le *Figaro* écrivait, le 3 février 1896, sous le titre *Fausses vierges* :

M. Gladstone redevenu, comme il le déclare, simple citoyen de son pays, vient de consentir un aveu qui gènera probablement lord Salisbury dans les négociations qui sont toujours pendantes à propos de l'évacuation de l'Égypte. Un jeune Égyptien, M. Moustafa Kamel, lui ayant écrit pour lui rappeler sur ce point ses opinions passées, à savoir que la question d'Égypte ne comportait qu'une solu-

tion, l'évacuation, a reçu une réponse fort nette sans doute, mais qui semble comporter des explications complémentaires.

« Autant que je puis m'en rendre compte, a écrit le vieil homme d'État, le moment de l'évacuation est arrivé il y a quelques années. »

Si l'on peut saisir une pensée volontairement hésitante, l'époque précise à laquelle M. Gladstone fait allusion était antérieure à 1892. Il était alors à la tête du gouvernement de son pays. Pourquoi donc n'a-t-il pas conformé ses actes à sa conviction ? C'est ce qu'il ne dit pas, et c'est ici qu'apparaît ce singulier phénomène psychologique qui se produit chez tous les hommes d'État anglais lorsqu'ils passent de l'opposition au pouvoir.

Dans l'opposition, tout leur est facile : ils se découvrent une merveilleuse aptitude pour les solutions simples, un goût décidé pour la concorde universelle et pour le développement pacifique des intérêts de leur pays. C'est ainsi que M. Gladstone lui-même avait promis le *Home Rule*, c'est-à-dire l'autonomie à l'Irlande, qui ne l'a pas encore obtenue.

Mais, au pouvoir les façons de voir se modifient. Que l'on soit libéral ou conservateur, on n'a plus devant les yeux que l'intérêt de l'Angleterre, et l'on ne songe plus qu'à suivre les traditions de

cette politique implacable qui subordonne le droit, la conscience et les sentiments d'humanité aux suggestions d'un égoïsme préconçu.

Lors donc que M. Gladstone prétend ne pas savoir comment il s'est fait qu'aucune suite ne fut donnée en 1892 aux négociations qui avaient pour objet l'évacuation de l'Égypte, il nous fait songer à ces fausses vierges qui, se trouvant obligées d'avouer qu'elles sont sur le point de devenir mères et interrogées sur la façon dont cette mésaventure a pu leur arriver, répondent comme lui : « Je n'en sais rien ».

Cette comparaison, toute philosophique, n'ôte d'ailleurs rien à la gravité de la situation que l'aveu de M. Gladstone crée à son successeur, lord Salisbury. Si le moment de l'évacuation de l'Égypte était arrivé en 1892, il est encore bien plus naturel et nécessaire que cette évacuation s'accomplisse en 1896. Nous attendons avec quelque curiosité la réponse des Anglais à cet argument.

Commentant la seconde lettre de M. Gladstone, *l'Éclair* écrivait le 5 octobre 1896 :

M. Moustafa Kamel vient de faire au respectable M. Gladstone une très mauvaise plaisanterie.

Il lui a écrit pour l'engager à mettre au service des populations musulmanes de la vallée du Nil tenues sous le joug par l'Angleterre, en dépit des engagements les plus formels, une part de cette ardente éloquence qu'il dépense si généreusement pour la cause des Arméniens. Votre humanité, lui dit-il, s'arrête donc aux chrétiens ? Elle n'embrasse donc pas les frères musulmans ? Il y a donc pour vous des différences de religion et de race qui innocentent l'abus de la force et justifient le manquement à la parole donnée ? Le coup était droit, la riposte eût dû être décisive : elle ne l'est pas. M. Gladstone dit : « qu'en sa qualité de simple particulier, il est dénué de toute autorité pour intervenir dans cette affaire ». Ce n'est pas là parler franc. Que M. Gladstone se considère comme une pure unité dans la nation anglaise, qu'il pense n'avoir pas dans sa patrie d'autre place que celle d'un simple particulier, c'est de quoi le monde s'étonnera. En tout cas, ce scrupule ne l'a pas empêché de donner tout récemment encore, avec beaucoup d'éclat, et un peu de mise en scène, des conseils au gouvernement anglais et même au gouvernement français. Pourquoi, si hardi quand il s'agissait d'entraîner deux grandes nations à une politique de coercition et peut-être à la guerre en faveur des chrétiens

d'Arménie, se trouve-t-il tout à coup si timide qu'il n'ose pas élever la voix en faveur des musulmans d'Égypte, bien qu'il ait, à diverses reprises, reconnu la justice de leurs plaintes? Ne serait-ce pas parce que l'agitation en faveur des Arméniens, source éventuelle de graves événements d'où peut sortir le partage de l'empire turc, sert de la façon la plus efficace les ambitions anglaises, tandis que l'agitation en faveur de l'Égypte ne peut servir qu'à dénoncer, sans profit, la mauvaise foi britannique? Mais alors le fameux humanitarisme de M. Gladstone n'est plus seulement, comme le dit M. Moustafa Kamel, « exclusivement chrétien », il est moins encore, il n'est qu'anglais. Il faut dire la vérité même et peut-être surtout aux grands hommes; il y a déjà quelque temps qu'on s'en doutait.

V

DISCOURS PRONONCÉ EN FRANÇAIS
A ALEXANDRIE
DEVANT LES COLONS EUROPÉENS

LE LUNDI 13 AVRIL 1896¹

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je prends la parole devant vous. Je me serais excusé auprès de ceux qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à prononcer ce discours, si l'impérieux sentiment du devoir ne m'engageait à leur obéir. Je suis venu avec ce plaisir au cœur d'avoir à parler à l'élite des colonies européennes, à cet ensemble de vaillants travailleurs qui forment, à nos yeux, l'avant-garde de la civilisation occidentale.

Je suis d'autant plus heureux que je me trouve

1. Ce discours a été prononcé à la suite de la décision prise par les Anglais de marcher sur Dongola et de reconquérir le Soudan.

devant une réunion d'amis sûrs et sincères de ma patrie, qui, certes, n'ont pas cherché en venant ici à entendre un orateur éloquent, mais à témoigner leur sympathie à un modeste patriote et à la cause si noble et si légitime de l'Égypte.

Oui, Messieurs, c'est avec plaisir et fierté qu'on parle devant vous de la patrie, qu'on défend ses droits lésés et qu'on demande pour elle un avenir meilleur. Vous tous, vous appartenez à de nobles patries, libres et prospères; vous aimez ces patries, vous les adorez, et vous ne pouvez qu'approuver ceux qui aiment la leur.

Nous aimons sincèrement, nous autres Égyptiens, notre malheureuse Égypte, et nous ne voulons autre chose que son relèvement et sa prospérité. Mais par malheur il se trouve dans ce pays un ramassis d'hommes qui, tout en attaquant amèrement les patriotes, se disent défenseurs de l'occupation anglaise, et qui seraient, s'ils étaient vraiment « ses défenseurs », sa honte et son déshonneur! L'Angleterre elle-même ne pourrait jamais mépriser ou détester

un Égyptien patriote. Une des raisons qu'elle invoque pour rester en Égypte est celle d'éduquer les Égyptiens. Eh bien ! est-il admissible que les Égyptiens soient bien éduqués sans être patriotes ? jamais.

Ils se félicitaient dernièrement, ces prétendus défenseurs de l'occupation, d'avoir à jamais entravé mon action. Ils croyaient, avec une naïveté sans égale, que l'injustice commise, récemment¹, sur la personne d'un de mes frères pourrait réduire mes forces, entraver mon action ou arrêter ma campagne. Ils se sont bien trompés, ces gens-là ! Loin de me lasser, je continuerai à défendre, dans la mesure de mes forces, ma chère patrie, je continuerai — et rien ne saurait m'arrêter que la mort — à peindre les malheurs et les souffrances de l'Égypte, à proclamer partout ses droits sacrés, et à réclamer la restitution de sa liberté et de son indépendance.

En défendant la noble cause de notre pays,

1. L'orateur fait allusion à l'inique et révoltante dégradation de son frère, dégradation dont il est parlé dans la préface.

en nous sacrifiant pour elle, nous savons que, par là, nous nous exposons à être frappés; mais, croyez-le bien, Messieurs, frappés ou non, nous ne serons jamais abattus!

Rien n'est plus beau pour le patriote que de lutter pour son pays! Et puis, la lutte pour nous n'est pas chose difficile. Contre qui luttons-nous? Contre la nation anglaise? Oh! non. Ce n'est pas contre elle que nous luttons. C'est contre ce groupe d'individus qui, par intérêt personnel ou par ambition, travaillent à perpétuer l'occupation anglaise en Égypte.

Oui, c'est contre ces ennemis de la vérité que nous luttons, que sont dirigés tous nos efforts. Ils sont les seuls et vrais coupables dans la question égyptienne. Ils répandent partout de fausses nouvelles sur la situation de notre pays et créent tous les jours de misérables prétextes pour prolonger l'occupation britannique, ce lourd et insupportable fardeau.

Malheureusement pour ces défenseurs acharnés de l'Angleterre, leur action néfaste arrive souvent à des résultats tout contraires au but

qu'ils poursuivent. Car, comme l'a dit justement Victor Hugo : « La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait contre elles et tout ce qu'on fait pour elles les sert également. »

Quant à la nation anglaise elle-même, nous ne pouvons que la respecter. Quoi qu'il arrive nous la respecterons toujours comme nous respectons toutes les autres nations. Contre un peuple on ne peut avoir aucune haine. On ne condamne pas toute une nation pour la faute de quelques-uns de ses fils. Nous savons bien que si le peuple anglais approuvait l'occupation, c'est qu'il serait mal renseigné sur le véritable sentiment des Égyptiens. Car s'il connaissait notre sentiment, il se serait depuis longtemps prononcé contre une occupation aussi désastreuse, il l'aurait certainement condamnée. Mais, hélas ! les peuples sont souvent entraînés dans les plus fausses voies, par ceux justement auxquels ils se fient le plus.

On a beau dire qu'en politique il n'y a pas de morale, que la politique ne signifie que

mensonge, trahison et déloyauté, nous ne pouvons concevoir une seule minute, un seul instant, qu'une nation aussi grande et aussi civilisée que la nation anglaise ose un jour trahir publiquement sa conscience, et mépriser solennellement son honneur. Elle est, à l'instar de toutes les nations, soucieuse de sa dignité, qui serait, sans conteste, mortellement atteinte par la prolongation indéfinie de l'occupation.

Tous les hommes honnêtes considèrent, à l'exemple de Gambetta, « qu'il n'y a de politique vraie, efficace, fructueuse, quand la force viole, même momentanément et passagèrement, les principes éternels de la justice et de l'humanité. »

C'est cette politique, basée sur les principes de la justice et de l'humanité, qui est digne de la nation anglaise, de cette nation encore estimée et respectée par des opprimés comme nous, par ceux que quelques-uns de ses politiciens voudraient sacrifier, eux et leur avenir, pour la réussite de leurs vains espoirs.

Dans toutes les occasions qui se sont pré-

sentées, nous n'avons tenu, en parlant de la nation anglaise, qu'un langage modéré et bien courtois. Nous tiendrons toujours ce noble langage, en ayant la certitude que c'est celui qui répond toujours à nos convictions et qui convient à notre dignité.

Depuis 1882, nous assistons aux scènes les plus navrantes. Nous avons vu plus de 60.000 Égyptiens massacrés dans les néfastes expéditions de 1883, 1884 et 1885; nous avons vu la dégradation de l'instruction, la démoralisation publique, l'appauvrissement du fellah et du pays; nous avons vu tant de choses attristantes, tant de ces scènes éœurantes, et cependant nous avons gardé sans cesse notre sang-froid et nous sommes restés pleins de confiance dans la nation anglaise, en sa parole et en son honneur.

Aujourd'hui on abuse de notre tolérance, de notre patience et de notre bonté, en risquant de jeter le pays et ses enfants dans un abîme.

Oui, Messieurs, on risque de nous jeter dans l'abîme le plus profond et le plus terrible :

je veux parler de l'expédition du Soudan.

Dès que cette expédition fut annoncée, le peuple entier a senti qu'il y avait là un danger imminent et un malheur certain. Vous avez dû le remarquer vous-mêmes; ce peuple, qui possède des trésors de patience n'a cessé de pleurer, de crier et de supplier.

Certes, ce n'est pas par lâcheté que notre nation est irritée contre cette expédition inopportune; ce n'est pas l'horreur de la guerre qui nous pousse à la condamner; mais ce sont le bon sens et la parfaite clairvoyance qui nous font prévoir les funestes conséquences d'une pareille entreprise.

Déjà des hommes d'État anglais, qui occupent les plus marquantes et les plus considérables situations dans le monde politique, tels que Lord Roseberry, ont désapprouvé cette expédition et l'ont condamnée dans les termes les plus vifs. Qu'on ne vienne donc pas nous dire, quand nous donnons notre opinion sur cette expédition, que nous cherchons à décourager nos propres soldats, ce qui serait trahison et folie.

Quant à la reprise du Soudan, nous la désirons tous, et nous le déclarons hautement tous les jours. Nous avons la pleine conviction que sans le Soudan, l'Égypte serait la terre la plus misérable et la plus pauvre du monde. En demandant l'évacuation de nos territoires par les troupes anglaises, nous ne demandons pas seulement la libération de l'Égypte depuis Alexandrie jusqu'à Wady-Halfa, mais la libération de toute la Vallée du Nil : le Nil ne pouvant avoir qu'un seul et unique gouvernement.

Nous avons à cœur ce désir de reprendre les provinces soudanaises, qui sont l'âme même de notre pays. Plus d'une fois j'ai, pour ma part, manifesté ce sentiment et, il y a à peine cinq semaines, je disais à mes compatriotes d'Alexandrie que le plus important devoir de S. A. le khédive Abbas Pacha était de rendre à l'Égypte ses provinces perdues. Je répète ce soir ce que j'ai toujours dit et ce que je dirai toujours. Mais nous n'avons jamais voulu et ne voudrons jamais reprendre le Soudan sous le commandement des Anglais.

Par leur présence à la tête de l'armée, ils creuseraient certainement entre nous et les Soudanais un abîme des plus profonds, provoqueraient une haine qui retarderait pour long-temps notre réconciliation avec ces anciens sujets du khédivat.

Au surplus, n'est-ce pas pour l'Italie qu'on prétend nous envoyer faire la guerre aux Derwishes ? N'est-ce pas pour sauver Kassala que nos frères vont être sacrifiés ?

Pour ma part, je ne suis pas assez naïf pour croire un seul moment qu'on pourrait sauver Kassala par Dongola, que la diplomatie anglaise aurait l'habitude ou la tradition de venir au secours de qui que ce soit. Mais puisque nos occupants se plaisent à dire que c'est pour l'Italie que nous allons dépenser notre sang aussi bien que notre argent, je me demande s'il est humain qu'on nous impose, à nous Égyptiens, accablés de dettes et de malheurs, le devoir de sauver une grande puissance européenne.

Nous serions certainement flattés d'avoir pour rôle dans le monde de sauver les grandes puis-

sances en danger, mais pour être placés à cette hauteur, ne nous faudrait-il pas d'abord égaler la moins grande des grandes puissances ?

Nous voudrions franchement pouvoir rendre un service quelconque au peuple italien, à ce jeune et vaillant peuple qui n'est responsable d'aucune faute, ni d'aucun crime, mais nous n'avons pas même recouvré notre autonomie, nous sommes encore sous une tutelle !

Et puis, ce qui irrite les Égyptiens, ce qui les affole dans cette expédition sur Dongola, c'est la mauvaise foi qui se manifeste de la part de quelques hommes d'État anglais, toutes les fois qu'on parle de l'évacuation de l'Égypte. Nous ne désapprouvons pas seulement l'expédition parce qu'elle aurait pour conséquence, malheureusement trop certaine, de nous obliger à rassembler une nouvelle armée et d'établir par toute l'Égypte des soldats Anglais, aux frontières, comme dans les villes ; mais surtout parce que cette expédition retarderait, et pour longtemps, la délivrance de notre pays.

Oui, Messieurs, elle retarderait la délivrance

de notre pays, cette délivrance tant souhaitée et tant promise. C'est pourquoi nous estimons qu'il est de notre devoir, qu'il est un devoir sacré pour nous, d'élever la voix et d'exprimer hautement, à cette heure solennelle et décisive, notre reconnaissance bien légitime à ces deux puissances amies qui se sont unies pour nous sauver : la France et la Russie.

Dans notre sombre détresse, dans notre profonde tristesse, nous avons la consolation suprême de trouver dans la France et la Russie deux puissantes et sincères amies.

Nous ne doutons pas maintenant que l'œuvre de justice qu'elles se proposent de faire, que la délivrance de l'Égypte qu'elles poursuivent, ne soit enfin couronnée par le succès et le triomphe final. D'autant plus que le reste de l'Europe et l'Allemagne surtout, se rangeront bientôt, nous l'espérons, du côté de la France et de la Russie, dès qu'elles verront que l'Italie n'aura rien gagné à cette expédition.

Désormais le dessein bien défini de retarder l'évacuation par des expéditions au Soudan

n'aura aucune suite. Ce dessein est aujourd'hui connu de tout le monde. Personne ne s'y trompera plus.

Déjà ce même dessein était avoué par l'Angleterre elle-même. C'était en 1887, quand Sir Drumond Wolff essayait de faire signer par S. M. I. le Sultan sa fameuse convention. Un paragraphe de l'article 5 de cette convention était ainsi conçu :

« Si à cette époque (*à l'époque projetée de l'évacuation, c'est-à-dire en 1890*), l'apparition d'un danger à l'intérieur où à l'extérieur nécessitait l'ajournement de l'évacuation, les troupes anglaises se retireront de l'Égypte après la disparition du danger... »

La convention Wolff prévoyait donc l'apparition d'un danger quelconque au moment de l'évacuation, ce qui veut dire que le coup du Soudan était déjà prémedité par la diplomatie anglaise. Car fomenter des troubles ou créer des dangers n'est pour elle que l'enfance de l'art.

Si l'Angleterre voulait sincèrement rendre le

Soudan à l'Égypte, elle aurait tout bonnement évacué notre pays. Son évacuation seule nous rendrait le Soudan.

Pourquoi les Soudanais sont-ils restés inébranlables dans leur révolte contre l'Égypte ? Pourquoi sont-ils aussi intraitables ? Nul ne peut contester que c'est précisément la présence des Anglais qui les a rendus tels.

En effet, les mulsumans du Soudan sont intransigeants et fanatiques. Ils n'ont jamais admis et ils n'admettront jamais que des chrétiens les gouvernent. Pour les conquérir, pour les séduire, il ne faut pas user de la force ; il suffit de leur faire un appel au nom de l'Islam ; de leur envoyer, au nom du khédive et du sultan, une ambassade religieuse composée de Savants et d'Ulémas. Il suffit, pour étouffer leur révolte, pour leur faire entendre raison, d'entrer chez eux le Coran dans une main, le drapeau du prophète dans l'autre.

Cette vérité est admise par tous les hommes de bon sens. Le Ghazi Moukhtar Pacha, l'homme dont personne ne pourra contester la

haute compétence et l'autorité absolue en de pareilles questions, a dit textuellement, en parlant de la reprise du Soudan, dans son rapport du 14 mars 1886 : « Il appert clairement des « différentes phases de l'insurrection au Soudan « que les Soudanais, tant qu'ils se trouveront « en face des troupes anglaises, et même des « troupes égyptiennes réunies avec ces pre- « mières, seront absolument inaccessibles à « tout pourparler et à toute admonition paci- « fique et resteront inébranlables dans leur « dessein, parce que la plupart d'entre eux « ont toujours su habilement profiter des « motifs religieux dont ils se servent comme « lien d'union entre eux, qui seuls leur per- « mettaient de tenir tête aux forces réunies « anglaises et égyptiennes et d'imposer par leur « supériorité numérique aussi à ces tribus qui « ne leur étaient pas entièrement dévouées. Il « en résulte que l'état de rebellion se prolon- « gera indéfiniment tant que les Anglais se « trouveront en face et même en contact avec « les Soudanais... »

Commandés par les Anglais, nous risquerons de perdre une qualité dont, aussi bien que l'Europe, nous avons le plus grand besoin. En effet, s'il est un peuple musulman qui, par sa tolérance religieuse absolue et par son esprit de modération, soit destiné à servir d'intermédiaire entre l'Europe civilisée et l'Afrique intransigeante, certes, c'est bien le peuple égyptien.

Il est impossible aux Européens d'avoir un contact direct avec des musulmans aussi intransigeants que les Soudanais. Pour faire pénétrer chez eux les bienfaits de la civilisation, il faut que nous soyons ses agents et ses mandataires. Mais à force de nous voir toujours les attaquer sous la conduite des Anglais, ils finiront par nous considérer comme des traîtres et des renégats. Et il serait alors à craindre que nous perdions la qualité qui nous permet de servir d'intermédiaires entre eux et l'Europe.

Qu'allons-nous donc gagner dans cette expédition ? Rien, absolument rien. Allons-nous perdre ? Malheureusement oui.

Il n'est pas dans mon but de démontrer ici les conséquences de toutes sortes qui vont résulter de cette expédition. C'est à la presse que je laisse ce soin.

Il n'est pas dans mon but non plus de prophétiser des malheurs. L'avenir se chargerait de nous démontrer — si cette expédition avait lieu — combien elle était à la fois folle et néfaste. Seulement, ce qui m'effraye, c'est l'état d'âme actuel des peuples musulmans du Soudan et de l'Afrique Centrale. Il y a bientôt quatorze années que ces peuples n'ont pas fait le pèlerinage de la Mecque, comme toutes les autres nations musulmanes, l'Égypte et les ports de la Mer Rouge étant fermés devant eux.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien est importante pour le dévot musulman cette question du pèlerinage. C'est une question primordiale et le devoir le plus sacré. Je crains que cette expédition ne soit, dans ces conditions, une provocation gratuite à ces nombreux peuples et une sorte d'appel à la guerre sainte.

Tous, ils trouvent déjà depuis longtemps

qu'il est de leur devoir religieux d'envahir l'Égypte et combien serait terrible un pareil envahissement.

L'Égypte n'est pas pour eux comme les autres pays de l'Afrique. Les autres pays du nord de l'Afrique sont coupés du centre africain par le Sahara, contrairement à l'Égypte. Le Nil étant la seule voie de communication possible entre le Hedjaz et le centre africain, tous les peuples venant de l'intérieur du continent noir n'ont devant eux, pour aller à la Mecque, que le chemin de l'Égypte.

Si le mal est aussi grand, pourquoi l'Angleterre nous envoie-t-elle au Soudan? Gagnerait-elle à cette expédition? Oui, elle pourrait gagner la prolongation de l'occupation. Est-ce grand'chose? Je ne le crois pas.

Plusieurs personnes pensent — et je suis du nombre — que l'Angleterre, en travaillant à la prolongation de l'occupation, ne prépare que sa chute irrémédiable.

Un Irlandais sage et clairvoyant m'a dit un jour à Paris : « Vous, en votre qualité d'Égyp-

tien, vous devez souhaiter la prompte évacuation de votre patrie; mais moi, comme Irlandais, ennemi de l'Anglais, voulant voir sa chute finale et irrémédiable, je souhaite qu'il reste encore en Égypte une vingtaine d'années. »

J'ai donné raison à cet Irlandais; car si nous examinons attentivement la situation politique de l'Europe depuis l'occupation jusqu'à ce jour, nous arrivons à cette conclusion que l'Angleterre a aujourd'hui plus d'ennemis qu'auparavant, que tout le monde se méfie d'elle et que sa position est plus que critique dans tout l'univers.

Celui qui prêche l'évacuation de l'Égypte, qui contribue, d'une manière quelconque, à son accomplissement, ne fait en réalité que rendre le plus précieux service à l'Angleterre elle-même. On peut, à juste raison, considérer tout partisan de l'évacuation comme un ami sincère de la Grande-Bretagne.

Et puis, par la prolongation de l'occupation, que pourrait attendre l'Angleterre? La main mise sur l'Égypte? Mais l'Égypte pour-

rait-elle être réduite ? Pourrait-elle devenir une possession anglaise ? Non, mille fois non.

L'Égypte ne ressemble pas à ces territoires de l'Afrique qu'on possède par un trait de plume au bas d'un traité. L'Égypte a une autre place dans le monde.

Derrière la question d'Égypte proprement dite, il y a de graves et bien importantes questions politiques. Il y a une question méditerranéenne, une question africaine, une question asiatique, une question chrétienne et une question musulmane.

1^o Le jour où l'Angleterre deviendrait, par supposition, maîtresse de l'Égypte, elle serait du même coup maîtresse de la Méditerranée, et il n'y aurait plus entre les puissances aucun équilibre possible. Après Gibraltar, Malte et Chypre, par la possession d'un pays plein de ressources comme l'Égypte, qui est par-dessus le marché un rempart militaire de première valeur, l'Angleterre, dis-je, tuerait toutes les influences dans la Méditerranée et resterait la seule puissante et la seule souveraine. Il n'est

pas admissible que l'Europe se laisse ainsi opprimer par la Grande-Bretagne. L'Italie elle-même serait ce jour-là la première à s'opposer à la possession de la Vallée du Nil par son exigeante amie.

2° En Afrique, l'équilibre serait aussi rompu entre les puissances dès que l'Angleterre mettrait la main sur notre pays. La Vallée du Nil a une valeur autre que celle de tous les pays de l'Afrique. Par sa possession l'Angleterre monopoliserait, pour elle seule, tout le commerce africain. En effet, il lui serait bien facile, étant fortement installée depuis Alexandrie jusqu'à l'Ouganda et les grands lacs, d'accaparer toutes les richesses de l'intérieur de l'Afrique. Elle aurait pour l'exportation de son commerce, la voie superbe du Nil, alors que les autres puissances n'auraient que des colonies coupées du centre encore vierge de l'Afrique, par des déserts inaccessibles et des montagnes ardues.

3° Par la possession de l'Égypte, la navigation de l'Extrême-Orient dépendrait trop des caprices de l'Angleterre. Il est vrai qu'on pour-

rait régler sur le papier la question de la navigation dans le canal de Suez. Mais la diplomatie anglaise a-t-elle le don de respecter les traités et les pactes internationaux, surtout aux moments critiques ? Les possessions orientales de la France, de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Espagne ne seraient-elles pas alors menacées d'être coupées à tout moment, suivant le bon plaisir de l'Angleterre ? Ne serait-il pas au pouvoir des Anglais de fermer ou d'ouvrir, à leur gré, le canal de Suez, surtout en cas de guerre ? N'est-il donc pas suffisant que Aden et Gibraltar soient anglais ?

En dehors de ces importantes questions méditerranéenne, africaine et asiatique, il y a là les deux graves questions, chrétienne et musulmane.

4^e La possession de l'Égypte par n'importe quelle puissance européenne mettrait Jérusalem en danger. Il est prouvé par l'histoire — et je n'ai pas à insister sur ce point que j'ai déjà exposé dans une étude spéciale — que la puissance qui posséderait l'Égypte serait appelée à

devenir, par la force même des choses, la maîtresse de la Syrie. L'expédition de Bonaparte et celle de Mohammed-Ali sont les preuves les plus récentes de cette vérité.

Il faudrait alors voir, le jour où l'Angleterre protestante deviendrait la maîtresse de Jérusalem, dans quel état serait le monde, quel antagonisme diviserait les protestants d'un côté et les catholiques et orthodoxes de l'autre? Quant aux musulmans, il n'est pas douteux qu'ils seraient les premiers à se soulever en masse, comme ils l'ont fait aux temps des croisades. Nul ne doute que ce jour ne soit le signal de guerres sans fin dans le monde entier. Et rien n'empêcherait ce jour d'arriver, cette effroyable catastrophe de se produire, si l'Égypte tombait entre les mains des Anglais.

5° D'autre part, la question d'Égypte est une question essentiellement musulmane. L'Égypte est, par sa position géographique et la culture de sa population, le noyau et le centre même de l'Islam. L'Angleterre, en la possédant, deviendrait la puissance suzeraine de tout

le monde islamique. La mer Rouge, se changeant alors en lac britannique, rien ne serait plus facile aux Anglais que de s'emparer de l'Arabie. C'est, du reste, le rêve de quelques-uns de leurs grands hommes. Certaines feuilles de Londres l'ont révélé, l'été dernier, quand on parlait en Angleterre du démembrement de la Turquie.

Je n'exagère pas quand je dis que la prise de l'Égypte par l'Angleterre bouleverserait tout le monde musulman et serait, d'autre part, un coup mortel porté à l'Empire Ottoman, cet empire dont l'existence est si indispensable à l'équilibre européen.

La question d'Égypte a été constamment considérée par les diplomates comme la question musulmane par excellence ; elle est la base de ce que l'on est convenu d'appeler la question d'Orient.

Permettez-moi une citation à ce sujet. Au mois de juillet 1887, le ministre des Affaires étrangères de France envoyait, à tous les ambassadeurs français, une circulaire relative à la

convention Drumond Wolff, dont je parlais plus haut, où il disait :

« Le projet de convention avait, en effet, deux torts. Le premier est qu'il partageait entre le Commandeur des Croyants et une puissance chrétienne la suzeraineté de l'Égypte, et c'est le point qui a frappé avec le plus de vivacité, non seulement S. M. le Sultan, mais le monde ottoman tout entier. En qualité de puissance musulmane dans la Méditerranée, nous ne pourrions, je le répète, voir avec indifférence une atteinte portée à l'intégrité des pouvoirs du Sultan, atteinte qui devait, ainsi que je l'ai démontré, avoir nécessairement un contre-coup redoutable. »

« Le second défaut, etc., etc..... »

La situation de notre pays devra donc être réglée, sans retard, dans un congrès européen, comme toutes questions secondaires faisant partie de la grande question d'Orient, ainsi que l'a rappelé dernièrement, avec tant de force et d'énergie, M. le Président du Cabinet français.

Et puisque la possession de l'Égypte par l'Angleterre est impossible et que l'évacuation doit certainement avoir lieu, tôt ou tard, cherchons, pour finir, s'il n'y a pas d'obstacles s'opposant à la solution de la question d'Égypte.

Les adversaires de l'évacuation prétendent qu'il y a trois empêchements qui doivent retarder indéfiniment son accomplissement : 1^o la soi-disant incapacité des Égyptiens ; 2^o l'anarchie qui pourrait s'introduire dans les finances égyptiennes à la suite de l'évacuation ; 3^o le présumé fanatisme du peuple égyptien.

Parlons d'abord de la soi-disant incapacité des Égyptiens. Contre une assertion aussi malicieuse on n'éprouve pas même le besoin d'opposer des preuves. L'Égypte a su se gouverner par elle-même depuis Mohammed-Ali jusqu'au commencement de l'occupation, et si elle a profité du précieux concours de quelques Européens, ces derniers étaient de simples conseillers et non pas des tuteurs.

Le but de ceux qui parlent de notre incapacité administrative est trop visible pour que je

m'en occupe. Nier ce fait que l'Égypte a acquis la maturité voulue pour se gouverner elle-même, nier la capacité des Égyptiens à diriger les affaires de leur pays, c'est nier les efforts mémorables de la France et de l'Europe en Égypte, c'est nier la lumière du jour.

Allons plus loin et disons que la position géographique de la Vallée du Nil, confluent de toutes les nations et de toutes les races, s'oppose à ce que notre pays soit administré par d'autres que nous. Seuls, nous sommes assez impartiaux pour donner satisfaction complète à tous les éléments vivant sur cette terre hospitalière.

2^o Le deuxième obstacle qu'opposent les partisans de l'occupation indéfinie est l'anarchie qui pourrait s'introduire dans les finances égyptiennes, à la suite de l'évacuation. Cet argument ne tient pas debout non plus. Les Égyptiens n'ont jamais manifesté le désir de mettre la main sur les finances du pays, à l'exclusion de l'Europe. Ils demandent, au contraire, surtout dans le but de rassurer les puissances,

qu'elles continuent leur contrôle bienfaisant.

Nul ne doute maintenant que les finances égyptiennes souffrent beaucoup des dépenses considérables qu'ont nécessitées les agissements plus ou moins politiques des administrateurs anglo-égyptiens.

Ce n'est pas sans un profond plaisir que nous voyons aujourd'hui les financiers, porteurs des titres égyptiens, se soulever enfin contre nos audacieux occupants à propos des incidents qui ont suivi la proclamation de la marche sur Dongola. Nous attendons tous avec confiance l'arrêt de la justice.

Qu'il nous soit permis cependant de dire, à cette occasion, à ces quelques financiers, qui considéraient l'occupation comme la plus solide de leurs garanties, que si l'Égypte était administrée par un gouvernement paternel et vraiment national, si elle n'était pas occupée par une armée étrangère, son gouvernement n'aurait jamais eu même l'idée de prendre à la Caisse de la dette 200.000 livres sterling, pas même un millième, avant que la justice ne se

fût prononcée. Il a suffi que l'intérêt, bien ou mal entendu, de la Grande-Bretagne fût en cause, pour que les occupants portent aux institutions internationales d'Égypte le plus grand coup qu'elles aient jamais reçu.

En outre, comment les financiers qui prodiguent leur confiance à l'occupation peuvent-ils craindre l'évacuation, alors que les finances égyptiennes, au lieu d'être dirigées et contrôlées par l'Angleterre seule, seraient contrôlées par l'Europe entière? Celui qui a confiance dans les occupants ne peut qu'avoir plus de confiance dans toutes les puissances réunies.

3° Le troisième obstacle à l'évacuation, toujours suivant les partisans de l'occupation indéfinie, c'est le prétendu fanatisme des Égyptiens. Oui, parlons-en un peu de ce prétendu fanatisme, de ce fanatisme chimérique du peuple égyptien. Les ennemis de l'Égypte voudraient nous présenter à l'Europe comme des sauvages prêts à exterminer tout chrétien habitant notre pays dès le départ des soldats anglais. Ils sont allés même plus loin, ces enne-

mis! Ils ont voulu vous tromper vous-mêmes, abuser de votre bonne foi, en répétant ici devant vous, dans la presse et partout, ces mensonges et ces calomnies. Comment oser vous dire cela, à vous, amis sûrs de l'Égypte, hôtes chéris, oser vous tromper si perfidement sur le caractère d'un peuple qui vous est manifestement sympathique, qui vous a reçus, et nous avons la plus grande fierté à le dire, avec la plus large hospitalité. Dire que nous sommes fanatiques, c'est vraiment le blasphème le plus odieux! Le peuple égyptien fanatique! O malheur! Mais vous le voyez vous-mêmes, Messieurs, s'il est au monde un peuple dont le caractère essentiel est la douceur et la bonté, c'est incontestablement le peuple égyptien. Beaucoup d'Européens vivent tranquillement, très tranquillement même, dans nos campagnes, en contact perpétuel avec les paysans, c'est-à-dire avec les gens les plus religieux.

Quelques-uns d'entre eux pratiquent même le commerce de l'usure et du vin, tous deux défendus par la religion musulmane, tout en

ayant avec les fellahs les plus intimes rapports.
Est-ce du fanatisme ?

Avez-vous jamais eu recours à un soldat anglais contre un indigène ? Pourrait-on avoir le courage de soutenir que l'armée d'occupation vous protège contre nous ? Que, pour vivre dans notre pays, la présence des soldats anglais vous est indispensable ? Jamais, Messieurs, jamais !

Qu'ils fouillent dans toute notre histoire, ceux qui nous accusent d'être fanatiques ; qu'ils cherchent si, à aucun moment, l'Européen fut mal vu ou mal traité. On pourrait peut-être nous rappeler le triste souvenir de cette malheureuse rébellion militaire qui a été la cause de tant de désastres. Mais tout homme sage et juste convient que dans toutes les grandes manifestations populaires, les excès sont de règle. Pour preuve, la Révolution Française. Dans tous les pays, il y a eu, il y a et il y aura des désordres. Du reste, l'histoire aura à nous dire si les excès de la révolte d'Arabi n'étaient pas l'œuvre d'une main intéressée et étrangère.

Et pourquoi aller chercher dans l'histoire la preuve de notre tolérance religieuse? n'avez-vous pas maintenant devant les yeux les plus éclatantes preuves de cette admirable tolérance religieuse? Si notre peuple était fanatique, croyez-vous qu'il n'aurait pas déjà profité de l'absence de toute force sérieuse dans le pays pour se soulever? Croyez-vous que, si la nation égyptienne était fanatique, elle aurait jamais permis à ses enfants d'aller faire la guerre à une nation plus musulmane qu'elle? Ceux qui parlent de notre prétendu fanatisme, ne se montrent-ils pas eux-mêmes bien ridicules en soutenant aussi que le peuple égyptien est de plus en plus attaché à l'occupation?

Comment donc le peuple pourrait-il être à la foi fanatique et ami des Anglais?

Nos ennemis qui répandent cette légende de fanatisme poursuivent deux buts bien définis : exciter le peuple et diviser Européens et Égyptiens. Mais heureusement pour la prospérité de l'Égypte, le peuple sait bien garder son sang-froid et sait quel prix il faut attacher à la tolé-

rance religieuse et au bon traitement des Européens.

Depuis bientôt un siècle l'Europe et l'Égypte se sont connues et ont sympathisé. L'Europe a considéré l'Égypte comme une de ses annexes les plus nécessaires, tel que l'a si bien dit le khédive Ismaïl, et l'Égypte, à son tour, a considéré l'existence des Européens, parmi nous, comme une garantie de progrès et de prospérité.

Nous savons bien, Messieurs, que vous êtes les meilleurs partisans de l'évacuation, d'abord parce qu'elle est conforme à la justice et à l'honnêteté internationales et parce qu'il y va de vos propres intérêts. Oui, il y va de l'intérêt de toutes les colonies européennes, car, si jamais l'Égypte appartenait à l'Angleterre, la vie ne serait plus possible aux Européens sur les bords du Nil. Vous êtes ici les mandataires de la civilisation européenne, dans les sciences comme dans les arts, dans le commerce aussi bien que dans l'industrie. Dès que l'Angleterre mettrait la main sur l'Égypte, elle accaparera tout pour elle, sans rien laisser à personne, en ayant

alors la prétention de représenter seule la civilisation devant les peuples de la Vallée du Nil.

N'oubliez pas, Messieurs, que vous ne formez pas des colonies agricoles que les Anglais seraient intéressés à garder et à défendre. Vous êtes, au contraire, des colonies commerciales que l'Angleterre trouverait de son intérêt évident de remplacer par ses propres enfants, agents de son influence et de son commerce. L'exemple de l'Inde est suffisamment édifiant.

Pour tous les Égyptiens, vous êtes un gage des plus solides de la réalisation de nos espoirs. Si par vos connaissances et votre initiative vous avez jusqu'ici grandement contribué à l'embellissement de cette chère terre d'Égypte, nous avons la certitude que lorsque les obstacles à notre expansion commerciale et industrielle seront levés, les sciences, les arts, le commerce et l'industrie seront mieux servis par vous et votre collaboration à la grandeur de l'Égypte sera plus active et plus précieuse. Nous compterons toujours, en travaillant pour la prospérité de notre pays, sur l'initiative et l'énergie de

tous ceux qui ont accepté l'Égypte pour patrie adoptive.

Notre amitié pour les Européens n'est pas d'aujourd'hui. Elle est devenue traditionnelle. Ceux qui vous disent que le jour de notre délivrance, nous porterons atteinte à votre sécurité cherchent à vous tromper. Un peuple aussi plein de bon sens et aussi désireux de reconquérir sa liberté que le peuple égyptien saura bien exprimer sa reconnaissance à l'Europe qui l'aura délivré. Et l'expression de cette reconnaissance ne sera jamais mieux manifestée qu'en vous témoignant, à vous, les fils et mandataires de l'Europe, plus d'amitié et plus de sympathie.

L'amitié des Européens est devenue pour nous un devoir sacré du jour béni où les destinées de l'Égypte ont été mises entre les mains de l'illustre régénérateur de notre patrie, le grand Mohammed-Ali. Il a compris, dès qu'il eut commencé sa grande œuvre civilisatrice, que l'aide des Européens était indispensable au progrès et à la grandeur de la Vallée du Nil. Il a laissé à ses descendants et à tous les Égyptiens,

l'amitié des Européens comme le plus magnifique héritage.

Ces nobles sentiments à l'égard de l'Europe sont exprimés de la manière la plus manifeste dans une lettre qui a été adressée par lui, le 11 novembre 1840, à Louis-Philippe, roi des Français.

Il n'est parlé dans cette lettre que de la France, mais la France, c'était en Égypte l'Europe entière. Car elle seule représentait, au règne de Mohammed-Ali, toute l'Europe et c'est par elle que nous avons appris à connaître la civilisation occidentale.

Cette lettre de Mohammed-Ali commence ainsi : « Sire, je sens le besoin d'exprimer à Votre Majesté la reconnaissance dont je suis pénétré. Depuis longtemps le gouvernement du Roi m'a témoigné de l'intérêt. Aujourd'hui, Votre Majesté met le comble à ses bontés pour moi en déclarant aux puissances qu'Elle considère mon existence politique comme indispensable à l'équilibre européen.... »

Plus loin, l'illustre Vice-Roi disait :

« Enfin, quoi qu'en arrive, je prie le Roi de

« me permettre de lui dire que ma reconnaissance pour lui et pour la France sera éternelle dans mon cœur, que je la léguerai à mes enfants et à mes petits-enfants comme un devoir sacré.... »

Le grand régénérateur de la patrie nous a donc légué l'amitié de la France, et par là de toute l'Europe; soyez certains, Messieurs, que ce legs est et restera toujours bien conservé, que nous considérons toujours votre amitié comme un devoir sacré.

Nous sommes convaincus que le jour est proche où, laissant derrière nous un passé plein d'événements, nous marcherons ensemble, la main dans la main, sur le chemin du progrès vers le plus lumineux avenir !

Débarrassés d'un système administratif dont la seule boussole est l'intérêt de la Grande-Bretagne, sortant d'un long hiver de quatorze ans qui avait engourdi nos membres, nous nous remettrons en marche confiants dans notre droit et dans l'affection et la justice de toutes les nations.

Ce jour, l'expansion de l'Égypte sera inouïe !

Délivré de l'anémie que lui cause l'occupation anglaise, le commerce ouvrira à tous des horizons dorés !

Délivrée des entraves que lui suscitent les calculs douaniers des Anglo-Égyptiens, l'industrie locale se relèvera au grand profit des enfants de l'Égypte et de ses hôtes.

La paix succédera alors aux crises continues, la confiance à la méfiance, la vie à la mort.

Faisons donc tous, Messieurs, des vœux pour la prompte délivrance de la Vallée du Nil et pour la prospérité éternelle de cette chère terre des Pharaons !

VI

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ EN ARABE, A ALEXANDRIE

LE 7 JUIN 1897¹

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

C'est le cœur plein de joie et d'enthousiasme que je me présente à vous ce soir pour vous entretenir de la chère patrie. Votre bienveillance envers le plus modeste serviteur du pays me touche au point que je me sens impuissant à vous exprimer toute ma gratitude. Je vois, dans cette bienveillance et dans ces manifestations, la preuve solennelle de la vitalité du peuple égyptien, le plus puissant argument et la meilleure réponse à donner à ceux qui osent dire

1. Ce discours a été prononcé à la suite de la guerre turco-grecque, et de la souscription ouverte en Égypte pour l'armée ottomane. Cette démonstration avait énormément déplu aux Anglais, car toute manifestation turcophile en Égypte est considérée comme anti anglaise.

que l'Égypte est une patrie sans patriotisme et que nous abandonnons, à nos plus mortels ennemis, l'héritage sacré que nos ancêtres nous ont légué.

Oui, Messieurs, vous affirmez aujourd'hui, par cette réunion, le patriotisme des Égyptiens et vous adoucissez les douleurs de la chère Égypte. Toute réunion patriotique, où l'on parle de l'Égypte, de ses droits, où les meilleurs de ses enfants manifestent à la patrie leur intangible attachement, ne peut que panser ses blessures et guérir un jour son mal.

Parlez d'elle sans cesse, de ses souffrances et de la cause de ses malheurs. Parlez d'elle comme un fils dévoué et fidèle doit en parler. Parlez d'elle, parlez de ses désastres, tandis que les autres parlent de la grandeur de leur pays. Parlez d'elle, car tant que vous restez sensibles à son mal, tant l'espoir de son rétablissement et de sa guérison restera grand. Parlez d'elle; qu'aucun de vous ne soit jamais endormi; c'est votre mère elle-même que la maladie a attaquée. Parlez d'elle, car l'ennemi

travaille à posséder votre pays, à vous dompter, à vous prendre la vie !

Jetez, Messieurs, vos regards sur les peuples libres, vous y verrez chaque citoyen se considérer comme le soldat de sa patrie, prêt non seulement à se sacrifier lui-même, mais à sacrifier les êtres qui lui sont les plus chers à la grandeur de son pays. La mort pour la patrie est, aux yeux d'un patriote, une vie supérieure à la vie humaine et l'existence qu'aucune existence ne peut égaler. Pourquoi l'Égyptien ne serait-il pas ce patriote et ce soldat, lui qui a la plus belle des patries, la plus digne d'un amour sans mesure.

Demandez à l'histoire, Messieurs, quel est le devoir d'un peuple dont le pays est occupé traîtreusement par l'étranger, et qui voit cet étranger occupé à lui ravir tout pouvoir et toute force. L'histoire vous répondra que le devoir d'un tel peuple est de tout tenter contre l'usurpateur et de sacrifier, pour la délivrance de son pays, tout ce qu'il possède de richesses et d'hommes.

Toute occupation étrangère est une honte et toute honte doit être effacée.

Je ne veux pas que mes paroles vous excitent à la révolte contre les occupants du pays. Non, non. L'homme le moins renseigné sur les intérêts de l'Égypte sait que toute agitation lui serait préjudiciable. Mais je vous demande d'agir, par tous les moyens pacifiques, pour reconquérir vos droits usurpés et faire que l'Égypte soit gouvernée par des Égyptiens.

Je sais que l'occupation est puissante, que la vengeance des Anglais est implacable, que la misère accompagne toute action dirigée contre eux. Mais accepter l'occupation, c'est trahir la mère-patrie ; lui faire la guerre, c'est se couvrir de gloire !

O Égyptiens, vous qui possédez des âmes vivantes, servez la patrie, même si vous ne deviez trouver en retour que la misère, même si vous attirez la foudre sur vos têtes. Vivez de la vie de l'Égypte ; soyez heureux si elle est heureuse, malheureux si elle est malheureuse.

Aimez ses amis et sachez dire en face à son

ennemi : « Tu es notre ennemi ». Ayez la haine de celui qui lui envoie des flèches mortelles, poursuivez-le, rendez-lui flèche pour flèche, si vous pouvez !

L'Égypte a d'autres ennemis que les Anglais : ceux-là sont les plus vils serviteurs de l'occupation et les instruments du mal. Ce sont d'abord les traîtres, ceux que l'Égypte a nourris, qui lui rendent le bien pour le mal et qui sont aujourd'hui les facteurs de la destruction et de la ruine. Ce sont ceux dont l'âme s'abaisse à mesure qu'ils gravissent l'échelle des fonctions. Ce sont ceux qui vendent la patrie effrontément et portent, parmi les hommes, le drapeau de l'infamie. Ce sont ceux qui, au moment où la patrie leur tend la main pour demander aide et secours, tirent leur épée pour couper cette noble main !

Ceux-là sont les ennemis les plus néfastes. Le sang qui coule dans leurs veines est vicié. Ce n'est pas du sang égyptien. Quelle que soit la douceur de leur vie présente, le châtiment les frappera, terrible ! Car les traîtres sont toujours

punis ; l'histoire nous montre les traîtres à leur pays qui ont aidé l'étranger à le posséder, non seulement reniés par leurs compatriotes, mais châtiés par l'étranger lui-même qu'ils ont servi.

La loi de l'homme condamne à mort celui qui tue son semblable ; imaginez donc le châtiment que Dieu doit infliger à celui qui attente à la vie de toute une nation et qui l'assassine avec l'arme même que, toute confiante, elle lui a donnée pour la défendre.

Oui, les traîtres sont punis et leurs enfants portent au front, après eux, la marque de la trahison paternelle. L'histoire flétrit les traîtres et leur descendance pour donner un exemple aux générations futures.

N'oubliez pas aussi les hypocrites. Ce sont des traîtres habiles qui feignent devant vous la sincérité et le dévouement au pays et trament les intrigues avec l'ennemi. Ils ont deux paroles et deux visages. Tenez-vous en garde contre eux, proclamez haut leur hypocrisie et travaillez à leur échec.

Enfin, parmi les ennemis de l'Égypte, il faut

compter encore et surtout les « intrus » : J'ai parlé d'eux l'an dernier et leur trouble a été grand. Ils ont prétendu que j'avais visé tous les Syriens et ont cherché à créer la division entre leurs compatriotes et nous. Je lève aujourd'hui ma voix la plus haute pour dire que l'Égypte a parmi les Syriens de nombreux amis. Les intrus sont une bande connue de tous ; ils ont renié leur patrie et n'ont payé la générosité et l'hospitalité de l'Égypte que par l'ingratitude et la haine. Ils sont les ennemis de tout Égyptien qui réclame les droits de sa race et ceux de l'Égypte.

Les intrus, ont-ils besoin d'être désignés et nommés ? Ne sont-ils pas les insulteurs de tout patriote dévoué, de notre souverain et de la nation égyptienne ?

Pourquoi s'étonnent-ils tant, lorsque nous les appelons « intrus » ? eux qui nous conseillent chaque jour l'abandon de notre pays et qui adressent au sultan et au Khédive les plus basses injures.

Pourquoi s'indignent-ils de cette qualifica-

tion ? eux qui se courbent devant les Anglais, leur font toutes les plaititudes, chantent leurs louanges et célébrent leurs actions patriotiques, alors qu'ils insultent tout patriote égyptien aimant son pays comme les Anglais aiment le leur.

Pourquoi les intrus se révoltent-ils contre l'Égypte et les Égyptiens lorsqu'ils leur témoignent leur mépris? N'est-ce donc pas eux qui remplissent les journaux d'attaques contre l'empire ottoman, qui ont publié des suppléments pendant les fêtes annonçant la chute du Khalif et le démembrément de la Turquie; qui se lamentent des victoires remportées par les Turcs et qui poussent l'effronterie jusqu'à prétendre qu'ils servent par là les Ottomans???

Comment n'apprendrions-nous pas au peuple à les mépriser ? Toute intrigue est leur œuvre ; tout misérable qui insulte les fidèles serviteurs de la patrie est leur instrument. N'ont-ils pas eu l'ignominie de braver la vérité jusqu'au point de répandre partout le bruit que les Égyptiens sont un peuple sauvage et fanatique, désireux d'anéantir tous les Européens ?

Où est-il, ce fanatisme religieux ? Tous ceux qui ont parcouru le monde reconnaissent que le peuple égyptien est plus tolérant que beaucoup de peuples civilisés.

Les Grecs n'ont-ils pas librement manifesté chez nous, en terre musulmane, contre la Turquie ? Qui de nous les a molestés ? Le peuple s'est-il soulevé contre eux ou s'est-il opposé à leurs manifestations. Non, non. Personne ne les a inquiétés ; on les a laissés libres. Tous nous désapprouvions leurs sentiments antimusulmans, mais nous admirions leur patriotisme.

Les intrus, eux-mêmes, auraient-ils pu vivre en Egypte si le peuple y était fanatique. Qu'on me montre un seul peuple civilisé acceptant que des étrangers qui vivent chez lui l'insultent, lui déclarent leur haine et s'acharnent contre lui publiquement.

Que Dieu frappe l'intrus ! Chaque jour, à chaque heure, il ourdit une intrigue nouvelle. Le voilà qui maintenant induit en erreur quelques coptes pour les séparer des musulmans et diviser les enfants d'une même patrie.

Il leur répète que les musulmans sont des étrangers en Égypte, que les coptes seuls sont des Égyptiens, seuls descendants des Pharaons et qu'ils ont, seuls, droit aux postes supérieurs.

Cette affirmation est fausse. L'histoire la réfute absolument. Les musulmans d'Égypte sont, sans contestation possible, des Égyptiens, et la plupart d'entre eux ont pour ancêtres les Pharaons. Est-il possible que le peuple égyptien ait disparu du monde ne laissant qu'un demi-million d'êtres humains ? Qu'on en appelle à l'histoire, je le repète. Elle répondra par le fait suivant :

« Un gouverneur de l'Égypte, ayant demandé au Khalif d'apaiser l'ardeur religieuse des Égyptiens qui se convertissaient, en trop grand nombre, à l'islamisme et qui, par là, cessaient de payer le tribut imposé aux non musulmans, le Khalif répondit que le Prophète a eu pour mission de répandre la religion et la lumière dans le monde et non pas de s'inquiéter du rapport du tribut ! »

Il existe mille preuves historiques que les

musulmans d'Égypte sont Égyptiens et descendant des Pharaons. L'islamisme n'a pu changer le sang égyptien et la nationalité égyptienne. Soutenir la thèse contraire, est un appel aux chrétiens à se révolter contre les musulmans. Si l'on pouvait supposer même que les musulmans d'Égypte ne sont pas les descendants des Pharaons, pourrait-on soutenir que leur présence en Égypte depuis des siècles ne les a pas dotés de la nationalité égyptienne? Les Américains, qui ne sont pas les descendants des anciens habitants de l'Amérique, sont-ils, oui ou non, des Américains?

Les intrus auront beau travailler à créer la division parmi les Égyptiens, coptes et musulmans, jamais ni les uns ni les autres ne consentiront à devenir les instruments de pareils ennemis.

Je demande aux coptes fidèles à leur pays, avant de le demander aux musulmans, de repousser les intrus et de prouver au monde entier que la nation égyptienne est unie contre ses détracteurs et que nul peuple ne comprend

mieux qu'elle l'intérêt supérieur de la patrie.

Messieurs, les ennemis de la patrie sont légion et les malheurs de la patrie ne se comptent plus. Le nombre de nos ennemis double les devoirs des vrais patriotes. Le patriotisme ne s'affirme qu'au jour du danger. Les grandes énergies ne se dépensent que dans la lutte contre les difficultés. Ai-je besoin de dire que le peuple égyptien tout entier hait l'occupation et aspire ardemment à l'évacuation et à la liberté? Il a exprimé ce désir en maintes circonstances, mais il a besoin, comme tout autre peuple, de guides instruits et expérimentés. Il m'est bien doux de constater que la jeunesse égyptienne connaît ses devoirs envers la patrie et qu'elle travaille passionnément à atteindre le but qui vous est le plus cher à tous. Les jeunes sont l'espoir d'aujourd'hui et la certitude de demain. Grâce à eux, l'Égypte se relèvera et reprendra sa place dans le monde.

Il y a une catégorie d'Égyptiens qui, je veux bien le reconnaître, aiment leur patrie, mais

qui n'ont pas le droit de désespérer d'elle et de proclamer, à tout instant, ce désespoir. Ils n'ont rien fait et ne font rien pour leur pays, sous prétexte que toute action est inutile. Comment un médecin pourrait-il condamner un malade sans avoir essayé sur lui la puissance de sa médication ? Nous voyons même des médecins croire à une guérison au moment du danger le plus aigu ? De quel droit les Égyptiens peuvent-ils désespérer de l'avenir, alors que, connaissant le mal, ils n'ont rien fait pour l'enrayer.

Comment pouvons-nous désespérer de l'avenir, alors que l'avenir est à Dieu seul ? Les événements ne sont-ils pas souvent contraires aux prévisions ? Est-ce que beaucoup d'Égyptiens et le monde entier ne croyaient pas l'empire ottoman sur le point de sombrer et ne sont-ce pas les événements, préparés en vue de sa perte par ses ennemis, qui l'ont aidé à se relever et à prouver par le fait sa force et sa vitalité ?

Je le répète, comment pourrions-nous déses-

pérer de l'avenir, alors que l'histoire nous apprend que d'autres peuples ont été dominés par les étrangers pendant des siècles, qu'on les a crus à tout jamais écrasés et qu'on les a vus tout à coup relevés, réclamant et retrouvant leurs droits et conquérant leur liberté ?

Ce sont les petites âmes que le doute courbe et désempare, mais ceux qui ont l'âme grande conservent l'espoir tant que le sang coule dans leurs veines et tant qu'ils ont un souffle de vie !

Et quel est le cœur vaillant qui ne puisse triompher de la désespérance ? L'homme peut-il avoir dans un même corps la vie et la mort ? Car le désespoir est une mort véritable, et quelle mort !

Comment pouvons-nous désespérer de l'avenir, alors que nous savons tous que ce qui paraît un siècle dans la vie des individus est une heure dans la vie d'un peuple.

Dix années comptent, et pour beaucoup, dans la vie d'un homme, mais qu'ils sont peu de chose dans la vie d'une nation ! Un désespéré, même s'il est convaincu, commet une

action coupable en essayant d'enlever au peuple l'espérance. Le peuple égyptien tout entier croit en l'avenir; on ne changera pas sa conviction et le monde apprendra bientôt que la patrie égyptienne a des enfants dévoués, l'aimant de toutes leurs forces, prêts à se mesurer par tous les moyens que lui confèrent ses droits avec l'occupation et sa force, prêts à entreprendre la plus belle des luttes pour la délivrance du sol natal.

On sert la patrie de bien des façons. La meilleure est de proclamer la vérité partout et à toute heure. La liberté est fille de la vérité. Lorsque celle-ci se répand dans l'esprit d'un peuple, sa puissance grandit dans tout l'univers. La vérité est une lumière radieuse qui chasse l'obscurité et la tyrannie et apporte la liberté et la justice.

Les hommes ne sont jamais attaqués par les voleurs que dans les ténèbres de la nuit. Il en est de même pour les peuples. L'ennemi ne les attaque et ne leur ravit ce qu'ils possèdent que lorsqu'ils sont dans les ténèbres de l'ignorance.

O Égyptiens dévoués à l'Égypte, répandez la vérité dans notre nation et parmi les autres peuples ! Dites à l'Égyptien qu'il est homme ayant les droits de l'homme, et vous verrez chaque citoyen porter courageusement l'éten-tard de la patrie. Dites au fellah égyptien qu'il est né homme comme tout homme, que Dieu lui a donné les mêmes droits nationaux qu'aux plus grands peuples, que sa voix peut être écoutée, qu'il n'est pas créé pour être asservi, mais pour servir sa patrie et lui-même. Dites au peuple égyptien qu'il compte parmi les plus nobles et qu'un de ses droits les plus sacrés est de se gouverner lui-même. Dites-lui de ne pas se soumettre à la volonté des autres et d'établir lui-même chez lui une autorité à laquelle nul ne songera jamais à désobéir !

Alors vous aurez un peuple fort et puissant, et ceux qui nient maintenant sa volonté et celle de ses représentants perdront tout crédit.

Répandez partout la vérité sur la question d'Égypte ; les Égyptiens n'y sont pas les seuls intéressés. D'autres peuples d'Europe ont chez

nous des intérêts conformes aux nôtres et contraires à ceux de l'occupation. Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'Égypte est de mettre d'accord avec elle, contre les Anglais, les peuples européens ayant voix dans la question égyptienne. C'est là le salut, et c'est par là que nous aurons la délivrance !

Nous ne sommes pas, Messieurs, les partisans d'une puissance, plutôt que d'une autre. Nous sommes les partisans de la patrie égyptienne, patrie de nos pères et de nos ancêtres, patrie de nos fils et de nos descendants. La puissance qui se déclare amie de l'Égypte et veut nous aider à la sauver peut être certaine de notre amitié et de notre reconnaissance. L'intérêt de notre patrie avant tout ! C'est cet intérêt qui nous impose le devoir de remercier, du fond de nos cœurs, les diplomates européens qui ont refusé de prêter leur appui à l'Angleterre en Égypte et qui ont arrêté la marche de l'occupation. C'est l'intérêt patriotique qui nous fait un devoir de remercier chaleureusement tout homme, à quelque nation

qu'il appartieune, qui défend notre pays, nous aide à reconquérir notre liberté et nos droits légitimes.

S'il y a des Égyptiens dévoués à la patrie mais qui craignent la force de l'occupation et n'osent pas lui faire la guerre, ils ont en Égypte même des devoirs nombreux. Je veux parler aujourd'hui particulièrement de leur devoir de contribuer à l'éducation du peuple.

Ce devoir est le plus important de tous. Les écoles du gouvernement sont dirigées dans un esprit opposé à l'esprit national ; or le pays a besoin d'écoles nationales qui éclairent ses fils sur son véritable intérêt et leur apprennent leurs droits et leurs devoirs.

Pourquoi les grands Égyptiens et les anciens ministres ne prennent-ils pas en main l'éducation nationale et ne fondent-ils pas des écoles privées ? Pourquoi ne créent-ils pas des sociétés dans ce but et ne consacrent-ils pas leur vie à cette noble tâche ? Un d'eux s'est mis à la tête de la souscription faite pour l'armée ottomane et toute la nation l'a approuvé et félicité, pour-

quoi ne s'associe-t-il pas à d'autres personnages pour ouvrir une souscription générale en faveur de la fondation des écoles nationales ?

O grands ! ô nobles ! ô riches ! La gloire ne consiste pas à avoir des grades et des décos-
tions, à habiter des palais et à parler du passé
et de l'avenir. La vraie gloire est dans le tra-
vail continual au service du pays. La vie n'est
vraiment vécue à travers le défilé des jours et
des années qui passent et se succèdent, que
quand elle est remplie par les services rendus
à la patrie.

Si un jeune patriote, comme moi, fait appel aux princes, aux grands et aux riches pour qu'ils servent, dans leur vieillesse, le pays, c'est parce que j'ai la conviction qu'ils voudront mettre leur vie honorable au service de l'Égypte. C'est en son nom même que les supplie le plus modeste de ses fils de devenir le plus bel exemple à donner à la jeunesse, de répandre la lumière de l'éducation et de la vérité et d'inspirer au peuple l'amour de la patrie et l'espoir en son avenir.

Beaucoup parmi les riches luttent pour trouver des fonctions gouvernementales à leurs fils et ne sentent pas combien la patrie souffre de ce mal terrible : le fonctionnarisme !

Laissez, ô pères, vos enfants dans la vie libre et libérale. Laissez-les servir le pays et se servir eux-mêmes loin des fonctions publiques. Laissez-les maîtres d'eux-mêmes et non enchaînés par les lourdes chaînes des traitements. Envoyez-les à l'étranger étudier le commerce et l'industrie pour fonder plus tard des usines et des fabriques. Vous aurez par là plus de fierté et l'Egypte, plus prospère par ses propres fils, vous bénira.

Car si l'éducation du peuple reste négligée, si les grands continuent à ne s'occuper que de leurs affaires personnelles, si les pères jettent leurs enfants dans l'abîme du fonctionnarisme, si le commerce et l'industrie restent inexploités, si le peuple se trouve toujours dans la nécessité d'avoir recours aux étrangers pour les choses les plus nécessaires à sa vie, la décadence continuera et le danger s'augmentera !

Ce que je dis ici devant vous est la voix que fait entendre l'Égypte dans ses inquiétudes et dans sa douleur.

Messieurs, l'Égypte vient de manifester son patriotisme de la plus belle manière, en souscrivant pour l'armée ottomane. Nos ennemis nous ont attaqués, pour cet acte, et nous ont critiqués. Ils ont dit que cette souscription prouvait que le peuple égyptien était fanatique et ont prétendu que les intérêts de l'Égypte n'ont point de concordance avec les intérêts de la Turquie:

Je n'en affirme pas moins que cette souscription est la plus belle manifestation patriotique faite par la nation égyptienne depuis l'occupation.

Ai-je besoin de réfuter l'accusation de fanatisme religieux? Non, car elle est trop manifestement fausse. Mais je puis déclarer hautement que l'intérêt supérieur de la patrie égyptienne s'oppose à toute révolution et à toute agitation et exige que nous traitions les Européens avec tolérance et avec égards.

Les Egyptiens n'ont qu'un seul ennemi, c'est l'occupation, qui est en même temps l'ennemie de tous les Européens. Nos intérêts et ceux des Européens sont identiques.

Je demande donc aux Européens éclairés de travailler à l'accord entre leurs compatriotes et notre nation et de ne pas accuser de fanatisme un peuple dont la première des vertus est la tolérance.

Si l'on répète sans cesse, à un homme doux et calme : « Tu es un méchant, tu es méchant », il finit par s'indigner et commettre une mauvaise action. Les peuples sont faits à l'image de l'homme.

L'Égypte, malgré sa tolérance et sa générosité, entend tous les jours des Européens à qui elle a fait le plus grand bien l'accuser de fanatisme et de barbarie. Si cette accusation continue à être portée contre elle, l'Égypte deviendra un jour fanatique et mauvaise.

Ceux qui l'accusent aujourd'hui de fanatisme sont incontestablement les vrais fanatiques.

Combien de fois les Egyptiens ont-ils déclaré

qu'ils ne veulent de mal à aucun Européen et qu'il est dans leurs principes patriotiques de vivre en paix avec les Européens ! Les écrivains étrangers et les hommes éclairés des colonies européennes ont pour devoir de raffermir l'entente et la concorde entre nous et eux. Ils voient, ce soir, les plus éminents parmi les Égyptiens, réunis ici pour approuver ces sentiments et les soutenir. Que peuvent demander de plus, les Européens, pour s'assurer des bonnes intentions du peuple égyptien ?

Que les chrétiens soient convaincus de l'amitié des musulmans tant qu'ils seront contre l'occupation ou même neutres ; qu'ils sachent bien que l'Égyptien qui les attaque ou les provoque est renié par ses compatriotes et considéré comme accomplissant un acte contraire aux intérêts de la patrie et aux principes religieux.

Il m'est agréable de remercier sincèrement ceux des Européens qui nous ont conservé leur amitié et qui n'ont pas cru un instant à notre prétendu fanatisme.

Ceux qui portent contre nous cette accusation

pour nous avoir vus souscrire en faveur de l'armée ottomane commettent une grave erreur et ignorent l'importance et le but de ce mouvement.

Au point de vue religieux, personne ne peut blâmer l'Égypte musulmane de venir en aide au Khalifat musulman. Les gouvernements de l'Europe eux-mêmes n'ont-ils pas proclamé que secourir les chrétiens est la base de leur politique en Orient? Le premier ministre d'Angleterre et d'autres diplomates européens n'ont-ils pas déclaré que « l'Europe chrétienne ne rendra pas un pouce de terre chrétienne à un gouvernement musulman »? Les chrétiens n'ont-ils pas offert, au jubilé du Pape, toutes sortes de cadeaux et ouvert des souscriptions?

La sympathie des musulmans envers leurs coreligionnaires est donc la chose la plus naturelle du monde, et ne prouve nullement l'existence du moindre fanatisme en Égypte. Autrement, c'est l'Europe avec toutes ses démonstrations chrétiennes qu'on pourrait taxer de fanatisme.

Au point de vue politique, la manifestation du peuple égyptien envers la Turquie est une puissante manifestation contre l'occupation anglaise. La participation de tous les Égyptiens à cette souscription est une sorte de plébiscite contre la présence des Anglais en Égypte. *Les vrais amis de l'Égypte doivent se réjouir de son rapprochement avec la Turquie.* Car tant que celle-ci restera forte, l'espoir de la libération de notre pays restera grand.

Nous demandons à ceux qui critiquent notre souscription turque pourquoi les Anglais ont changé de politique vis-à-vis de la Turquie depuis 1893? Pourquoi ont-ils, depuis cette date, pris position contre elle, alors qu'ils affichaient auparavant leur amitié pour S. M. le Sultan et pour son empire? Cette volte-face de la politique anglaise n'aurait-elle pas pour motif le refus de S. M. le Sultan de s'entendre avec les Anglais contre l'Égypte et contre son souverain?

N'est-ce pas parce que le Khalife a apprécié, à leur juste valeur, les vœux et les désirs des Égyptiens?

Supposez qu'il n'existe entre la Turquie et l'Égypte que les relations habituelles entre les peuples ; n'est-il pas de notre devoir patriotique d'être reconnaissants à une puissance qui n'a pas voulu nous condamner à la servitude et aider nos ennemis contre nous ?

N'avons-nous pas l'exemple de la Hongrie qui conserve son amitié à la Turquie, pour l'accueil si chaleureux qu'elle a fait aux révolutionnaires hongrois en 1849 ? Les soldats hongrois envoyés par l'Autriche en Bosnie, n'ont-ils pas refusé de tirer sur les Turcs en disant : « Nous ne pouvons pas tirer sur nos amis ! »

Si la noble nation hongroise reste reconnaissante à la Turquie, comment les Égyptiens, qui sont les plus proches amis des Turcs, peuvent-ils oublier leur bienveillance continue envers eux et leur refus de s'entendre avec leurs ennemis ?

Demandons encore à ceux qui nous critiquent : Quelle aurait été la situation politique de l'Égypte si la Turquie avait été battue ? La

défaite n'aurait-elle pas été le signal de son démembrément et de la perte définitive de l'Égypte? Comment alors peut-on nier qu'il est de notre intérêt et de notre devoir de fortifier l'Empire ottoman?

Ceux qui nous blâment disent : « Comment l'Égypte qui a été, en 1840, en guerre avec la Turquie peut-elle être son amie maintenant? » La réponse est bien simple :

L'Égypte a mal fait de déclarer la guerre à la Turquie et Mohammed-Ali l'a finalement reconnu avant sa mort. Cette guerre a été néfaste pour les deux pays. Mais, quand même, pour quelle raison cette animosité et cette lutte de 1840 devraient-elles durer éternellement? Les peuples, comme les individus, après s'être querrellés ne peuvent-ils s'unir pour servir un intérêt commun? Est-ce que la France n'a pas fait la guerre à la Russie en 1854 et n'est pas devenue maintenant son alliée? Est-ce que la guerre de la Prusse contre l'Autriche, et celle de l'Italie contre celle-ci a empêché ces trois puissances de s'unir? Est-ce que l'Angleterre

n'a pas prétendu être l'amie de la Turquie et n'est pas maintenant son ennemie ?

Messieurs, la manifestation que les Égyptiens ont faite envers la Turquie est un acte à la fois politique et patriotique. Je salue fièrement, du haut de la tribune, les armées de Sa Majesté Impériale le Sultan et les blessés de la guerre qui, en défendant leur pays, ont éloigné par là de l'Égypte de nouveaux dangers.

Messieurs, l'attachement à la Turquie est un devoir qu'impose le patriotisme aux Égyptiens. Fortifions ce lien pour unir nos forces, groupons-nous autour du trône khédivial; répandons la lumière des sciences et de la vérité; luttons contre les traîtres, les hypocrites et les intrus ! Que notre entente soit complète et que l'intérêt de l'Égypte soit notre seul guide.

Nous aurons, par cette conduite et par elle seule, le bonheur social, l'évacuation et la liberté !

VII

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ AU CAIRE LE 23 DÉCEMBRE 1898

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

Combien de fois ai-je désiré parler à mes chers concitoyens du Caire des intérêts de la chère patrie, de ses souffrances et de ses espérances et m'entretenir avec eux de son avenir ! Encouragé par des amis patriotes je réalise enfin aujourd'hui ce désir. Votre empressement, une réunion si nombreuse, vos applaudissements prématurés sont de nature à me rendre la parole difficile.

Mais je sais que vous vous adressez en ma modeste personne à l'idée patriotique et au principe national que je m'efforce de servir et je sens mon âme me dicter ce que je dois vous dire pour la défense de cette patrie et la sauvegarde de ses droits sacrés.

L'état de l'Égypte exige que ses fils se réunissent plus d'une fois pour se demander s'ils sont vraiment ses fils, si elle est leur patrie ou s'ils lui sont étrangers. Il faut que les Égyptiens sachent s'ils sont libres ou esclaves, vivants ou morts. Grands et petits doivent apprendre s'il y a des grands et des petits, ou s'ils sont tous égaux devant l'humiliation et la servitude. Avons-nous des sages pour réfléchir et des patriotes dévoués pour servir l'Égypte et tenter de sauver le navire de la patrie, jouet de tous les vents, frappé par la foudre et qui navigue sur une mer démontée.

Oui, Messieurs : Nous devons nous réunir le plus possible et réfléchir sans cesse. De graves événements se sont succédé, des malheurs terribles se sont accumulés. L'Égypte est menacée par le temps d'un avenir bien sombre si les Égyptiens ne se laissent guider que par la division et se contentent dans la vie de vivre pour vivre.

Jetez, ô Égyptiens, vos regards sur cette malheureuse patrie, fouillez l'histoire de l'hu-

manité, regardez à droite et à gauche, au nord et au sud dans les pays du monde et répondez-moi :

Y a-t-il une autre nation qui puisse égaler l'Égypte dans ses tristesses et dans son malheur ? La volonté de l'étranger est-elle une loi ailleurs que chez elle ? Se trouve-t-il de par le monde un peuple autre que le sien qui supporte aussi lourdement les chaînes de l'humiliation ? L'intrus, le traître et l'hypocrite règnent-ils aussi victorieusement ailleurs qu'en Égypte ?

Descendez, ô Égyptiens, au fond de vos consciences et demandez leur si vous êtes heureux ou malheureux, si, abandonnant votre pays à ses ennemis, vous acquittez votre dette de gratitude envers Dieu qui vous a fait don de l'un de ses paradis terrestres et s'il est digne de vous, ô descendants du plus noble des peuples, d'accepter honteusement l'esclavage et la servitude !

Nous avons eu des pères qui ont su aimer leur patrie, s'enorgueillir de la gloire de la nation, se sacrifier à l'honneur du drapeau et comprendre le sens vrai de la vie nationale.

Ils ont défendu l'Égypte contre les attaques de ses ennemis jusqu'à la dernière minute de leur vie et ils ont su vaincre !

Au commencement de ce siècle, Mohammed-Ali et les Égyptiens ont repoussé les Anglais et triomphé d'eux.

Nos pères sont morts heureux et fiers de cette Égypte qu'ils ont laissée forte et puissante. Si on leur avait prédit alors que la Grande-Bretagne occuperait un jour à nouveau l'Egypte et s'y planterait grâce à la division régnant entre les Égyptiens, à la mollesse des dirigeants, et à l'intérêt qui porte chacun à ne se soucier que de ses propres affaires, ils auraient infligé à ce prophète de malheur le démenti le plus énergique et l'auraient considéré comme un fou.

Les morts doivent frémir dans leur tombe s'ils voient l'abaissement de la patrie et l'indifférence de quelques-uns de ses enfants, et s'ils revenaient au monde, tous nous renieraient...

Que pourrions-nous leur répondre s'ils nous demandaient compte de cette patrie qu'ils nous ont léguée libre, indépendante et forte ? Ose-

rions-nous la leur présenter triste, plaintive et accablée de tant de maux ?

Leur dirions-nous que nous avons détruit ce qu'ils ont bâti, ravagé ce qu'ils ont construit et que nous avons laissé entrer dans notre pays, de notre propre gré, nos ennemis pour en faire nos maîtres ?

Aurions-nous le courage de leur répondre que nous avons rabaisonné l'honneur de la patrie qui a été si grand et que d'un pays honoré nous avons fait un pays méprisé ?

Pourrions-nous leur avouer, qu'après avoir été forts et respectés, nous sommes devenus, par notre seule volonté, humbles et soumis ?

Que pourrions-nous leur dire, leur répondre ? leur avouer tout cela ?

Quelques-uns d'entre nous avaient foi dans les promesses britanniques, croyaient à la parole donnée et considéraient la protestation contre l'occupation et la revendication des droits du peuple comme une faute. Pourquoi sommes-nous silencieux et inactifs, maintenant que les Anglais ont proclamé à la face du monde qu'ils

veulent posséder l'Égypte pour toujours, que leurs engagements ont été pris sans sincérité et que leurs ministres les ont donnés inconsciemment ? N'est-il pas du devoir des Égyptiens, maintenant que les malheurs ont broyé leur indépendance, de déclarer bien haut leurs opinions et leurs sentiments et de prouver à l'univers entier qu'ils sont un peuple majeur qui connaît ses droits et ses devoirs, sait exprimer ses désirs et qu'il ne garde son calme que pour mieux servir les intérêts supérieurs de la patrie ?

Les graves événements qui désolent l'Égypte, tout en nous déchirant le cœur, ne trouvent personne pour dire ce que nous pensons et sentons. Nous n'entendons rien que le silence, nous ne constatons que la résignation qui agrave le malheur.

Certaines gens taxent le langage de notre patriotisme « d'exagéré » et appellent folie notre amour de la liberté. Mais je demande à ceux qui me critiquent : Que feraient les Anglais si les situations étaient renversées et l'Angleterre occupée par les Égyptiens. Auraient-ils livré

leur pays? Auraient-ils montré une soumission honteuse? Se seraient-ils divisés et auraient-ils laissé les occupants accaparer le pouvoir? Se seraient-ils inclinés devant l'étranger et auraient-ils chanté ses louanges?

Non, non. Ils auraient donné chaque jour une preuve de leur vitalité et attesté le ciel et la terre que leur nation est bien vivante, qu'elle est digne de l'indépendance et de la gloire.

Ce que nous demandons à nos compatriotes n'est d'ailleurs que le premier devoir sacré ordonné par le Créateur. Personne au monde ne peut nous contester le droit de conjurer notre peuple d'aimer son pays, de s'attacher à lui et de travailler à son bonheur, à sa liberté et à son indépendance.

Nous avons exagéré la soumission et nous n'avons gagné qu'humiliation et honte. N'est-ce pas l'Égypte qui a reconquis le Soudan par son argent et par le sang de ses vaillants enfants? Quel drapeau flotte maintenant sur cette contrée, quelle loi y applique-t-on et quel droit y reconnaît-on aux Égyptiens? La politique de

conciliation et de soumission, que nous avons condamnée dès le premier jour où nous avons élevé la voix pour défendre nos droits, ne nous a-t-elle pas donné ce douloureux spectacle entre tous, que les braves soldats égyptiens se sont battus en héros pour reconquérir le Soudan, et que le Soudan, reconquis par le sang égyptien, l'Angleterre s'en est emparé quoi qu'il soit l'âme même de notre chère Égypte ? Quelle honte plus grande que celle-là !

Les Anglais ont bouleversé le monde pour *Gordon* et sa revanche, ont violé la tombe du *Mahdi* et dispersé les membres de son corps de la façon la plus ignominieuse ; ils ont tenu partout des réunions pour saluer l'âme de *Gordon* et l'immortaliser, et ont fait claquer au vent tous leurs drapeaux pour célébrer le triomphe de sa revanche. Les Égyptiens ont assisté à tous ces spectacles et se sont demandé : Le sang de nos morts n'a-t-il pas de prix ? Nos soldats n'ont-ils aucune valeur ? L'Égyptien n'est-il pas, devant la loi divine, homme comme tout homme ? Est-il possible que

les plus vaillants d'entre nous se soient sacrifiés pour la restitution du Soudan et qu'on ne dise pas un seul mot d'eux ? Est-il possible qu'une voix se soit élevée, parmi nous, pour féliciter les Anglais de la revanche de Gordon ? Le sang d'un seul Anglais vaut-il un si grand prix et celui des milliers d'Égyptiens ne vaut-il rien et ne mérite-t-il rien autre chose que l'oubli ??

Les calamités qui nous accablent sont de plus en plus lourdes ; la vie nous est devenue insupportablement amère. La patrie court le plus grand des dangers qu'elle puisse courir et combien de nous négligent leurs devoirs en cherchant des excuses à leur coupable inertie. Les uns ambitionnent la fortune et l'avancement. Les autres craignent le châtiment et la misère. Ceux-ci ne sentent pas leur responsabilité. Ceux-là sont désespérés.

Les ambitieux sacrifient tout intérêt public à leurs intérêts personnels et croient servir par là leurs familles et leurs enfants. Or, la loi de Dieu veut que celui qui nuit à ses compatriotes pour faire ses affaires et qui leur cause du mal

pour son bien à lui, soit puni dans sa personne ou dans ses descendants. L'histoire nous cite des hommes qui ont livré à l'étranger leur pays, ambitionnant ainsi l'acquisition d'une grande fortune, et qui ont été anéantis par cet étranger lui-même. C'est le plus cruel châtiment pour les traîtres. Combien d'hommes ont été des tyrans, ont ruiné les autres, ont détruit leur patrie, dont les maisons se sont écroulées et dont les enfants ont connu la misère et ont été condamnés aux plus mortelles souffrances ?

Or, vous qui ambitionnez la fortune et les délices de la vie, vous qui attaquez votre propre patrie, attendez-vous à une fin terrible, à votre malheur et à celui de votre postérité. Le peuple vous renie, la patrie vous maudit et Dieu inscrit ce que vous faites.

Quant à ceux qui craignent le châtiment et la misère et n'élèvent pas la voix contre les ennemis de leur patrie, de peur que l'étranger les punisse et change leurs joies en épreuves, ils sont en réalité malheureux et misérables.

Ceux qui craignent la pauvreté vivent pauvres et ceux qui craignent la persécution vivent persécutés. Quiconque craint la misère et les persécutions de l'étranger, et renonce par là à servir son pays, renie Dieu. Vos biens et vos vies sont entre les mains de Dieu. Il en décide selon sa volonté, et ne vous a donné l'Égypte que pour en faire, par votre force et votre intelligence, le paradis du monde.

La responsabilité des destinées de l'Égypte n'incombe pas à un seul ou à plusieurs, elle incombe à chacun de nous. L'un des grands maux de l'Égypte est que plusieurs de ses enfants croient qu'ils n'ont aucune responsabilité, et que les seuls responsables sont les grands personnages et les princes. Quand un orateur s'adresse au pays, chacun croit que sa parole est adressée aux autres, et non pas à lui, et il dit : « L'orateur a dit la vérité, mais la nation est morte. » Qu'est la nation ? N'est-ce pas vous qui êtes ses membres et son corps ? La nation n'est pas composée de quelques individualités, mais de toutes.

Si chaque homme remplit son devoir et s'améliore, l'ensemble devient excellent, la nation gagne en santé, en force, en vie, et la patrie conquiert sa liberté et son bonheur !

Certains d'entre nous s'excusent de ne pouvoir servir leur patrie en invoquant leur faiblesse et leur pauvreté. Dieu a cependant choisi les prophètes et la plupart des grands hommes parmi les pauvres pour donner à chacun l'espoir et l'amour de l'action.

O pauvres, ô faibles, la pauvreté ou la faiblesse n'est pas une excuse ! Les faibles sont une force s'ils s'unissent, les pauvres sont une puissance s'ils s'entendent. Nous sommes tous des hommes à qui Dieu a donné un cœur et une langue. Mettez-les au service de la patrie, élevez la voix contre ses ennemis, contre les traîtres et les hypocrites, et rappelez-vous que notre religion est celle de la noble nation arabe dont l'un de ses fils, un homme du peuple, a dit un jour au grand Khalife Omar : « *Si nous trouvons votre conduite irrégulière, nous la redresserons par les armes.* »

Le désespoir n'est pas, non plus, une excuse pour ceux qui négligent leur devoir envers la patrie. Je dirai même que c'est un crime, et des plus grands. Je m'étonne de voir des gens, réputés pour leur courage et leur aisance, renoncer aux obligations patriotiques, en prétendant qu'ils désespèrent de l'avenir de l'Égypte.

Est-il possible qu'on puisse désespérer lorsqu'on croit en Dieu ? L'homme peut-il désespérer, quand il ne fait que passer devant la patrie et qu'elle reste éternellement debout ? Peut-on désespérer, alors que l'histoire nous parle d'autres peuples qui ont vécu pendant des siècles sous le joug de la servitude et qui ont, à une certaine heure, réuni leur force et conquis leur indépendance ? Peut-on désespérer, quand on est l'enfant de cette Égypte qui a toujours dévoré les puissances conquérantes et tyraniques ? Où est l'empire romain, où est la Grèce, où sont-ils les tyrans qui ont gouverné l'Égypte avec une main de fer ? Peut-on désespérer, quand notre prophète dit : « *l'Égypte est la flèche de Dieu sur la terre ; quiconque*

lui veut du mal est anéanti par Dieu. »

La vie est incompatible avec le désespoir, et le désespoir ne peut pas exister avec la vie. Supposons même que nous soyons condamnés à vivre et à mourir malheureux et esclaves; devons-nous pour cela négliger tout ce qui peut être utile à la patrie? Ou devons-nous relever ses ruines et laisser à nos enfants un héritage patriotique en voie d'amélioration? La nation n'est-elle pas une seule famille dont les membres sont solidaires, et dont chacun est fier des bonnes œuvres des autres? Ne sommes-nous pas fiers de ce que nos ancêtres nous ont légué de grand? Laissons donc, dans le livre de la vie égyptienne, une page glorieuse, et donnons à la postérité un exemple à suivre!

Nous n'avons qu'à regarder les peuples qui ont des malheurs semblables aux nôtres pour constater combien ils luttent, heure par heure, pour la liberté et l'indépendance. Le Polonais a-t-il jamais vécu un instant de sa vie sans voir se dresser devant lui l'image adorée de la Pologne, et sans réclamer sa liberté?

Ne voyons-nous pas les Polonais accaparant des ministères autrichiens et diriger la politique de l'Autriche sans oublier, au milieu de leur bonheur personnel, les intérêts de leur patrie ? Et l'Irlande, vous savez tous le puissant patriotisme de ses fils et leur incessante lutte pour ses droits légitimes.

L'Irlandais n'oublie jamais un seul instant sa patrie. Il parle d'elle au Parlement anglais, dans les rues, dans les clubs, en Amérique et partout ailleurs. C'est pour l'Irlande seule qu'il travaille, pour elle qu'il lutte et pour elle qu'il vit !

Vous vous rappelez tous, je crois, ce que les Irlandais ont fait au jubilé de la Reine, en parcourant les rues de Dublin avec un brancard sur lequel étaient écrits ces mots : « l'Empire britannique ».

Leurs orateurs prononcèrent alors des discours éloquents pour rappeler à leurs compatriotes ceux qui sont morts pour la patrie irlandaise et pour leur annoncer la prochaine délivrance.

Voilà le vrai patriotisme grâce auquel les peuples d'Occident ont dominé le monde, et que les Anglais connaissent mieux que personne.

Je souhaite, pour le bien de ma patrie, que les cœurs de ses enfants soient épris de cet amour et que mon pays voit naître des hommes qui travaillent à son relèvement et à sa gloire. Dieu est tout puissant !

La vie, c'est la lutte et notre séjour ici-bas est bien court. Le meilleur des hommes est celui qui lutte pour son pays, qui travaille pour son bien et qui défend ses droits. Combien de fois avons-nous été critiqués et combien les « intrus » nous ont-ils insultés, pour avoir réclamé les droits de l'Égypte et demandé aux puissances européennes de s'entendre avec la Turquie pour délivrer notre pays des chaînes de l'occupation !

Nous nous glorifions de cette action. Nous nous flattions d'avoir frappé à toutes les portes pour la libération de notre pays, nous lutterons toujours pour cette noble tâche, et nous use-

rons de tous les moyens pour rendre à l'Égypte sa place dans le monde. Nous ne doutons pas que nos efforts soient un jour couronnés de succès, soit durant notre vie, soit après notre mort. La liberté n'est pas rebelle à ceux qui luttent pour l'obtenir. Il n'est pas difficile aux Égyptiens de briser les chaînes de leur pays et de lui rendre son indépendance et sa grandeur. Le rocher le plus gros s'émette sous l'action de l'eau qui tombe sur lui, goutte par goutte!

Notre attachement à la patrie grandit à mesure que ses malheurs augmentent. Le plus beau jour de ma vie serait celui où je donnerais ma vie pour mon pays et ses libertés.

Le patriotisme n'est pas un sentiment qui s'arrête à un degré quelconque. Il est ce puissant et noble sentiment qui, possédant le cœur de l'homme, le pousse au sacrifice de son existence pour le salut et la grandeur de la patrie.

Il n'y en a pas d'autres!

Tandis que l'un des hommes les plus grands de l'Angleterre, Gladstone, a reconnu, dans les deux belles lettres qu'il m'a écrites, le bien

fondé des réclamations égyptiennes en ce qui concerne l'occupation et l'évacuation, les intrus et les intrigants en Égypte nous insultent publiquement parce que nous tenons le même langage que le grand vieillard Anglais!

Nous avons appris, sous le règne du khédive actuel, une vérité que les gouvernants ont cachée longtemps aux gouvernés, qui est le droit qu'a le peuple d'être maître chez lui, et que son relèvement ne dépend que de lui-même. Les désespérés ont pris l'habitude de dire que le peuple d'Égypte n'est pas préparé au progrès humain. L'histoire est cependant là pour leur répondre et prouver que l'Égyptien instruit est un homme, dans le sens le plus complet du mot. Les Égyptiens n'ont-ils pas atteint au XIX^e siècle, grâce à Mohammed-Ali, le plus haut degré d'instruction, n'ont-ils pas mis l'Égypte au premier rang des nations civilisées et n'ont-ils pas eu des savants de grande valeur?

Personne ne peut nier non plus que notre peuple ne soit, actuellement, d'une vitalité qui lui donne la conscience de sa situation, et la

faculté de se réjouir de ses bonheurs et de s'attrister de ses malheurs.

Le grand penchant qu'a le peuple pour l'instruction et l'éducation de ses enfants, n'est-il pas la preuve la plus décisive de la disposition qu'ont les Égyptiens pour le progrès ? Celui qui nie cette disposition n'a qu'à parcourir les écoles, au commencement de l'année scolaire, pour voir l'empressement des pères, combien ils supplient les directeurs d'écoles d'accepter leurs fils ou parents et combien il y en a qui ne trouvent que le refus par manque de place.

La nation sent la nécessité de l'éducation de ses enfants ; c'est un noble sentiment qui est, aux yeux des philosophes et des conducteurs des peuples, la base du progrès et le signe même de la vie.

Ceux qui doivent maintenant réaliser les vœux du peuple sont les riches et les instruits. Ils sont les seuls capables de fonder des écoles nationales pour les garçons et les filles.

Il est de mon devoir de remercier hautement devant vous et de grand cœur, ceux qui se sont

préoccupés de la question de l'éducation et qui ont fondé des écoles. J'espère qu'ils dirigeront la jeunesse vers le commerce, l'industrie et les carrières libérales pour rendre le pays plus riche par l'effort de ses enfants et pour que chacun de nous puisse vivre d'une vie vraiment nationale. Notre fortune resterait ainsi parmi nous.

J'attire votre attention sur deux questions capitales : 1^o la nécessité de l'éducation de la fille qui, devenant mère et maîtresse de maison, joue un grand rôle dans la formation de l'esprit des enfants et dans tout ce qui touche à notre existence ; 2^o qu'il faut vous persuader de cette vérité que l'instruction ne suffit pas à elle seule, mais que nos fils ne deviennent hommes et citoyens utiles et nos filles ne deviennent femmes et mères admirables que par l'éducation de l'âme. C'est par elle seule que l'amour de la patrie possède les cœurs et que l'abnégation et le sacrifice pour elle sont la loi de tous. Les écoles doivent être ainsi la source de la vitalité nationale.

L'Égypte connaît, hélas ! et vous connaissez aussi des hommes qui ont dépassé leurs contemporains par leur savoir et qui, n'ayant pas eu l'âme éclairée, ont fait la guerre à leur pays et ont servi d'instruments à ses ennemis.

L'éducation religieuse doit être la base même de toute instruction et le moyen de la formation de l'âme. C'est par la religion qu'on s'éloigne des bassesses et qu'on s'attache à la vertu.

Si nous examinons sérieusement et attentivement les causes de la décadence des musulmans dans tous les pays du monde, et de la perte de leur indépendance et de leur grandeur, nous trouvons qu'elles ne sont autres que notre éloignement des sains principes de l'Islam. Nous ressemblons à des gens qui déserteraient les palais de leurs pères pour aller se coucher sous les étoiles et courir le risque de gagner toutes les maladies.

Retournez, ô déserteurs ! aux palais paternels ; là, vous trouverez le salut et la santé ! Suivez, ô Musulmans, les lois dictées par votre

religion et vous serez éternellement les maîtres et ne connaîtrez jamais la servitude !

Nous voyons les peuples européens, malgré le degré de force et de puissance auquel ils sont arrivés, garder jalousement leur religion et nous entendons, de temps à autre, des chefs d'Etats leur parler en son nom. Le moindre danger qui menace un chrétien, même aux points les plus éloignés du monde, les intéresse tous et les porte à lui venir en aide.

Ils ont menti, ceux-là qui ont prétendu que l'islamisme est un obstacle à la civilisation et qu'il est l'ennemi d'une humanité meilleure. L'islamisme est une belle et noble religion ; les chrétiens impartiaux ont reconnu qu'il est en son pouvoir de relever ses peuples, et que rien ne s'oppose à ce qu'ils aient l'une des meilleures places dans le monde en suivant ses préceptes, comme l'eurent les premiers musulmans.

L'islamisme n'ordonne-t-il pas l'amour de la patrie, de la justice et de l'équité, de la lutte, de l'activité, de la concorde et de l'union, de la bonté et de la tolérance ?

N'en doutez pas, Égyptiens, votre liberté vous sera rendue et vous aurez tout le bonheur rêvé le jour où vous serez inébranlables dans votre conviction patriotique, dans la réclamation de vos droits sacrés, dans la pratique des principes de la religion et dans votre union.

Si, au contraire, vous persistez à rester ce que vous êtes, malheur à vous dans le présent et dans l'avenir ! Rappelez-vous cet avertissement du Créateur :

Dieu ne change rien à l'état d'un peuple que lorsque ce peuple a changé de conduite lui-même !

VIII

CONFÉRENCE FAITE LE 18 JUIN 1899 DANS LE SALON DE MADAME ADAM, À PARIS

MESDAMES, MESSIEURS,

Il me faudrait la parfaite connaissance de votre admirable langue française pour vous dire avec quelle émotion je prends la parole devant vous. Si je ne savais pas combien vous êtes sympathiques aux Égyptiens et indulgents envers les étrangers qui essayent d'apprendre votre belle langue, je n'aurais jamais osé parler devant vous, c'est-à-dire devant l'élite de la nation française.

Les traditions d'amitié qui liaient la France à l'Égypte ne sont point, je l'espère, effacées de vos mémoires. Si nous souffrons cruellement à cette heure de la politique française qui nous a livrés à la tyrannie britannique, cependant nous ne voulons pas croire encore qu'il nous faille

désespérer de la vitalité, du réveil et de l'avenir de la grande nation française.

Nous n'oublions pas, non plus, les efforts continus des savants français pour nous secouer de notre long sommeil, pour éveiller en nous la volonté de marcher en avant et pour réveiller, en notre sang même, si je peux m'exprimer ainsi, la vieille civilisation de nos ancêtres, de ces Pharaons qui étonnèrent jadis le monde et qui continuent aujourd'hui, après tant de siècles, à l'étonner encore !

Quand Bonaparte quitta l'Égypte, avant la fin du siècle dernier, il eut la conviction que les Égyptiens étaient une de ces fortes races qui peuvent s'endormir, mais ne doivent jamais mourir. La France elle-même, peu de temps après, partagea cette conviction et donna la main à l'homme de génie qui s'appelle Mohammed-Ali et qui eut pour tâche de civiliser l'Égypte et de la rendre digne d'elle-même. La France a alors donné au monde ce beau spectacle d'une nation chrétienne, travaillant pour le bonheur et la grandeur d'une nation musulmane. Le gouver-

nement français nous envoya les plus distingués de ses savants, et des écoles, des fabriques et des institutions égyptiennes de toute sorte furent dirigées par des Français. Après quelques années de travail et d'efforts, l'Égypte compta parmi ses enfants d'éminents savants, des hommes d'une capacité rare, des officiers pleins de zèle et de patriotisme. L'armée et la marine égyptiennes devinrent alors formidables et l'Égypte, subitement réveillée de sa demi-mort, prit parmi les nations contemporaines un rang digne de son histoire et de son antique civilisation.

Mais, hélas ! il se trouva et il se trouve aujourd'hui plus que jamais une puissance européenne à qui il déplaît de voir l'Égypte libre et grande. Ai-je besoin de nommer la Grande-Bretagne ? Combien de fois celle dont on a dit que ses tentacules voudraient enserrer le monde, a tenté de nous priver de notre indépendance et de nous rejeter dans l'ignorance et la servitude, pour mieux nous asservir ? Ses soldats n'ont-ils pas débarqué à Rosette en 1807 pour conquérir

l'Égypte? Grâce à la vaillance de nos pères, réunis autour de Mohammed-Ali, les Anglais furent vaincus et chassés. L'Angleterre, toujours tenace, n'a pas changé de plan devant cet échec, et quand le malheureux conflit entre la Turquie et l'Égypte éclata en 1833 et en 1840, lord Palmerston n'hésita pas à proposer à l'Europe de chasser Mohammed-Ali et sa famille: Mais le gouvernement de Louis-Philippe prit alors une attitude résolue en faveur de l'Égypte, et déclara aux puissances que toucher aux droits de son souverain, c'était déclarer la guerre à la France. Mohammed-Ali garda au roi Louis-Philippe une telle reconnaissance de son généreux appui qu'il devint subitement fou en apprenant la nouvelle de sa chute.

L'Angleterre continua à intriguer avec sa patience et sa ténacité connues, et il me faudrait des heures et des heures pour dénombrer ses continues machinations. La plus dangereuse et la plus habile fut celle de 1882, cette année néfaste où les Anglais ont su se jouer de l'Europe entière et particulièrement de la France. Vous

devez avoir présents à l'esprit les fameux massacres d'Alexandrie, dans lesquels les Anglais ont joué le rôle le plus louche qu'on puisse imaginer, et le bombardement de cette florissante ville. Ces faits resteront devant l'histoire des actes barbares indignes d'une civilisation qui se dit supérieure.

Ayant occupé l'Égypte non en conquérants, mais en prétendus amis du Khédive et du Sultan, les Anglais ont suivi deux politiques : l'une extérieure et l'autre intérieure.

Leur politique extérieure avait pour but d'en-dormir l'Europe et les Égyptiens par les promesses réitérées d'évacuer le pays et de nous laisser maîtres de nos destinées. La politique intérieure a consisté : 1^o à détruire toute influence française en Égypte, 2^o à accaparer toute autorité et tout pouvoir dans le gouvernement égyptien, et enfin à mettre la main sur le Soudan qui est l'âme même de notre patrie.

Pour vous donner une idée des promesses faites par les hommes d'État britanniques concernant l'évacuation de l'Égypte, je me conten-

terai d'en citer quelques-unes de lord Salisbury lui-même :

En 1886, le noble lord a dit : *Respectons la sainteté de nos promesses et évacuons l'Égypte !*

En novembre de la même année, il a dit à M. Wadinton, alors ambassadeur de France à Londres : *On se trompe grandement chez vous lorsqu'on croit que nous voulons rester indéfiniment en Égypte ; nous ne cherchons que les moyens d'en sortir honorablement.*

En août 1889, il a dit aussi : « *Déclarer le séjour de l'Angleterre permanent en Égypte, ce serait témoigner d'un respect insuffisant pour la sainteté des obligations que le gouvernement de la Reine avait contractées et auxquelles on est tenu de se soumettre.* »

Et combien de fois M. Gladstone a-t-il juré par le trône de Sa Majesté Britannique de laisser l'Égypte aux Égyptiens ! N'est-ce pas lui qui a dit cette célèbre parole : *C'est beau de prendre l'Égypte, mais c'est plus beau et plus noble de respecter sa parole ! ???*

Toutes ces promesses répétées nous ont

trompés. Nous avons cru naïvement que les Anglais étaient sincères et plusieurs d'entre nous trouvaient que c'était faire à l'Angleterre la plus grave injure que de douter de la parole de ses hommes d'État. Il nous eût été bien difficile de soupçonner qu'une nation civilisée pouvait fouler aux pieds la parole donnée et se moquer publiquement de ses engagements les plus solennels.

Pour nous autres, Orientaux, la civilisation matérielle n'est pas une civilisation réelle, et la vraie civilisation est celle qui s'appuie sur la morale et sur la liberté des peuples. Que peuvent nous faire le télégraphe, le téléphone, le phonographe et toutes les inventions mécaniques de l'Europe, si nous sommes opprimés par les inventeurs de ces beaux instruments, et s'ils ne servent qu'à hâter notre esclavage? Je préfère mille fois errer dans le désert sur un cheval et me sentir libre, plutôt que de traverser en automobile, à une allure triplée, mon pays dominé par les Anglais!

L'Angleterre n'a mis la main sur le gouver-

nement de l'Egypte que pour y mieux étouffer le sentiment national et éloigner les Egyptiens de toute source de science et de liberté.

La guerre que vos voisins d'Outre-Manche ont déclarée à votre influence et à votre prestige sur les bords du Nil est sans nom.

La haine des Anglais a été surtout implacable contre la langue française. Ils apportent un zèle infatigable à la substitution de leur langue à la vôtre. Si cela continue, et votre politique vraiment aveugle me porte à le croire, le français disparaîtra bientôt d'un pays où il était la seule langue parlée après l'arabe.

Ne croyez pas, toutefois, que les jeunes Egyptiens qui apprennent l'anglais manquent pour cela de patriotisme : ils sont très patriotes et attaquent souvent, dans leurs réunions, l'occupation anglaise dans la propre langue d'Albion !

Les Anglais ont envers nous une conduite indigne, et révoltante. Tous nos hommes de valeur sont écartés du pouvoir. Il suffit d'être patriote pour se voir chassé du gouvernement. Les

traîtres, les ignorants et les intrigants sont les favoris de l'Angleterre.

Le savoir et l'honnêteté sont gênants pour les Anglais. Les écoles gouvernementales, grâce à nos oppresseurs, sont de moins en moins nombreuses et ferment souvent leurs portes à notre jeunesse ; les lois sont sans cesse bouleversées, et le pays subit les expériences d'une fantaisie qui ne sait pas ou ne veut pas s'arrêter.

Quoi ! L'Angleterre, la libre Angleterre prétend civiliser l'Égypte et toute sa politique consiste à remplacer les Égyptiens par des Anglais et les patriotes par des traîtres ! Admirable façon de civiliser un pays !...

Et combien de fois n'avons-nous pas vu ces civilisateurs commettre au grand jour des crimes pour le seul plaisir de tuer. C'est peut-être aussi une façon de civiliser les peuples africains ! Les Anglais ont un tel respect de la vie humaine que l'un de leurs ingénieurs a tiré un revolver et abattu comme un chien un télégraphiste qui osait lui demander un reçu ! Pour toute punition l'assassin a été envoyé aux Indes.

Il y a deux ans, l'autorité anglaise au Caire a fait brûler vivants sept hommes, à « Balliana », dans la Haute-Égypte, sous prétexte qu'ils étaient des voleurs et qu'ils résistaient à la police.

Jugez par là combien l'Angleterre est civilisée, et combien nous pouvons haïr sa prétendue civilisation !

Pour mettre la main sur le Soudan, les diplomates anglais ont dépensé une somme incalculable de fourberie et d'intrigues. Déjà sous le règne du khédive Ismaïl, Gordon, envoyé par celui-ci, comme gouverneur du Soudan, avait fait l'impossible pour diviser les Soudanais et les Égyptiens, et pour semer la haine entre eux. Favorisés par Gordon et par l'anarchie qui régnait au Caire, les Soudanais ont pris les armes contre la mère-patrie. Vous savez tous avec quel sang-froid le gouvernement anglais a laissé Gordon sans secours, et combien sa mort a servi la politique anglaise. L'Angleterre avait, en effet, besoin de voir l'Égypte renoncer au Soudan pour conquérir

plus tard ces territoires à son seul profit.

Mais cet abandon ne pouvait être valable, le Soudan appartenant à la Turquie, qui est la puissance suzeraine de toute la vallée du Nil. L'Égypte n'avait aucun droit d'en disposer. Quand l'heure fixée par la diplomatie anglaise sonna, la reprise du Soudan fut décidée. Un décret du Khédive appela l'armée égyptienne, composée de musulmans, à marcher contre les Soudanais, tous musulmans. Après des fatigues sans nombre et des efforts héroïques, Oumdourman tomba au pouvoir des Égyptiens. Mais quel a été le résultat de tels sacrifices et de ces brillantes victoires ? Celui-ci : que le drapeau anglais flotte sur la capitale du Soudan !

Jamais une armée ne fut plus mortellement offensée. Comment l'Angleterre, qui n'avait que 3.000 soldats, quand l'Égypte en avait plus de 20.000, a-t-elle pu prétendre mettre la main sur le Soudan ? Nos sacrifices d'hommes, des fatigues sans nom, tant de bravoure dépensée, n'ont-elles donc servi qu'à la grandeur de l'Angleterre ?

Les officiers égyptiens se posaient, hélas ! ces douloureuses questions ; quelques-uns parmi eux allèrent même jusqu'à se révolter. Mais ils sont soldats et doivent obéir à leur chef, au Khédive qui leur a ordonné de faire la guerre, et non pas de la politique !

Les Anglais, non satisfaits de cette blessure infligée à l'Égypte et à la dignité de la nation, ont voulu blesser l'humanité elle-même. Ils ont permis à Oumdourman la licence la plus complète pendant les trois premiers jours, à un tel degré, que les Soudanais se sont demandé si le vrai barbare était Abdullah el Taaïchi ou le nouveau conquérant. Et, pour donner au monde indigné la mesure de son humanitarisme, lord Kitchner a ordonné la destruction et la violation de la tombe du Mahdi et la dispersion de ses membres. Le sang ne suffisait pas aux Anglais, il leur fallait tuer deux fois les morts.

Des officiers égyptiens ont raconté avoir vu les chefs anglais se partager les doigts du Mahdi comme souvenir original !

N'est-il pas lamentable d'appartenir à une

humanité qui a de tels hommes pour civilisateurs ?

Les Anglais prétendent aujourd'hui que le Soudan est une province anglaise. Pour nous, Égyptiens, le Soudan, je le répète, est l'âme même de notre patrie. Nous n'accepterons jamais ce vol. Nous avons arrosé le sol du Soudan du meilleur de notre sang, nous y avons dépensé la plus grande somme de notre vitalité. Il est à l'Égypte.

L'usurpation de l'Angleterre ne pourra jamais être légitimée à nos yeux.

Maintenant que j'ai tracé devant vous la situation de l'Égypte, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous dire quelques mots sur le programme des patriotes égyptiens. Il consiste à protester énergiquement contre l'occupation anglaise, à empêcher toute émeute ou révolution de se produire et à faire l'éducation de notre peuple par le développement de l'esprit national.

Les Anglais ont eu l'audace de prétendre que les Égyptiens étaient heureux sous leur domi-

nation et souhaitaient ardemment la continuation de l'occupation.

Nous avons donné à cette infamie le démenti le plus catégorique. Le Conseil législatif égyptien, qui est notre représentation nationale, a émis plusieurs fois à l'unanimité des votes contre l'occupation et réclamé l'évacuation. Plusieurs fois des milliers d'Égyptiens ont voté des ordres du jour contre l'occupation et, à toute occasion, manifesté leurs sentiments patriotiques.

Si nous travaillons à empêcher toute révolution de se produire, c'est que nous savons qu'elle servirait admirablement les Anglais qui ont tout intérêt à montrer à l'Europe une Égypte troublée et la nécessité de leur occupation.

La nation égyptienne est, parmi les nations musulmanes, celle qui possède le plus la vertu vraiment civilisatrice de la tolérance. Les voyageurs européens peuvent s'égarer dans les villages les plus éloignés sans jamais trouver chez les fellahs autre chose que la bonté et l'hospitalité. Nous tenons à conserver nos bonnes qua-

lités et à avoir toujours pour devise : « Libres chez nous, hospitaliers pour tous ! »

L'article le plus important de notre programme est l'éducation de la nation. Les malheurs de l'Égypte ont toujours eu pour cause l'ignorance de son peuple. Malgré la lutte des Anglais contre l'instruction, les patriotes ouvrent des écoles privées où l'instruction est essentiellement nationale. Cette année, douze écoles ont été fondées et j'ai le plus grand espoir de voir notre chère Égypte classée, dans quelques années, parmi les pays éclairés.

L'éducation des filles n'est pas négligée. Bien au contraire, et je me plaît à vous dire que les femmes égyptiennes, contrairement à ce qu'on croit généralement en Europe, ne sont ni malheureuses ni ignorantes. Elles sont heureuses et reçoivent une instruction assez développée. L'islamisme est une admirable religion qui, n'en déplaise à ses calomniateurs, met la femme à un rang élevé et supérieur. Le prophète nous dit : *Le paradis est aux pieds des mères*, pour nous apprendre à avoir pour elles

le respect le plus profond et la plus grande soumission. Toutes les charges de la vie en Égypte incombent aux hommes pour rendre les femmes heureuses.

Je sais que les femmes européennes sont toutes indignées contre l'islamisme parce qu'il leur a toujours été présenté comme la loi de la polygamie. Non, Mesdames, l'islamisme n'ordonne point la polygamie. L'habitude seule a faussé la loi divine. Voulant mettre un terme à la sensualité des Arabes, l'islamisme a exigé la parfaite égalité de traitement entre les épouses, et interdit nettement la polygamie à tous ceux qui ne peuvent pas remplir cette condition, c'est-à-dire à nous tous. Les philosophes prétendent que tous les hommes sont polygames, que si les musulmans le sont au nom de la loi, les chrétiens le sont au nom de l'amour et que la différence entre musulmans et chrétiens est dans la forme et non pas dans le fond.

Pour ma part, je suis de ceux qui croient que le cœur d'un homme ne peut appartenir qu'à une seule femme. Tous les Égyptiens instruits

sont contre la polygamie et elle disparaîtra complètement un jour quand les besoins de la vie pèseront sur l'ouvrier et sur le paysan.

La femme égyptienne ne joue certes pas le rôle de la femme européenne. Nous ne tenons point à être des singes et à imiter en tout l'Europe. Nous voulons d'abord rester Égyptiens et notre effort tend, non pas à détruire notre civilisation, mais à la développer et à l'embellir. C'est pourquoi les femmes européennes ne doivent pas s'étonner si nos femmes ont d'autres rôles, d'autres joies et une autre idée de la vie qu'elles-mêmes.

Il m'est agréable de vous dire que nos femmes sont aussi patriotes que nous. La plupart lisent les journaux et toutes ont une haine implacable contre l'occupant.

Avant de terminer, je prends la liberté de vous dire mon opinion et celle de mes compatriotes sur la politique française en Égypte. Cette politique a toujours été indigne d'un grand pays. Au lieu d'être énergique, elle a été une politique de laisser passer et de lais-

ser faire. Elle n'a fait que promettre aux Égyptiens monts et merveilles, mais en se dérobant à l'heure décisive et en fuyant l'action. La diplomatie anglaise feint d'oublier ses promesses pour agrandir les possessions de la toujours plus grande Bretagne. La France, en négligeant ses promesses, se fait autant de tort à elle-même qu'à ses meilleurs amis. Elle assiste à la perte de l'Égypte et ne fait rien pour l'empêcher; elle voit la guerre déclarée à l'influence française, et elle en subit, indifférente, les victoires.

Quelques politiciens français croient excuser cette attitude en disant que la France n'a pas d'amis en Europe et qu'elles sont, la Russie et elle, impuissantes contre l'Angleterre. L'histoire est cependant là pour leur répondre que la France seule a soutenu Mohammed-Ali en 1840 contre la coalition de l'Europe et de la Turquie. Aujourd'hui, la France a, avec elle, dans la question d'Égypte, la Russie et la Turquie et les sympathies de l'Europe ne lui manquent pas.

Traitant ce sujet délicat de la politique française en Égypte, je me vois forcé de vous parler

de Fachoda. Que puis-je vous apprendre sur cette triste et malheureuse affaire? N'est-ce pas la victoire la plus éclatante que l'Angleterre ait remportée pendant ce siècle et n'est-ce pas l'humiliation la plus grande que la France ait jamais subie?

L'échec de Fachoda a ruiné toutes les espérances que les Égyptiens fondaient sur la France. J'ai entendu de mes propres oreilles, des pères de famille demander, après Fachoda, aux directeurs des écoles où leurs enfants reçoivent leur instruction, de leur apprendre une autre langue étrangère que le français; ils s'indignaient de voir une grande nation accepter docilement l'injure faite à son drapeau.

Il est vrai qu'à côté de l'écrasante défaite subie par la politique de la République, nous avons assisté au triomphe de l'énergie française représentée par les admirables soldats que sont Marchand et ses compagnons. Nous sommes étonnés et nous le resterons encore de voir la nation qui produit de tels hommes accepter devant le monde entier une pareille humiliation.

Par quelle action brillante, décisive, extraordinaire, la France réparera-t-elle cette honte et reprendra-t-elle sa place en Orient? A défaut de prophètes, la réponse appartient à l'avenir.

— Attendons¹!

1. L'orateur ne s'attendait pas alors à l'accord anglo-français.

IX

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ AU CAIRE

LE 18 DÉCEMBRE 1899

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

Combien de fois vous ai-je parlé des malheurs de notre bien-aimé pays et suis-je venu vous entretenir de nos devoirs envers lui.

Je remplis ce soir la même tâche, obéissant à la voix de ma conscience qui m'ordonne, à toute heure, de servir cette patrie dont l'honneur et le bonheur sont inséparables des nôtres.

Vous me témoignez une si grande bienveillance, toutes les fois qu'il s'agit de l'Égypte et de son avenir, qu'elle m'éclaire, me fortifie et me donne l'assurance du succès et de la réalisation de nos espoirs.

Je continuerai, malgré les prophéties des désespérés affirmant que je m'expose au dan-

ger, à la ruine, sans profit pour une nation dont ils déclarent le relèvement et le salut impossibles.

Je trouve, moi, que désespérer de l'avenir de l'Égypte, c'est de la pure folie ! J'ai la conviction que la nation égyptienne n'est pas venue au monde pour ne pas vivre, qu'elle a un rôle à jouer, et je maintiens que le vrai patriotisme impose à l'homme de se dévouer à sa race et à son pays dans le malheur plus que dans le succès, que tout citoyen doit sacrifier ce qu'il a de plus précieux pour la grandeur de sa patrie. Par là seulement il peut acquérir, durant sa vie, la considération de ceux dont l'estime a une valeur, et conquérir une gloire durable.

C'est pourquoi je prends Dieu et les hommes à témoins que je fais don de ma vie à ma patrie et que je dépenserai sans compter toutes mes forces, malgré les difficultés et les obstacles, pour sa délivrance et pour sa liberté.

Mon cœur peut se déplacer de gauche à droite, les pyramides changer de place, que mes principes et ma conviction ne changeront

pas ! Le patriotisme restera toujours mon guide éclairé, la patrie sera éternellement l'autel vers lequel vont mes prières, et son bonheur sera constamment le mobile de mes luttes et le but de mes espérances !

A mesure que l'occupation anglaise dure, nos devoirs envers l'Égypte augmentent. Le monde entier constate aujourd'hui que l'Angleterre travaille à l'absorption de la vallée du Nil et à l'anéantissement de tout pouvoir égyptien.

Toutes les classes de la société sont enfin convaincues que la civilisation anglaise ne tient aucun compte, dans sa politique avec les nations faibles, de ses promesses et de ses engagements et ne respecte nullement l'équité et la justice.

Si la Grande-Bretagne considère le respect de la parole donnée et la reconnaissance des droits des peuples comme la base de la civilisation et la loi de l'humanité, pourquoi continue-t-elle à occuper l'Égypte après tant d'années ? L'occupe-t-elle pour fortifier le trône khédivial, alors

que tout l'univers sait le loyalisme des Égyptiens à leur souverain qui est le légitime représentant du Sultan ?

L'Angleterre occupe-t-elle l'Égypte pour faire l'éducation nationale des Égyptiens et les rendre capables de diriger eux-mêmes les affaires de leur pays, alors que les Anglais travaillent, nuit et jour, à détruire le pouvoir des indigènes et à priver le gouvernement national de toute force ?

Occupe-t-elle l'Égypte pour rétablir l'ordre et la sécurité publique, alors qu'ils sont rétablis depuis longtemps et qu'il est honteux qu'une grande puissance prolonge l'occupation pour une cause aussi imaginaire. L'occupe-t-elle afin de lui rendre le Soudan ? N'avons-nous pas vu le sang couler, l'or égyptien répandu, pour satisfaire les ambitions britanniques, et n'assistons-nous pas à la prise de possession du Soudan par l'Angleterre ?

Nous aurions voulu sincèrement que les Anglais respectent leur parole, tiennent leurs engagements, qu'ils prouvent au monde que la

vraie civilisation est celle qui a la morale pour base et qui réprouve la spoliation des droits des peuples. Mais pour le malheur du genre humain la civilisation actuelle a aboli l'esclavage des individus et établi celui des nations ; elle a condamné tout acte pouvant ternir l'honneur dans les relations entre hommes et elle a permis et absous cet acte dans les relations internationales.

Tant que la politique anglaise restera inspirée et dirigée par de pareils principes, l'entente entre les Égyptiens et les Anglais reste chose impossible. Comment pourrions-nous nous entendre avec des gens qui oppriment ce que nous avons de plus cher et de plus sacré : la sainte patrie, la patrie de nos pères et de nos ancêtres, la patrie de nos enfants et de nos descendants.

Les sentiments patriotiques que possèdent les Anglais et qui les poussent à servir la Grande-Bretagne, à tout moment, et à ne servir qu'elle, sont les mêmes qui nous dictent le devoir de revendiquer nos droits, nos libertés et notre indépendance.

Si les Anglais estiment que l'honneur, tout l'honneur, consiste à défendre la patrie au moment du danger et à agrandir son domaine durant la paix, l'honneur, tout l'honneur, pour nous autres Égyptiens, est de réclamer nos droits légitimes, crier aux peuples de la terre que nous protestons contre la domination britannique, et que nous préférons disparaître du monde plutôt que d'être un peuple opprimé, humilié et gouverné par l'étranger.

Si les hordes sauvages défendent, par instinct, leur pays et vont à la mort dans leur lutte pour l'indépendance plutôt que de vivre sous le joug de l'étranger, comment les Égyptiens ne seraient-ils pas de même, eux dont les ancêtres ont connu avant tous les peuples la grandeur, la fierté et la civilisation ? Pouvons-nous ne prendre à la civilisation européenne que son luxe et son vernis et laisser de côté le patriottisme qui est la base du progrès européen et l'âme même de la vie des peuples occidentaux ? Pouvons-nous négliger nos antiques vertus, oublier les principes de notre religion et fer-

mer le livre de notre histoire si généreuse en leçons utiles? Est-il possible que l'Égypte soit notre patrie, la langue arabe notre langue, l'islamisme notre religion et que nous soyons le dernier des peuples?

De quel fait se réclamerait notre orgueil à nous Égyptiens, si les nations se réunissaient à la fin de ce siècle et si chacune d'elles proclamait sa haute situation, ses victoires et étaisait sa puissance ? Pourrions-nous être orgueilleux de l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre, de notre impuissance à sauver la patrie ? Pourrions-nous nous enorgueillir de l'abandon de notre pays aux Anglais et d'avoir toléré que le drapeau britannique flotte sur le Soudan ?

Il est temps, ô Égyptiens, de vous réveiller, de secouer votre torpeur, de vous réunir, d'unir vos voix et de relever la patrie qui vous supplie, du fond de l'abîme où le malheur l'a jetée, de lui rendre la place honorée qu'elle doit occuper dans le monde. Ne voyez-vous pas que l'univers entier admire passionnément le plus petit des peuples quand ses fils s'unissent au-

tour du drapeau national pour repousser l'envahisseur? Ne voyez-vous pas que Dieu soutient toujours ceux qui se montrent reconnaissants de ses bienfaits en défendant leur patrie? La patrie n'est-elle pas le plus grand bien que Dieu ait donné à l'homme?

Les Anglais se flattent de respecter en Égypte la liberté personnelle et de laisser aux orateurs et aux écrivains leur indépendance. Rien n'empêche donc les Égyptiens de proclamer hautement leurs principes et de faire de l'opposition au gouvernement toutes les fois qu'il agit contre l'intérêt national.

Du moment que par aucun acte nous ne troubpons l'ordre public, que nos relations sont bonnes avec les étrangers habitant notre pays, nul ne peut nous blâmer de diriger nos efforts vers une amélioration de notre état et de contrôler notre gouvernement à l'exemple des peuples qui ont conscience de leurs droits.

Votre plus grand défaut, mes chers compatriotes, est de ne pas avoir confiance en vous-mêmes et d'admettre la coupable croyance de

certains parmi vous que notre nation est condamnée à la déchéance éternelle.

Quelques-uns vont jusqu'à dire publiquement que le peuple égyptien n'a plus d'existence personnelle, qu'aucun Égyptien n'aime son pays, qu'il est impossible à l'Égypte de se relever et de réaliser son rêve de bonheur et de gloire.

Les désespérés ont répandu partout cette fausse légende et l'ont inculquée aux ignorants pour faire perdre à la nation sa foi en elle-même et en son avenir.

Le mal le plus dangereux et le plus néfaste aux peuples est celui qui tue en eux tout sentiment de vitalité, tout idéal, et enlève tout but supérieur à l'existence.

Ne croyez pas, ô Égyptiens, que votre nation a perdu sa puissance vitale et ne vous laissez pas égarer par vos ennemis. Ayez confiance en Dieu et écoutez la voix de la chère patrie.

Travaillez à son salut et à son relèvement et ne tenez pas compte des années qu'il faut consacrer à cette grande œuvre. Si nous ne pou-

vons pas satisfaire nos ambitions patriotiques durant notre vie, nos fils les satisferont après nous. N'admettons pas que notre seul patrimoine soit la servitude et la honte !

La vraie question égyptienne est celle de la décadence de la nation et de sa division. La question de l'occupation anglaise n'est qu'une question secondaire relativement à celle-là. L'ignorance et la division de la nation l'exposent toujours à tous les dangers. Par contre, le progrès et l'union de ses enfants la gardent des surprises et des malheurs et la rendent forte contre ses ennemis.

L'union, l'union, c'est la condition première du succès et le meilleur guide vers lui. Groupez-vous autour du drapeau et chassez la division qui vous a tant abaissés et tant humiliés.

Ce qui étonne le plus en Égypte, c'est que la plupart des procès soutenus devant les tribunaux le sont entre des parents. Jusques à quand continuerons-nous à être divisés et à nous soustraire à la volonté de Dieu qui nous ordonne l'union et la concorde ?

Pourquoi ne surgit-il que des intrigants et des agents de division et non des conciliateurs toutes les fois que, pour une raison quelconque, les hommes sont séparés les uns des autres ?

Pourquoi avons-nous oublié ou feint d'oublier cette parole divine : *Ne vous querellez pas pour ne pas échouer et perdre votre force !* et cette sentence du prophète : *Le croyant consolide le croyant comme les pierres d'une même bâtisse.*

Pourquoi ne nous unissons-nous pas, alors que les malheurs nous ont frappés tous ?

Pourquoi ne nous entendons-nous pas, alors que les mêmes calamités pèsent sur chacun de nous ?

Comment ne souffrons-nous pas du malheur de chacun de nous ?

Ne sommes-nous pas une même famille solidaire ?

Pourquoi ne fondons-nous pas des sociétés pour soutenir ceux que le gouvernement a jetés dans la misère ?

Pourquoi restons-nous hésitants et comme

égarés au milieu de tant de tristesses, et pourquoi chacun de nous veut-il suivre un chemin à lui, alors qu'une seule et unique voie peut nous conduire au salut.

Le désastre est grand, le malheur est immense et la patrie est en danger. Si vous voulez, ô Égyptiens, la guérison de votre chère Égypte, unissez-vous, corps et âmes, et entendez-vous sincèrement pour servir la patrie.

Par votre union, toute difficulté s'aplanira devant vous et vous atteindrez le sommet des grandeurs nationales.

C'est une honte pour les riches et les instruits de négliger les intérêts de la nation. Ne voient-ils pas que l'ignorance règne en maîtresse sur les bords du Nil et que les instruits se comptent par milliers et les ignorants par millions ?

Quand est-ce que nous pourrons voir la lumière des sciences vaincre les ténèbres de l'ignorance, la vertu triompher du vice et le pauvre fellah comprendre qu'il est homme comme tout homme et qu'il est l'égal du plus grand devant la patrie et devant Dieu !

Des Égyptiens ont fondé des écoles nationales et lutté pour le pays, ce dont l'histoire du patriotisme parlera fièrement; mais ce mouvement est insuffisant. Partout, dans toutes les villes, les riches et les instruits doivent fonder des écoles pour sortir de l'ignorance les enfants de la nation. Le pays a grand besoin d'écoles commerciales et industrielles. Toute votre fortune va à l'étranger et l'Égypte n'en profite pas. Les étrangers sont chez vous les maîtres du commerce et de l'industrie et les seuls bénéficiaires des biens du pays. L'heure a sonné pour les Égyptiens de les imiter en énergie et en activité. Nous devons créer des sociétés nationales pour satisfaire tous les besoins de la vie matérielle. Le vendeur et l'acheteur seront ainsi de la même nation et notre fortune se développera par nous, et pour nous.

Je me rappelle avoir entendu en Hongrie une histoire extraordinaire. Un criminel, condamné à mort pour avoir tué sa femme, a fait, à l'heure de l'exécution, quand on lui a demandé son dernier désir, cette réponse stupéfiante :

« Au nom de la Hongrie, dites-moi, si j'ai mangé, bu ou porté, pendant mon emprisonnement, quelque chose qui ne soit pas fait en Hongrie ? »

On lui a répondu que non. Mais naturellement avec « pourquoi ? » Savez-vous ce qu'il a dit ? Ceci : « J'ai passé toute ma vie à ne manger, à ne boire et à ne porter que des choses faites en Hongrie et je veux terminer ma vie de la même manière. »

A l'étonnement de ceux qui l'entendaient et qui se demandaient comment l'âme d'un criminel pouvait être si imbue de patriotisme, il a répondu :

« Oui, je suis criminel et assassin, mais mon âme reste hongroise, éprise de la Hongrie, et je meurs en priant pour ma patrie. »

Messieurs, si un criminel peut, au moment de la mort, trouver le moyen d'exprimer une forme du sentiment patriotique, comment ne chercheriez-vous pas à réaliser dans votre vie ce sentiment sous toutes ses formes ?

L'éducation que je souhaite ardemment voir dominer dans nos écoles est l'éducation patrio-

tique dont l'essence est la vertu, la dignité et le courage. Je ne suis pas de ceux qui veulent donner aux filles une éducation tout à fait européenne; je trouve que ce serait un danger pour l'avenir de la nation. Nous sommes Égyptiens; restons Égyptiens! Chaque peuple a sa civilisation propre. Gardons-nous d'être des singes, imitant les étrangers aveuglément. Conservons ce que nous avons de bon et n'imitons l'Occident que par ses bons côtés et ce qu'il a de meilleur.

La base de toute éducation, sans laquelle elle est plus que fragile, est la religion. Chaque peuple a sa religion et chacun doit la suivre. Nous, Musulmans, cherchons avant tout la vérité dans l'Islamisme et efforçons-nous de suivre ses principes, et d'obéir à ses ordres.

Demandons-nous comment il se fait que nous soyons tombés si bas, tandis que l'Islamisme conduit sûrement au progrès et à la civilisation. L'Islamisme est certes injustement calomnié par ceux qui l'accusent d'être la religion de l'ignorance et de la décadence, et la loi de la

paresse et de l'immobilité. Il est, je l'affirme, la religion qui ordonne à ses adeptes l'activité, le travail et la lutte. Je répète que les musulmans ne sont si devancés par les autres peuples que parce qu'ils ont négligé les principes de l'Islam et agi contre son esprit et contre sa loi. Quelles vilenies voyons-nous et quelles erreurs ! Est-ce que l'Islam tolère la débauche, le jeu et l'ivrognerie ? Est-ce que l'Islam permet l'usure qui ruine tant de familles ? Est-ce que l'Islam admet nos divisions et la trahison envers la patrie ? Est-ce que l'Islam inspire la mollesse du caractère, et le manque de foi ?

Non, non. L'Islam est bien la religion de la vertu, de la morale et de la vérité. L'Islam vous enjoint de vous éloigner du mal, du vice. Ne vous ordonne-t-il pas d'exclure de votre vie la débauche, le jeu et l'usure ? Il vous ordonne l'union, la concorde et le sacrifice de vous-mêmes à la patrie. Ne vous ordonne-t-il pas enfin de vivre en hommes et de mourir en hommes ? Pourquoi ne suivez-vous pas ses lois et pour-

quoi cherchez-vous la voie du salut quand c'est par l'Islam seul que vous le trouverez ?

Nous méritons la malédiction divine et malheur à nous dans le présent et dans l'avenir si nous ne suivons pas le chemin que nous trace l'Islam.

Le premier principe qu'enseigne l'Islamisme est l'union entre tous les musulmans, et l'histoire est là pour nous prouver que les nations musulmanes n'ont perdu leur indépendance que par leur division et la jalousie qui séparaient leurs princes.

Le peuple égyptien a bien des fois souhaité l'union étroite avec la Turquie, sachant le prix de cette union et comprenant que, si l'Empire ottoman est la tête de l'Islam, l'Égypte en est l'âme !

Ce souhait a été réalisé, grâce à la politique du Khédive et du Sultan.

Ceux qui disaient que cette direction avait été prise par le souverain seul, reconnaissent aujourd'hui que toute la nation est attachée au Sultan et à la Turquie. Les manifestations des

Égyptiens pendant la guerre turco-grecque sont encore présentes à tous les esprits.

J'ai toujours dit que l'entente entre la Turquie et l'Égypte est vitale pour nous et pour l'Islamisme. Je soutiens aujourd'hui que ceux qui sèment la division entre les deux pays sont les ennemis de l'Égypte et de l'Islam.

Je sais qu'il y a ici comme à Constantinople des gens qui visent à ce but pour nous rendre plus malheureux encore. Mais je suis convaincu que la haute sagesse qui a réuni les Égyptiens autour du drapeau du Khalifat réussira à déjouer ces intrigues et à vaincre ces complots.

Je sais aussi qu'il y a en Égypte certains intrigants qui travaillent au démembrlement de la Turquie et à la création d'un « Khalifat arabe » qui serait le jouet d'une puissance étrangère. Ces gens sont plus malfaisants que les ennemis déclarés de l'Islam. Qu'on ne soit pas surpris si le peuple égyptien les méprise et si nous leur annonçons un échec certain et une fin malheureuse. Tous les musulmans ont le devoir de s'unir autour du drapeau du Khalifat et de le

défendre avec la dernière énergie. Sans le Khalifat, l'Islam et les musulmans perdraient tout prestige dans le monde.

Ceux qui veulent détruire de leurs propres mains ce qui reste à leur pays de force et de grandeur doivent suivre l'exemple des partis politiques en Espagne qui, voyant la guerre éclater entre leur patrie et les États-Unis, déclarèrent qu'ils se solidarisaient avec le gouvernement et cessaient toute lutte contre lui. C'est le vrai patriotisme et les patriotes qui aiment vraiment leurs pays doivent songer à cette noble et belle leçon.

Restons donc, Messieurs, fidèles à notre programme de relèvement, de renaissance et d'union étroite avec l'empire ottoman.

X

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ A ALEXANDRIE

LE 21 MAI 1902 (13 SAFAR 1320 DE L'HÉGIRE)

A L'OCCASION DU CENTENAIRE « LUNAIRE » DU CHOIX FAIT PAR LE PEUPLE ÉGYPTIEN DU GRAND MOHAMMED-ALI COMME VICE-ROI D'ÉGYPTE.

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

En venant parmi vous ce soir pour vous rappeler une gloire passée et une puissance éteinte, et pour célébrer le plus grand souvenir qu'il y ait dans la vie de l'Égypte et des Égyptiens, je sais qu'il vous plaira d'entendre ce discours. Je sais aussi que vous trouvez comme moi que la meilleure manifestation à faire en l'honneur du plus grand artisan de la gloire égyptienne est de comparer son temps et son œuvre aux nôtres, de faire ressortir les utiles leçons de l'histoire et de montrer la patrie d'hier telle qu'elle était :

grande, prospère et heureuse, et celle d'aujourd'hui telle qu'on la voit : amputée, agonisante, portant le deuil de son indépendance et pleurant les jours heureux où elle tenait fièrement parmi les nations l'étendard de l'honneur et de la grandeur.

Comment l'Égypte peut-elle évoquer aujourd'hui ce souvenir, après cent ans passés depuis l'événement extraordinaire, depuis le grand acte accompli par elle, depuis l'union de la nation autour d'un seul homme pour lui confier la mission de son relèvement et de sa renaissance ?

Quel état d'âme peut être celui de l'Égypte à cette heure ? elle qui a rempli le monde de bruit, qui s'est mesurée avec les plus grandes puissances et qui est tombée plus tard de si haut, avec la rapidité du torrent qui descend du sommet d'une montagne pour se précipiter dans l'abîme.

Patience ! O bien-aimée Patrie, patience ! Voilà que vos enfants se réunissent pour se rappeler les temps disparus, le magnifique passé, et pour les faire renaître de nouveau par le travail, la lutte et l'étroite union !

Patience ! O chère Patrie, patience ! Les consciences parlent aux consciences, les âmes s'adressent aux âmes et se comprennent ; chaque Égyptien sait qu'il est l'héritier d'une grande patrie et il se dit que celui qui a un tel passé, si glorieux, ne peut rester en face du monde humilié, misérable et portant les chaînes de l'esclavage.

Patience ! Patience ! Quel est celui d'entre nous qui peut s'entêter à ne pas agir quand il voit la grande ombre du grand Mohammed-Ali passer, quand il sent son âme planer au-dessus de nos têtes, quand il entend sa haute voix rappeler les Égyptiens aux plus sacrés des devoirs, et quand il aperçoit enfin sa main puissante indiquant la voie du salut et du progrès ?

Quel est celui d'entre nous qui, se réclamant de cet homme par le sang, par la fortune ou par le savoir, ne se mépriserait pas en se voyant dominé et asservi ?

Quel est celui qui connaît la grandeur de l'Égypte sous ce prince et qui ne s'avoue pas responsable de la perte de cette grandeur et tenu à sa reconstitution ?

J'entends d'ici les critiques s'étonner et dire : Quoi ! celui qui nous parle espère-t-il donc que l'Égypte puisse atteindre à présent ou dans l'avenir son rang passé et revêtir à nouveau le vêtement de gloire qui a excité la jalousie du temps lui-même et qui lui a été arraché par une main traîtresse ?

Messieurs, j'affirme que l'Égyptien a le droit d'espérer pour son pays un avenir aussi beau et aussi grandiose que par le passé. Comment peut-on soutenir le contraire quand toute la vie de Mohammed-Ali est là pour nous apprendre que le travail et la persévérance sont toujours couronnés par le succès, que la lutte et l'action sont constamment récompensées, et qu'un peuple qui a fait de si vastes conquêtes, quand ses fils étaient de deux tiers moins nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, peut maintenant conquérir le relèvement le plus complet et la civilisation la plus florissante.

Comment Mohammed--Ali a-t-il conduit l'Égypte et comment l'a-t-il sauvée de la ruine ? Comment l'a-t-il fait sortir des ténèbres de la

nuit pour l'attirer à la lumière du jour ? Comment a-t-il conquis par elle d'autres pays et comment a-t-il connu la victoire ? Comment a-t-il toujours été, grâce à elle, le maître et jamais l'esclave ? Comment a-t-il soumis à sa puissance les mers et les fleuves ? Comment s'est-il fait un nom si grand et si respecté ? Comment a-t-il fait du Caire la capitale de l'Orient et la source des lumières ? Comment est-il parvenu à couvrir de navires de toute sorte le port d'Alexandrie ? Comment a-t-il pu fonder dans les villes et les villages des fabriques et des industries et créer partout des écoles ? Comment a-t-il donné à ce pays ces savants égyptiens qui ont été des soleils éclairant l'Univers ?

Comment ce héros a-t-il pu accomplir de si grandes actions ? Comment est-il arrivé à anéantir les malfaiteurs et les tyrans et à réunir sous un seul drapeau un pays partagé en mille morceaux ? S'est-il appuyé sur un autre concours que celui de l'Égyptien pour atteindre un tel but ? S'est-il servi d'un autre peuple, fait de

fer et d'acier, ne craignant ni le feu ni les dangers de la mort ?

Non, il n'a conquis l'extrême gloire et le suprême honneur auxquels peuvent prétendre les hommes que par ton intelligence et ta force, ô cher Égyptien !

Salut, salut, énergies négligées, volontés délaissées ! Salut, ô enfant de cette race qui s'est abandonné après avoir fait oublier au monde tout autre homme que l'Égyptien !

La nation égyptienne a donné le pouvoir à Mohammed-Ali à un moment où les Mameluks déchiraient le pays et le martyrisaient cruellement. Leur loi était celle de l'oppression et de la tyrannie. La justice était, entre leurs mains, l'instrument du despotisme et de la terreur. Le pays était émietté et aucun lien n'unissait ses fils. Nulle sécurité, nul travail, nulle liberté. Le grand homme d'État a pris l'Égypte en mains malade, chétive, presque inanimée. En peu de temps il a détruit toutes les bandes de criminels et broyé la puissance des Mameluks. Grâce à lui leur domination a passé comme passe le

cyclone et cette terrible puissance a disparu dans une tourmente après avoir glorifié le vice et le crime, détruit la foi et anéanti la patrie.

Oui, elle a passé comme une bourrasque d'été et le monde étonné et incrédule s'est demandé par quel miracle un seul homme avait pu changer le cours des événements.

Les Mameluks à jamais écrasés, Mohammed-Ali a jeté les regards sur ce peuple pour savoir de quoi il était capable. Il a vu, qu'après tant de calamités et de périls, il pouvait encore faire de grandes choses.

Il a deviné cette force latente qui dort en lui et qui peut renverser des montagnes. Il a formé avec ses sujets les soldats de son armée, et quels soldats? Des conquérants qui ont promené le drapeau de la victoire, des hommes qu'aucun peuple n'a pu voir sans se rendre, des héros qui ont porté haut le prestige de leur chef et fait du nom de l'Égypte le synonyme de la gloire et de la puissance.

Mohammed-Ali a fait de ces fellahs, si longtemps malmenés par les événements, des invin-

cibles qui ont fait trembler la terre et avec lesquels nulle armée n'a osé se mesurer. Cet homme a créé des énergies avec l'engourdissement, de la volonté avec du silence, et partout il a été le victorieux.

D'où venait donc cette poussée extraordinaire qui a changé complètement l'Égyptien à un tel degré que le blessé refusait de quitter le champ de bataille et que l'enfant lui-même s'éprenait de la guerre? D'où avait surgi ce bouleversement qui a stupéfié l'univers et comment ce peuple opprimé jusqu'alors et sans volonté est-il devenu subitement un peuple guerrier, conquérant et dominateur?

Le secret de ce changement et de ce bouleversement réside dans la compréhension de Mohammed-Ali qu'il y a en Égypte des trésors enfouis de courage et d'intelligence, trésors qu'il a su trouver, exploiter et faire admirer par le monde entier.

Si les Égyptiens ont paru sur la scène mondiale si puissants et partout supérieurs, c'est parce que Mohammed-Ali ne s'est pas laissé

vaincre par le désespoir et ne s'est pas arrêté devant le premier obstacle qu'il a rencontré sur sa route. Il a brisé toutes les difficultés avec une énergie foudroyante et une persévérance plus forte que les résistances.

Il ne s'est pas contenté de doter l'Égypte d'une armée redoutable, il lui a donné en quatre ans seulement une flotte puissante. L'escadre égyptienne était l'une des premières du globe, le port d'Alexandrie en était fier à juste titre et Mohammed-Ali pouvait s'enorgueillir d'elle et du pays qu'il avait recréé.

Les Occidentaux regardaient cette escadre avec admiration et s'étonnaient de la marche ascendante et prodigieuse de l'Égypte vers le progrès.

Que puis-je dire aujourd'hui de l'armée et de l'escadre égyptiennes? Vous croiriez que je parle d'un autre pays si je vous citais tout ce que les écrivains et les historiens ont écrit à ce sujet. Oui, vous croiriez qu'un événement sur-naturel a fait disparaître un peuple qui personnifiait la force et la puissance pour le remplacer

par un peuple faible, malheureux, et à qui le temps fait une guerre sans merci !

Lisez, ô Égyptiens, l'histoire ; vous y verrez que l'Égypte n'était pas seulement un vaste champ pour ses soldats et ses marins. Elle était aussi industrielle, ses villes et ses villages regorgeaient d'ouvriers vivant joyeusement et rendant à la patrie les plus grands services. *Boulac, Khouronfich, Choubra, Galioub, Chibin, El Mehalla el Kourba, Zesta, Mit Gamr, Fouah, Menouf, Biar, Al Achmounin, Mansourah, Damiette, Damanhour, Rosette, Alexandrie, Rodah, Guizeh, Beni Souef, Minieh, Assiout, Abou Tigue, Farchout, Mallawi, Manfalout, El Fachn, Tahta, Guirga et Keneh* étaient pleines d'usines et de fabriques. Elles étaient toutes florissantes, satisfaisant aux besoins de l'Égypte et gardant au pays sa fortune et les fruits de ses efforts.

Relisez en même temps les pages de notre histoire avant le règne de Mohammed-Ali et comparez ce que nous avons été à ce que nous sommes devenus. D'un pays désert, il a fait un

jardin et un paradis. Il a transformé une terre inculte en un champ où des milliers de travailleurs cultivent la terre et la font produire d'in-calculables richesses. Il a chassé le malheur sombre et l'a remplacé par le bonheur. A la place de l'anarchie qui régnait il a apporté la sécurité et la paix. Il a par-dessus tout doté le pays de nouvelles cultures qui ont fait et font encore sa richesse et sa prospérité.

Qui donc peut soutenir que Mohammed-Ali n'a pas vivifié la terre d'Égypte, ne lui a pas apporté la culture du coton et n'a pas fait le plus grand bien à tout agriculteur? Qui donc ose nier ses réformes nombreuses dans l'irrigation, ses barrages, ses canaux et tous ses projets qui sont maintenant même la base de toute amélioration. Qui donc peut outrager à ce point la vérité et l'histoire en ne reconnaissant pas que l'Égypte gagne annuellement des dizaines de millions de livres, grâce à Mohammed-Ali et qu'il est le bienfaiteur de tout Égyptien et de tout étranger habitant notre pays.

Il est impossible qu'il puisse se trouver un

seul Égyptien capable de braver le patriotisme au point de nier les grandes actions de Mohammed-Ali et la multiplicité des bienfaits qu'il a répandus sur notre pays. Il est impossible qu'un Égyptien éclairé puisse oublier l'admirable constance dans l'énergie dont ce grand homme a fait preuve en apprenant à lire et à écrire à quarante ans passés et en donnant aux Égyptiens un exemple inoubliable et unique.

Comment nier l'œuvre de ce souverain de génie qui a ouvert partout des écoles, qui a rempli l'Égypte de lumière et qui a étonné le monde par l'intelligence et la haute capacité des petits fellahs dont il a su faire de grands savants.

Demandez à tout homme instruit en Égypte : Qu'aurais-tu été si Mohammed-Ali n'avait pas formé ton père ? Ne serais-tu pas plongé dans l'ignorance ; aurais-tu jamais conquis seul la belle existence que tu mènes maintenant ?

Oui, tout Égyptien instruit qui sait que la vie de savoir et de lutte est la vie réelle, que la raison est le plus beau don du Créateur, que l'instruction seule peut embellir cette vie et la

rendre utile, doit à Mohammed-Ali les biens précieux dont il jouit.

Chaque Égyptien qui a bu à cette source féconde des sciences par la volonté de Mohammed-Ali a le droit de se réclamer de lui par l'âme et par l'intelligence au même degré que ses propres descendants et a le devoir de guider le pays dans la voie que le grand homme lui a tracée pour avoir l'une des premières places dans le monde.

Messieurs, on a beau chercher dans la vie de Mohammed-Ali et différer de jugement sur son règne, on ne peut que constater qu'il a entouré l'Égypte d'une muraille de force et de prestige et fondé sur les bords du Nil un gouvernement civilisé ayant des règles et des lois stables. On ne peut que constater qu'il a fait de l'Égypte une seule patrie, appartenant à une seule nation, ayant un seul drapeau et un souverain respecté et honoré.

On a beau ne pas être d'accord sur les conséquences de l'œuvre de cet homme extraordinaire, on ne peut nier qu'il ait donné à ce pays

un cerveau puissant, une âme sensible, un bras solide et une gloire resplendissante; qu'il a fait aimer aux Égyptiens le courage, l'audace, le triomphe et la victoire.

Voyez, ô Égyptiens, la politique de son gouvernement. Elle se basait sur trois principes, sans lesquels aucun pays ne peut prospérer ni durer: la protection de la patrie contre l'étranger, l'éducation de l'Égyptien pour qu'il dirige son pays et lui suffise en tout, et le non endettement de l'État!

Avec quel cœur, avec quelle conscience, avec quel langage pourrais-je vous parler de la protection de la patrie contre l'étranger qui le menace, maintenant que l'Égypte représente la soumission à l'Anglais et l'obéissance à sa volonté... C'est bien cette même Égypte cependant qui l'a chassé autrefois sous la direction de Mohammed-Ali et qui lui a dit : « Arrête-toi, envahisseur! Arrête-toi, spoliateur, mon peuple est un peuple plein de vitalité qui n'accepte point l'humiliation et qui ne comprend point la vie sans la liberté et l'indépendance! »

Avec quel cœur, avec quelle conscience, avec quel langage vous parlerai-je de la protection de la patrie par nos pères qui l'ont courageusement défendue, quand l'Angleterre a voulu détruire la jeune dynastie, l'empire naissant et ternir le « soleil levant » d'alors ?

Nos pères lui ont montré sur le champ de bataille quels hommes ils étaient et Mohammed-Ali lui a fait comprendre quel prince les dirigeait. L'Angleterre s'est vue forcée de quitter les ports de l'Égypte, humiliée de son échec, mais admirant cette ferme résistance, cette énergique volonté et ce grand patriotisme.

Mais que voyons-nous, chers compatriotes ? Les événements ont glorifié et fait pleurer l'Égypte le même jour dans sa vie historique. Oui, elle a été glorieuse le 14 septembre 1807, au moment de l'évacuation d'Alexandrie par les troupes britanniques, après six mois d'occupation, et elle a pleuré le même jour, en 1882, à l'entrée de ces mêmes Anglais dans notre capitale...

L'Égypte fut récompensée par la plus grande

gloire qui soit donnée à un peuple et punie le même jour, soixante-quinze ans après, par une occupation déshonorante et néfaste. Elle fut récompensée parce qu'elle avait su se défendre et elle continue maintenant à être punie parce qu'elle s'est rendue à l'ennemi, s'est divisée et qu'elle a oublié son histoire et les ambitions de l'étranger qui guettait toujours sa proie. Elle a été punie par l'égoïsme et les passions personnelles de ceux qui dirigeaient le mouvement arabiste. La patrie est la victime de leurs folies et la nation leur doit son abaissement actuel.

Voilà la leçon des leçons que nous donne l'histoire. Profitez-en bien, vous qui voulez le bien de votre pays, son bonheur et sa prospérité. Répétez-la partout. Répétez-la et ne cessez d'étudier la vie de Mohammed-Ali. Voyez comment il faisait appeler d'Europe ses éminents savants et ses grands professeurs pour instruire nos pères et les élever à la plus grande hauteur de la dignité humaine.

Aussitôt leur tâche terminée, il les remerciait généreusement de leurs services et con-

fiait aux Égyptiens leurs postes. C'est là une politique nationale digne d'admiration, une politique qui indique chez celui qui la pratiquait une prédestination pour conduire ses sujets et son royaume aux plus hautes destinées.

Mohammed-Ali a compris que la dette est le prélude de l'esclavage et que le meilleur proverbe à méditer est celui qui dit : « Prête, tu domines ; emprunte, tu te fais dominer ! » Il ne s'est pas endetté, parce qu'il a voulu être un maître et un dominateur. Il cherchait la force et non pas la faiblesse.

C'est vraiment un miracle que toutes ces écoles, ces fabriques, ces édifices, ces casernes, ces ponts, ces barrages, cette armée de 280.000 hommes et cette escadre de 16.000 marins ! construits et créés par un pays dont les recettes ne dépassaient pas 2.500.000 livres sterling et qui ne s'est pas endetté.

Demandez aux grands de la terre et aux plus puissants s'il est dans le pouvoir d'un homme d'accomplir de si grandes choses avec

des ressources si limitées et ils vous répondront tous que c'est impossible.

Quel fut donc cet homme qui a dépassé les limites de la puissance humaine, qui a pu réveiller et éclairer tout un peuple, qui a fondé un royaume défendu par une armée nombreuse et une flotte redoutable, qui a créé des fabriques, des usines et des écoles et qui n'a rien demandé pour réaliser tout cela à l'argent de l'étranger, mais a tout obtenu de la force d'un pays épuisé par les événements antérieurs.

Quel éclatant prestige était donc celui de l'Égypte ! Hélas ! qu'est devenu l'Égyptien qui, partout où il passait, attirait l'attention admiratrice du monde ? Où est celui qui avait une place privilégiée en tous pays et dont la patrie était au premier rang des nations ?

Comment ne pas se souvenir du jour qui a vu les puissances détruire traîtreusement à Navarin l'escadre égyptienne, anéantir 6.000 marins égyptiens, et ne se rappeler les paroles d'Ibrahim Pacha devant cette catastrophe horrible, paroles mémorables dites à l'officier

français qui lui annonçait la foudroyante nouvelle : « *Les bateaux et les navires ne sont faits que pour être les victimes du feu ou de la mer ; pourquoi regretterais-je mon escadre quand mon père peut en créer une autre dans un an ?* »

Où est ce temps lointain fait pour consoler le malheureux Égyptien ? Où est-il pour vivifier son cœur mourant et lui montrer sa vraie valeur ?

Où est-il ce temps pour se faire comprendre de vous, lui-même, et pour vous secouer plus puissamment que les paroles d'un orateur ?

Qu'était-ce que le Japon alors ? Et qu'est devenu ce jeune empire si fort et si puissant aujourd'hui ? Il était dans les ténèbres de l'ignorance et n'avait aucune place dans le monde.

O Égyptien, gravis les ruines de l'histoire et regarde de très haut les événements, juge ce qu'est devenu le Japon, ce que nous sommes devenus et ce que nous aurions été si nous avions suivi la voie à nous tracée par le grand Mohammed-Ali !

Nous ne sommes pas réunis pour nous attrister et morfondre nos cœurs, mais pour juger, pour comparer et tirer profit des leçons des événements. Or, la grande leçon donnée par toute la vie de Mohammed-Ali, est que notre Nation n'a perdu le lien de sa nationalité, n'a négligé sa personnalité et ne s'est arrêtée dans les voies du progrès, — alors que les autres peuples avancent toujours, — que parce qu'elle manque de confiance en elle-même et oublie ce qu'elle a fait de grand.

La confiance de la nation en elle-même est le fondement sans lequel aucun édifice de gloire et de bien-être n'est possible. Le peuple qui croit en sa force et en la volonté de ses fils surmonte toutes les difficultés et vainc tous les obstacles.

Voyez les peuples de l'Occident : chacun de leurs enfants quitte son pays et parcourt la terre, sentant partout qu'il représente toute sa patrie, qu'il est son drapeau, qu'on ne peut l'humilier sans humilier sa race et sans indignner son pays. Ce sentiment vient de ce que la

Nation possède la plus grande confiance en elle-même et de ce que chacun est attaché aux autres, de sorte que l'ensemble ne forme qu'un seul bloc indestructible.

Mais le peuple qui croit à son propre malheur et qui lègue à sa descendance cette croyance funeste comme héritage est un peuple condamné à mourir et à disparaître.

Rien ne peut blesser l'Égyptien qui aime son pays comme ces accusations que quelques-uns d'entre nous portent contre la Nation, et ces mêmes paroles décourageantes pour l'avenir qu'on répand même parmi les enfants.

Quel est ce poison dangereux, mortel peut-être, que la nation consent à absorber? Quelle est cette calamité qu'on regarde tranquillement fondre sur le pays?

Tous ces maux viennent de la négligence de l'éducation nationale, du non-enseignement de l'histoire dans nos écoles.

L'histoire, l'histoire! C'est la grande université qui contient toutes les classes de la société et le maître à qui le prince, le ministre, le sa-

vant, l'étudiant, tous sans exception, demandent conseil. Qui donc peut lire l'histoire de Mohammed-Ali, y voir les actes de bravoure et d'héroïsme accomplis par les Égyptiens et ne pas se considérer comme faisant partie d'une noble nation qui, malgré ses malheurs actuels, saura se relever et forcer le temps à s'incliner devant sa volonté ! Qui donc entend parler de ces vaisseaux de guerre, de ces nombreuses armées, de ces usines, de ces écoles, de cette vitalité générale, de cette indépendance sauvegardée, et ne se sent pas le descendant d'hommes supérieurs et de conquérants dont l'œuvre et le prestige ont droit à la perpétuité !

Ils sont bien ignorants ou bien coupables ceux qui disent que les événements n'ont laissé aucune trace des grandes choses faites par Mohammed-Ali. Ils ont laissé les semences de la prospérité et de la civilisation. Ils ont laissé la matière vitale de la rénovation du pays. Ils ont enfin laissé les sciences et la lumière.

Le mérite et la gloire de Mohammed-Ali seraient déjà très grands s'il n'avait légué à

l'Égypte que la science, car c'est l'arme qui triomphe tôt ou tard de l'ignorance et du vice. C'est l'instrument du progrès et de la grandeur et le phare de la domination.

Mohammed-Ali nous a légué les matériaux indispensables à la vie d'une nation. Si nous savons nous en servir, nous triompherons, et le pays aura la situation qu'il ambitionne.

Messieurs, le temps a fait une guerre acharnée à l'indépendance de l'Égypte et l'Anglais a pris en mains ses affaires. Que reste-t-il de cette indépendance ? Il en reste une grande force qui est la première et la source de toutes. Il reste l'autorité supérieure qui a donné au pays sa puissance et qui lui donnerait l'impulsion et la vigueur le jour où les événements changeront et favoriseront les revendications égyptiennes. Il reste le trône khédivial vers lequel vont toutes les espérances. Il est et restera le représentant de la grandeur égyptienne dans son passé et dans son avenir. Il sera, comme il fut, le cœur qui distribuera au pays sa vitalité, si nous nous groupons autour de lui.

Quelques Égyptiens oublient que Mohammed-Ali a eu le gouvernement de l'Égypte par la volonté de ses habitants, que ce sont les ulémas et les notables qui l'ont élevé, juste il y a cent ans, à cette haute dignité, et que ce pacte crée entre la Nation et la famille régnante un lien étroit et solide qu'aucun Égyptien ne doit négliger. C'est une fraternité indissoluble entre le souverain et le peuple.

Si l'Égypte a oublié de se rappeler à certaines heures de sa vie de ce lien et de cette fraternité, — ce qui l'a conduite au plus grand des malheurs, — elle doit se les rappeler maintenant et devenir plus que jamais attachée au trône khédivial.

Comment les Égyptiens peuvent-ils oublier ce pacte et ne pas défendre ce trône de toutes leurs forces, alors qu'il est le gardien de ce qui reste de notre existence indépendante ?

Dans quelle situation l'Égyptien voit-il maintenant sa Patrie ? Dans la situation d'un pays asservi qui attend d'un moment à l'autre le respect des promesses britanniques et qui n'ob-

tient que manquement à la parole donnée et calamité.

L'Angleterre est entrée en Égypte en se donnant pour mission de la réformer, de consolider le trône khédivial, d'établir l'ordre et la justice, de rendre les Égyptiens capables de diriger eux-mêmes les affaires de leur pays, de l'évacuer ensuite et de nous laisser maîtres de nos destinées.

Qu'a-t-elle fait, quel chemin a-t-elle pris et à quel résultat est-elle arrivée ?

Elle a commencé par promettre au monde entier l'évacuation de l'Égypte ; beaucoup d'Orientaux ont cru en elle et en sa parole, et se sont dit : « Il est impossible que les civilisés mentent ! » Ils ne savaient pas que la politique occidentale a pour principe de renier toute parole et tout engagement, et que l'humanitarisme anglais cherche par ce moyen l'asservissement des peuples. Les diplomates anglais ne se sont point gênés pour dire que leurs promesses ne pouvaient séduire et tromper que des naïfs, et qu'ils ne pouvaient pas supposer

que des hommes intelligents admettent des promesses en politique et qu'on parle d'honneur quand il s'agit de spolier les nations.

L'Égyptien a compris alors ce qu'il ne comprenait pas. Il a compris que l'Angleterre n'a occupé son pays que pour l'enchaîner par la servitude et non pour mettre sur sa tête la couronne de la liberté et de l'indépendance. Il a compris que sa Patrie est la proie de l'Angleterre, que sa vie et son honneur sont en danger, et il a entendu la voix de l'Égypte lui crier : « Prends garde ! Prends garde ! »

Mais l'Anglais a parlé aussi pour indiquer aux Égyptiens la voie de la mort. Il a parlé pour leurrir le monde et pour lui faire croire que nous sommes un peuple d'enfants qui a besoin d'un guide et d'un tuteur. Les Anglais sont-ils donc ce guide et ce tuteur ?

La conduite de l'Angleterre a prouvé qu'elle ne veut en rien la consolidation du trône khédivial ni le progrès et le bien des Égyptiens. Nous sommes prêts à avancer mille preuves pour confirmer cette vérité. Puisque les An-

glais se glorifient de respecter la liberté de la parole et de la presse en Égypte, nous devons leur demander compte devant l'univers de leurs actes et des conséquences de leur politique après vingt ans d'occupation.

Nous leur demandons où est l'ordre qu'ils ont prétendu établir ?

Est-ce dans l'augmentation des crimes, des délits et des vols, et dans le nombre toujours croissant des voleurs, des incendiaires et dans l'anarchie reconnue par le procureur général lui-même ? Est-ce de cet admirable résultat que l'Angleterre tire sa fierté de l'œuvre qu'elle a accomplie en Égypte ?

Est-ce par la prise de possession par les Anglais de toutes les fonctions importantes, par la destruction du pouvoir égyptien et par l'anéantissement de toute influence égyptienne que l'Angleterre entend élever les Égyptiens et leur rendre le gouvernement de leur pays ? Est-ce par la suppression de toute éducation patriotique dans les écoles gouvernementales que l'Égypte marche vers le progrès et vers

l'émancipation ? Est-ce par l'institution d'un tribunal arbitraire pour juger les Égyptiens qui s'attaquent — ou qu'on fait s'attaquer — aux soldats anglais, est-ce par la morgue anglaise et par la violation de la loi par les Anglais que l'égalité et l'équité peuvent régner en Égypte ? Est-ce par le drapeau anglais qui flotte sur la capitale du Soudan et par l'éloignement des meilleurs officiers égyptiens de l'armée, après leurs brillantes campagnes contre les derviches, qu'on consolide le trône khédivial et qu'on prétend obtenir la reconnaissance du peuple égyptien ? Est-ce par le manque de tout contrôle sur les agissements du gouvernement et par l'obéissance aveugle à la volonté anglaise qu'on rend l'Égypte heureuse et qu'on lui donne une Constitution ?

Messieurs, je suis amené à parler de la Constitution. Combien de fois les Anglais et leurs partisans nous ont chanté ses bienfaits. Où est-elle, cette Constitution ? Où est la Constitution qui met au gouvernement une bride de fer, qui accorde au peuple la liberté de l'opinion et de

la pensée, le contrôle sur les actes des gouvernants, le droit de légiférer et de demander compte aux ministres de tout ce qu'ils font et de tout ce qui peut intéresser la chose publique? Où se cache-t-elle, cette Constitution? Nous ne voyons que des conseillers anglais qui font mouvoir le gouvernement à droite et à gauche, qui reçoivent le mot d'ordre d'un seul homme et qui ne sont point responsables devant un seul Égyptien. La Constitution! serait-elle donc la chute du pouvoir égyptien et son remplacement par l'autorité anglaise?

Non, non, la Constitution implique la reconnaissance au peuple du droit de tout contrôler, la responsabilité des ministres devant lui et son droit absolu de les changer s'ils remplissent leurs mandats contre ses intérêts. La Constitution exige qu'aucun homme, si élevé dans la hiérarchie gouvernementale qu'il soit, ne puisse toucher aux lois et à l'organisation sociale. Se trouve-t-il un seul Égyptien pour oser dire que nous jouissons de la Constitution et que les Anglais sont impuissants à violer la loi ou à

toucher à l'organisation du gouvernement ?

Ce que les Anglais et leurs partisans appellent Constitution n'est, en réalité, qu'anarchie déguisée en loi et désorganisation protégée par l'occupation.

Car où est la garantie qui tranquilliserait les cœurs ?

Où est le Parlement égyptien qui repousserait tout empiétement et toute tyrannie ? Où est ce Parlement qui nous fut promis par la Grande-Bretagne par la voix de lord Dufferin ? Où est-il, pour que le peuple égyptien se convainque que l'Angleterre n'a occupé son pays que pour son bien, que pour faire connaître à ses fils leur propre valeur et pour leur faire sentir qu'ils sont hommes comme tous les hommes ?

Quelques Anglais s'étonnent de nous voir protester contre tous leurs actes. C'est cet étonnement qui étonne. Comment, en effet, peuvent-ils être surpris de nos sentiments et de notre action, eux qui appartiennent à une grande nation sachant tout le prix du patriottisme et comprenant que la liberté est le plus

grand des biens, et que la défense du pays contre l'envahissement de l'étranger est le plus sacré des devoirs? Comment peuvent-ils s'étonner alors que lord Dufferin ait dit : « Si nous faisons à l'Égypte tout le bien possible, mais en prolongeant notre occupation, les Égyptiens auront le droit de nous haïr du fond du cœur, car l'indépendance n'a pas de prix. »

Nous considérons comme honte et trahison la renonciation à la demande de l'évacuation.

Nous trouvons lâche et vil la non-réclamation de la Constitution dont jouissent les nations civilisées. Nous estimons comme équivalente à la mort de tout sentiment la non-revendication de nos droits légitimes reconnus par tout homme. Nous avons la conviction que les Anglais eux-mêmes méprisent l'Égyptien qui n'est pas de cet avis et qui ne le proclame pas. Car s'ils désirent qu'on trahisse le pays pour eux, ils ne peuvent pas estimer les traîtres. Et s'ils détestent ceux qui s'opposent à leur politique égoïste, il leur est impossible de ne pas admirer le patriotisme et tous ses chain-

pions, à quelque pays qu'ils appartiennent.

Messieurs, nous sommes aujourd'hui au dernier rang des peuples, et cela après un siècle dont une partie a été fertile en travail et en lutte, et consacrée à semer partout la civilisation et à ouvrir l'Égypte et le Soudan au monde civilisé. Les Serbes, les Bulgares et d'autres petits peuples, dont l'existence était nulle, nous sont maintenant supérieurs par la liberté et l'indépendance. Il est donc triste, il est malheureux, il est honteux pour nous de voir le mouvement mondial des autres nations nous dépasser et atteindre les hauteurs du prestige et de la souveraineté.

Nous n'aurions cependant qu'à puiser dans la vie de Mohammed-Ali ce qui peut être utile au pays dans le présent et dans l'avenir. Nous n'avons qu'à donner en exemple le passé à la jeunesse, pour qu'elle sache ce que l'Égypte avait de force et de puissance et ce qu'elle en aura si ses fils s'entendent, serrent leurs rangs et marchent en avant avec toute leur énergie et toute leur volonté !

La civilisation égyptienne ne pourra durer, dans l'avenir, que si elle est fondée par le peuple lui-même, que si le fellah, l'ouvrier, le commerçant, l'instituteur, l'élève et tout Égyptien savent que l'homme a des droits sacrés auxquels il ne faut jamais toucher, qu'il n'est pas créé pour être un instrument, mais pour mener une vie intelligente et digne, que l'amour de la Patrie est le plus beau sentiment qui puisse ennobrir une âme, et qu'une nation sans indépendance est une nation sans existence !

Messieurs, le patriotisme est le fondement de tout empire et la base solide de tout pays. Il est l'impulsion agissante dans les continents civilisés. Il est la source de tout progrès, de tout ce qui est grand et surhumain.

C'est par le patriotisme qu'un peuple barbare arrive en peu d'années à la civilisation, à la grandeur et à la puissance. C'est de lui qu'est formé le sang qui coule dans les veines des nations viriles, et c'est de lui que découle la vie pour chaque être vivant.

L'Égypte a eu le malheur de posséder une

bande de traîtres qui se sont déguisés en patriotes, qui ont rempli le monde de leurs déclarations et de leurs proclamations des droits de l'homme, et qui sont arrivés à faire croire aux peuples de la terre que le feu sacré qui a enflammé la France et l'Amérique à la fin du XVIII^e siècle s'est allumé sur les bords du Nil, grâce à Arabi et à ses compagnons.

Hélas ! le monde et l'Égypte furent terriblement déçus. Ils n'ont assisté qu'au spectacle de la lâcheté la plus révoltante. Et après avoir vu sous Mohammed-Ali tant de gloire éclatante et d'énergie débordante, ils n'ont vu, en 1882, que honte et trahison !

Apprenez donc, Messieurs, à vos enfants le vrai patriotisme, dites-leur qu'il est la seule nourriture morale dont l'Égypte a maintenant grand besoin, et imprimez ce sentiment dans toutes les âmes et dans tous les cœurs pour que l'Égypte ne tombe pas dans la déchéance une seconde fois par la trahison d'un criminel qui ne cherche qu'à satisfaire ses appétits matériels.

Messieurs, le grand homme qui a changé les

destinées de l'Égypte et l'a comblée de tant d'honneurs et de prestige a su concilier dans son œuvre les principes de la civilisation moderne et les dogmes de l'Islamisme. Il a trouvé dans notre admirable religion la matière vitale de la plus haute civilisation que les hommes puissent rêver, et il a eu la certitude que par l'Islamisme on peut atteindre le plus vaste ensemble des félicités dans la vie.

Si nous imitons son exemple en nous appuyant sur l'Islamisme, en prenant à la civilisation occidentale ce qu'elle a de bon et d'utile, en méditant l'histoire et en échappant à cette division qui a tant nui à l'Égypte et à l'Islam, nous arriverons certainement à acquérir la grandeur et la place marquée que nous ambitionnons.

Nous ne cherchons pas, en prenant cette voie que nous conseille tout ami de l'Égypte, à faire la guerre aux colons ou à déroger à notre vieille coutume de générosité et d'hospitalité. Nous remercions sincèrement tout étranger qui nous vient en aide, comme nos pères ont remercié

jadis « Soliman Pacha, Varrin, Segerra, Clot Bey, De Cérisy, Besson Bey, Hussard et Jumel ».

Mais nous demandons aux colons le respect mutuel et la coopération dans la lutte pour la vie, coopération fraternelle et non pas haineuse. Il m'est agréable et doux de proclamer la gratitude du peuple égyptien pour ces généreux colons qui l'ont aidé, en contribuant par les dons, à adoucir les souffrances des victimes des derniers incendies.

Messieurs, permettez-moi de finir mon discours par ce mot que Napoléon a prononcé en entrant en Égypte : *Les grands noms ne se font qu'en Orient*. L'Orient a été et reste encore un vaste champ pour les grandes luttes et les volontés fertiles. Il reste le berceau des grands hommes et des conducteurs de peuples. S'il a été sans lumière pendant de trop nombreuses années, c'est parce que le désespoir et la lassitude s'y sont malheureusement implantés.

Arrachez, ô Égyptiens, le désespoir et la méfiance en Dieu de vos cœurs et élévez l'édifice de

votre future grandeur sur la saine éducation patriotique. Serrez vos rangs, unissez-vous étroitement pour donner au pays les hommes qui changeront sa nuit en jour lumineux et lui rendront ce qu'il a perdu de fierté, d'indépendance et de prestige !

XI

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ AU CAIRE

LE 19 FÉVRIER 1904

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE FONDÉE
PAR MOUSTAFA KAMEL

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vois dans le nombre de ceux qui ont répondu à notre invitation une preuve nouvelle, parmi celles déjà données, que les Égyptiens encouragent et soutiennent tout homme dévoué qui se consacre au service de la patrie.

Cette école compte cinq ans de vie, durant lesquels les parents des élèves lui ont témoigné la plus grande confiance. Si quelqu'un peut être fier de son succès, c'est vous, ce sont les parents eux-mêmes.

Vous êtes venus aujourd'hui fêter les lauréats de cette école, c'est-à-dire constater

l'avenir dans ses semences déjà mûries et fortes. Vous avez voulu par là charmer vos cœurs de la vue de cette génération nouvelle qui a déjà franchi le seuil du temple de la Science.

Quelle vision consolante pour les âmes hautes que d'entrevoir ce lendemain espéré, cherché et attendu ! Combien de fois nous sommes-nous demandé si ce lendemain était l'ennemi impitoyable, l'agresseur traître ou l'ami utile et l'aide puissant ?

Posez-vous ces questions à vous-mêmes au seuil de toutes les écoles, car entre leurs murs, il y a la réponse que la nation tout entière attend d'elles, vous saurez la route que nous devons prendre, le but que nous viserons et la place que nous occuperons. Par ces écoles vous saurez si les hommes de demain posséderont des têtes nourries de savoir ou des cerveaux vides. D'elles, vous apprendrez si la jeunesse d'aujourd'hui comprend sa mission de demain et sera de force à porter le lourd fardeau dont nous voulons charger ses épaules.

Les écoles vous révéleront si les vieillards,

en quittant la vie, peuvent avoir plus d'espérance en l'avenir et en la grandeur de la patrie que de regrets de sa déchéance actuelle.

Les écoles forment des hommes qui deviennent pour la patrie des armes puissantes. En portant plus d'intérêt à ces écoles, vous donnez à la patrie plus de force et plus de vitalité et vous préparez pour elle des jours meilleurs.

Quand l'Égyptien fait la comparaison entre les malheurs de son pays et la grandeur de ses espérances, il tombe dans un abîme de désespoir ; mais, en regardant la situation en face et en voyant la marche du peuple vers le progrès, il ne peut que constater son ascension vers les sciences et les arts. Durant ces dernières années, le peuple égyptien a frappé à toutes les portes du savoir et en a ouvert la plupart. C'est miracle de voir un peuple qui était si écrasé par la tyrannie se relever seul, sans l'aide de personne ; il mérite par là l'admiration du monde.

Non, Messieurs, nos cœurs ne doivent pas

être accessibles aux faiblesses du désespoir. Le désespoir est un oiseau que répudie la nature et la vie; il aime l'obscurité et choisit pour demeure les ruines. Que nos cœurs ne se laissent pas envahir par l'obscurité, qu'ils ne soient pas les ruines qu'habite le désespoir!

Regardez plutôt avec moi ces énergies déployées, ces courages montrés, ces écoles fondées, ces sociétés créées et ces dons généreux qui ont puissamment contribué aux résultats accomplis.

Et dites-moi si tout cela est le signe de la vie ou de la mort, si nous marchons en avant ou en arrière?

Nous sommes au début de notre vie nationale, nous sommes la première génération qui ait vu le réveil de la nation par la volonté de ses enfants. Notre Égypte s'est habituée à ne vaincre, à ne conquérir, à ne s'agrandir que par le génie d'un grand homme; aussitôt que cet homme lui manque, sa voix s'affaiblit, sa force diminue et son corps s'anémie.

L'Égypte a été l'arme tranchante dans la

main des héros ; elle vise maintenant, par le mouvement de l'instruction populaire, à devenir à la fois le héros et l'arme, c'est-à-dire la force et son apparence extérieure, la vie et son signe dans le monde.

Nous voyons quelquefois dans nos réunions la jeunesse instruite divisée d'opinions et sans unité d'aspirations et nous allons jusqu'à croire que c'est un défaut de notre race ; mais ce n'est que le résultat évident de la différence dans l'éducation : les uns sont élevés comme des Français, les autres comme des Allemands ; ceux-ci ont des professeurs Anglais, ceux-là des Italiens. La jeunesse élevée en Égypte est ainsi divisée et subdivisée et chaque fraction a sa couleur. C'est pourquoi nous voyons tant de couleurs et d'opinions.

Il est donc du devoir sacré de ceux qui fondent des écoles libres et qui les dirigent d'arriver à l'unification générale de l'instruction populaire, pour que les hommes de l'avenir soient des soldats d'une même armée, ayant la même vaillance et le même cœur.

Voyez, Messieurs, à quel point on néglige l'histoire et la formation du caractère national dans les écoles. Quelques-uns de nos jeunes gens sont en possession des armes de la vie moderne, de la science et des arts, mais ignorent complètement l'histoire de leur pays et le culte de leurs ancêtres. Les étrangers viennent des pays les plus lointains pour voir les antiquités pharaoniques et arabes et remplir leurs yeux d'admiration pour ce que les anciens ont laissé de grandeur vivante et de splendeur éternelle.

Et il se trouve parmi nous des Égyptiens instruits qui ne connaissent même pas les Pyramides. Notre ignorance de l'histoire et la négligence qu'on a eue dans notre éducation de ne pas nous inspirer l'amour de notre patrie, nous ont empêché de la connaître et de nous enorgueillir. Plusieurs d'entre nous croient que leur quartier ou leur village représente toute la patrie. S'ils l'avaient vue telle qu'elle est cependant, ils sauraient qu'elle est la plus belle des patries et que le plus grand des crimes est de

perdre une parcelle des richesses de cet héritage sacré.

La chaîne des événements s'est rompue entre nos ancêtres et nous; nous nous sommes éloignés de leurs traces et leurs traces se sont éloignées de nous. Nous avons négligé les secrets de leur histoire, de leur grandeur et de leurs buts lointains. C'est pourquoi la grandeur nous a abandonnés et la voie du progrès nous est restée cachée.

Ceux qui ont intérêt à nous tromper nous ont fait croire à de fausses croyances que l'histoire réfute; ils ont tué en nous notre courage et empoisonné nos cœurs; ils ont dit que le peuple égyptien a toujours été et restera toujours opprimé et inférieur.

Comment pourrait-on condamner l'Égypte à la mort par la raison qu'elle a été cent fois envahie, elle qui a résisté à tout, qui a conservé sa nationalité, sa physionomie et sa race; elle qui a frappé mortellement au cœur tous ses ennemis et qui est restée vivante et consciente d'elle-même.

Quelques-uns de nos compatriotes, d'origine étrangère, considèrent la nationalité égyptienne comme une honte, l'abjurent à toute occasion, et croient voir leur âme souillée par le contact de l'âme de notre patrie. N'est-il pas révoltant de voir des gens habitant l'Égypte depuis plusieurs générations ne pas se sentir Égyptiens ?

Est-il vraiment noble de la part d'un homme de répudier un peuple qui a donné asile à tout étranger, qui a enrichi tout pauvre, qui a prodigué le bonheur à tout malheureux et qui a été aussi bon, parfois meilleur, pour ses hôtes que pour ses propres enfants ?

Est-il juste de nier l'influence de l'eau, de l'air, de la nourriture, du sol, du milieu et de dire que le sang ne s'alimente d'aucune de ces choses, que la nature de l'homme ne se transforme pas et que l'étranger qui habite l'Égypte pour toujours y restera lui et les siens toujours étrangers ?

L'Égypte a une telle personnalité qu'elle condamne les étrangers qui s'y fixent à disparaître ou à être pétris par elle. Celui qui renie

la nationalité égyptienne après plusieurs générations est un traître.

Les hommes qui cultivent le paradoxe osent nier le patriotisme lui-même et prétendent que la terre entière appartient au travail et à l'activité humaine.

Oui, la terre appartient au travail et à l'activité humaine, mais à la condition que l'homme s'appuie sur sa nation, s'abrite sous son drapeau et se sente protégé par ses forces.

Il n'y a que les anarchistes et les traîtres pour nier le patriotisme. L'homme qui vit sans ce sentiment est un être malfaisant pour la société. Le patriotisme est l'honneur des grands et des petits, la couronne des savants et des sages. Si c'était un vain mot sans aucun sens et un hymne qui n'inspire pas le travailleur, pourquoi les rois de la science et les conducteurs de la pensée humaine trouvent-ils une si grande fierté à se réclamer du patriotisme et à se placer sous son étandard.

Pasteur, le plus grand bienfaiteur de l'humanité, n'a-t-il pas répondu aux Allemands, qui

lui reprochaient d'avoir refusé leur décoration, sous prétexte que la science n'a pas de patrie, par ce mot admirable : « Non, la science n'a pas de patrie, mais le savant en a une! »

Messieurs, cette école n'a pas été fondée dans le but de donner au pays des fonctionnaires, des diplômés. Elle vise à faire des hommes pouvant vivre partout la tête haute, le cœur plein de nobles sentiments, une énergie de fer dans l'âme et conscients de leur valeur. Nous les armons pour faire la guerre à l'ignorance, au désespoir, aux vices et donner à la vertu des conquêtes nouvelles. La lutte pour la vie est plus acharnée que jamais entre les peuples. Le succès est à ceux qui possèdent le courage, la patience et le patriotism.

Si les écoles égyptiennes ne doivent apprendre à la jeunesse que les sciences et négliger le caractère, développer l'intellectualité et abandonner le cœur et l'âme, leur disparition est plus utile à la patrie que leur existence. Le mal que fait le savant dont les sentiments sont

faussés est plus grand et plus grave que celui causé par l'ignorance.

Sur cette base morale et avec ces principes, je concentre mes efforts pour élever la jeunesse de cette école. Je suis convaincu que si nous arrivons à unifier l'éducation nationale, la patrie en recueillera les meilleurs fruits. J'espère que nous arriverons à ce résultat sous le règne de notre souverain Abbas qui voit l'éclosion de la science en Égypte.

Il est de notre devoir de ne pas nous laisser impressionner par les malheurs du présent et de ne pas oublier que l'avenir n'est interdit à personne. En travaillant pour les jours prochains nous travaillons pour nos fils et nos petits-fils, nous préparons à la patrie un bonheur dont elle a été sevrée.

Nous nous donnons par là, je le répète, l'assurance que le lendemain redouté sera un ami utile et un soutien puissant.

XII

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCE A ALEXANDRIE

LE 8 JUIN 1904

MES CHERS COMPATRIOTES,

A aucune époque les Égyptiens n'ont été plus sollicités par les événements de s'occuper de l'avenir de l'Égypte et d'échanger sur ses intérêts, sur la situation qui lui est faite, leurs sentiments et leurs idées¹.

Il nous faut unir nos espérances à l'heure où elles sont éteintes au cœur de tant d'Égyptiens, et où un si grand nombre d'entre nous se demandent si nous sommes condamnés à tout jamais, ou si nous pouvons trouver, au milieu des ténèbres qui nous environnent, un moyen d'échapper à la domination britannique.

1. Ce discours a été prononcé après l'accord anglo-français et la nouvelle situation créée à l'occupation anglaise par le revirement de la politique française.

Nous devons étudier le passé et trouver en lui l'espoir de l'avenir, de cet avenir que moi je crois certain. Nous devons réfléchir aux possibilités de voir cet avenir un jour entrer dans les réalités de l'action ou rester dans celles du rêve et de l'idéal.

Il y a quelques années, nous attendions l'émancipation de l'Égypte des puissances européennes ; nous faisions appel à leur justice et à leurs intérêts ; nous demandions à la civilisation de tenir ses promesses et nous rappelions aux Anglais la parole donnée dont l'écho a rempli le monde. Nous relisions aux Français la belle page d'histoire qu'ils ont écrite, qui contient de si grandes actions et les preuves d'une amitié qui rend deux peuples solidaires en leur imposant des devoirs supérieurs.

Toutes ces démarches et tous ces efforts n'ont point abouti au résultat désiré ; nous avons vu la France et l'Angleterre s'entendre et s'allier contre l'Égypte et contre le Maroc, malgré la concurrence de leurs intérêts et les divisions de leur politique.

Cet accord doit-il nous faire abdiquer, à nous aussi, notre espoir dans l'indépendance de notre pays et faire de nous des indifférents ou des désespérés ? Les Égyptiens doivent-ils abandonner leurs droits séculaires et leurs devoirs sacrés par le seul fait que d'autres les ont sacrifiés ?

Comme tous les Égyptiens, j'ai beaucoup souffert du néfaste accord anglo-français et j'y ai vu un nouveau coup porté à notre chère patrie. Je ne m'attendais pas à voir la France suivre l'exemple de l'Angleterre, renier ses promesses et ses engagements. Mais je soutiens que la grande part de responsabilité dans cet acte retombe sur nos ministres ; car nul n'appuie celui qui néglige son propre intérêt et nul ne défend ceux qui abandonnent leurs droits. Notre gouvernement a obéi à la volonté des occupants à un tel degré que tous ses amis et ceux qui désiraient lui venir en aide se sont éloignés de lui. Si nous devons adresser, une fois, des reproches à nos anciens amis pour avoir oublié les liens du passé et les intérêts du présent,

nous devons cent fois nous blâmer nous-mêmes.

Les partisans de l'occupation ont osé prétendre, pendant les années qui viennent de s'écouler, que les patriotes Égyptiens et les champions de l'indépendance nationale ne sont que les instruments du parti colonial français. Vous devez vous rappeler toutes ces accusations infâmes, ces injures grossières et ces mensonges stupides. Vous n'ignorez pas ce qui a été dit et ce qui se dit encore contre nous. Eh bien, où est la vérité maintenant de ces prétentions? Où est ce parti colonial qui, aux dires de nos ennemis, nous aidait et nous dirigeait pour servir ses desseins et ses ambitions? N'est-il pas, à l'heure actuelle, le plus dévoué ami de l'Angleterre et ne s'est-il pas mis à la tête des partisans de l'*entente cordiale*? Et nous, ne sommes-nous pas restés les mêmes depuis le premier jour jusqu'aujourd'hui?

Les hommes qui visent de grands buts trouvent toujours sur leur chemin d'énormes difficultés; ils voient pleuvoir sur eux les pires accusations et sont injuriés dans leurs idées .

et dans leurs convictions. Leurs adversaires ne négligent aucun moyen de les perdre et d'éloigner d'eux à la fois l'élite de la nation et la masse du grand public. Mais celui qui entend la voix de sa conscience lui crier à chaque instant de servir sa patrie, de travailler à sa prospérité, qui croit que le sang de ses pères lui impose le sacrifice de sa personne pour cette terre sacrée ; celui-là sent qu'il ne peut, sans elle, avoir aucun honneur, aucune situation, aucune existence. Il ne craint ni difficultés ni obstacles et ne se laisse point effrayer par les attaques et les injures. Il continue sa route, visant son but et trouvant dans les attaques des ennemis ce que le soldat trouve de fierté dans les blessures de la guerre.

Nos ennemis se sont moqués du patriotisme dont nous sommes les passionnés serviteurs et ont donné libre carrière à leur haine. Cette conduite ne doit pas nous étonner, venant de gens qui n'ont jamais compris ni senti l'amour de la patrie. Nous ne voyons pas, nous, dans le patriotisme un sentiment passager, un caprice

ou un instrument de gains et de profits. Pour nous, le patriotisme est une passion qui se développe dans l'âme, qui y prend racine et qui y croît avec la croissance des malheurs de la patrie.

Si nous nous sommes glorifiés de ce sentiment sublime et si nous avons appelé traîtres ceux qui le reniaient ou feignaient de l'ignorer quand nous espérions la prompte délivrance de notre pays, nous devons maintenant cultiver ce sentiment plus que jamais et dire à notre malheureux pays : « A mesure que l'ennemi devient plus fort, ton culte devient plus puissant, nos devoirs envers toi se multiplient et nous nous attachons davantage à toi ! »

Non, Messieurs, aucun peuple ne peut vivre et durer sans le vrai patriotisme. Sans lui, la vie n'a plus sa raison d'être, les espoirs s'éteignent et les grandes actions sont impossibles. D'autres peuples ont été plus malheureux que nous, ils nous ont été bien inférieurs, l'étranger les a dominés avec une main de fer; ils ne trouvaient point parmi leurs

enfants l'éducateur qui pouvait les former, l'écrivain qui conseillait et le savant qui guidait. Eh bien, à la voix du patriotisme, ils se sont réveillés de leur long sommeil, se sont levés avec une force irrésistible et ont brisé les chaînes de la servitude et de l'esclavage après avoir subi le joug de l'étranger pendant de longs siècles.

Notre chère nation s'est rendue à cette vérité ; elle a méprisé tout homme sans patriotisme, et a fait entendre à ceux qui l'ont invitée à aimer les occupants et à sacrifier ses sentiments les plus nobles et les plus légitimes, qu'elle n'est pas un troupeau qu'on conduit la veille dans les sentiers du patriotisme et qu'on traîne le jour suivant dans le chemin de l'ingratitude et de la trahison envers la patrie.

Les partisans de l'occupation nous demandent matins et soirs : « Qu'avez-vous fait avec votre patriotisme et quel profit le pays en a-t-il tiré ? Lui avez-vous rendu un droit, un poste, ou avez-vous arrêté la marche de l'occupation et changé le cours des choses ? »

Ils nous posent ces questions dans le but d'égarer l'opinion, car ils savent bien que nous ne sommes ni des ministres à la tête des affaires, ni des diplomates pouvant discuter les intérêts et les désirs du pays avec les Anglais, mais des hommes libres s'adressant à la nation et dirigeant tous nos efforts en sa faveur.

Nous lui disons, devant le monde entier, qu'elle ne peut acquérir les qualités des nations heureuses et des pays forts que si le sentiment patriotique inspire les grands et les petits, et devient le lien le plus puissant entre les enfants d'une même race. Nous lui disons et répétons cette vérité que la cause de toutes les calamités qui ont fondu sur la vallée du Nil, réside dans l'ignorance de la nation de ses droits et de ses devoirs, et dans la division qui est le fruit du manque de sentiment national. Nous lui disons et apportons à l'appui toutes les preuves que l'indépendance est la seule force qui protège les pays et les empires contre tout malheur, qui développe les capacités individuelles et qui donne aux peuples la puissance intérieure et

extérieure. Nous lui disons que l'occupation est une honte pour toute la nation et pour chaque individu et un argument contre nos capacités à nous gouverner nous-mêmes.

Nous lui disons, enfin, nous lui répétons que l'Angleterre ne travaille pas pour l'Égypte, que nous n'avons jamais lu une page d'histoire affirmant que le peuple anglais s'est mis au service d'un autre peuple. Peut-on citer un usurpateur qui ait, en aucun temps, travaillé à restituer un royaume usurpé par lui?

On nous demande quels profils le pays a tirés de nos appels à son patriotisme. Nous répondons qu'il en a tiré les plus grands profits et recueilli les plus beaux fruits. Il a pris la voie du salut. Il a examiné la situation des autres peuples et la sienne propre. Il a résolument franchi la porte du progrès en fondant des écoles nationales. Il s'est surtout perfectionné moralement d'une façon remarquable. Les hommes de bien, parmi nous, ont montré pour leurs compatriotes pauvres une sollicitude digne de tout éloge; ils ont travaillé au développement de

l'instruction et à lui donner une direction nouvelle. La nation égyptienne n'a obtenu tout cela ni par le hasard ni par les efforts de l'occupation.

Lord Cromer dit que le pays n'a marché dans la voie du progrès moral que très lentement. Cependant si les Anglais voulaient interroger leurs consciences, ils avoueraient que notre réveil est dû au mouvement patriotique, et que c'est grâce à lui qu'il a pris une telle extension dans ces dernières années.

Et quelle preuve plus grande que le sentiment patriotique a gagné tous les cœurs des Égyptiens que ce *tolle* général soulevé d'Alexandrie jusqu'à Assouan contre Riaz Pacha pour avoir fait un affront public à sa nation et flatté nos occupants¹. L'indignation des Égyptiens contre lui n'est-elle pas la preuve éclatante qu'ils ne respectent plus que le fidèle serviteur du pays et le sincère avocat de la cause nationale ?

1. Riaz Pacha, l'ancien premier ministre, désirant revenir au pouvoir avait prononcé, quelques jours auparavant, devant le Khédive et les notabilités du pays, un discours blessant pour le souverain et flatteur pour les Anglais. Toute l'Egypte s'est indignée des paroles du vieux ministre.

Cette affaire ne prouve-t-elle pas qu'un grand changement s'est opéré dans l'état d'esprit de la nation, puisque l'homme qui ose la renier provoque la haine et le mépris malgré sa haute situation et le rôle qu'il joue ?

L'explosion des sentiments qui a éclaté dans toute l'Égypte contre celui qui a eu l'impuissance de faire l'éloge de l'occupation, qui a flatté son représentant, prouve au monde entier que si les Anglais peuvent spolier nos droits politiques et accaparer nos intérêts vitaux, ils sont impuissants à conquérir nos cœurs.

Messieurs, nous ne demandons pas aux grands de ce pays d'appeler le peuple à la révolution et de faire la guerre à l'occupant, mais nous leur demandons de sauvegarder à tout prix leur dignité, de s'armer de patience devant les événements, de s'inscrire contre les faits accomplis et de ne pas s'abaisser jusqu'à la flatterie et jusqu'au mensonge. Nous leur demandons de se cacher de honte à la vue de l'étranger qui domine, de ne pas se jeter à ses pieds, ni chanter ses louanges. Nous leur demandons de

se rappeler toujours et sans cesse cette juste parole de lord Dufferin : *l'indépendance n'a pas de prix !*

Qu'ils sachent que l'occupant méprise les traîtres malgré tout le profit qu'il peut tirer de leur trahison. Qu'ils apprennent qu'une nation dont les fils habitent jusqu'au fond de l'Afrique et risquent à chaque instant leur vie pour faire flotter le drapeau de leur pays sur un point quelconque de notre continent, ne peut qu'honorer les patriotes et qu'acclamer le patriotisme. Qu'ils regardent attentivement les peuples qui nous ont devancés dans la voie du progrès et de la civilisation et qui se sont constitués une gloire solide, grâce à l'union de leurs enfants et à l'esprit d'abnégation patriotique qui les anime tous. Qu'ils profitent d'un exemple admirable entre tous et des leçons de patriotisme données par ce Japon, qui a émerveillé l'univers entier; qu'ils imitent, pour ne pas lui être inférieur, l'enfant japonais pleurant son bas âge qui le prive de participer à la guerre, qu'ils s'émeuvent du dévouement patriotique de la femme japo-

naise qui vend ses bijoux pour en offrir le prix à sa patrie, de l'héroïsme de celle qui se suicide pour permettre à son fils unique de défendre son pays. Qu'ils écoutent la voix du vieux Japonais écrasé par l'âge, qui prêche aux jeunes le courage, les initie aux actions des anciens et aux traditions du passé, ces belles traditions qui nous montrent l'homme appelant la mort avec joie lorsqu'elle lui apporte la réparation de son honneur !

Les Anglais se vantent sans cesse de nous laisser la liberté de tout dire et de tout écrire. Mais ils ne nous reconnaissent pas le droit de discuter avec eux les intérêts de notre propre pays et de leur réclamer ses droits. Ils ne nous octroient donc que la liberté de gémir dans nos malheurs et d'en souffrir. Comment peuvent-ils être fiers de cette liberté qu'ils nous donnent et refuser de prendre en considération les plus légitimes revendications des Égyptiens ?

N'est-ce pas une conséquence naturelle de la liberté des peuples que de leur accorder ce à quoi ils ont droit, et de leur donner une

constitution appuyée sur des bases solides ?

Est-ce que le pays jouit des bienfaits de la Constitution et s'est débarrassé du pouvoir absolu ?

Nous n'avons trouvé, dans les journaux anglais, comme réponse à nos questions, que des insultes et des injures. Nous n'avons constaté dans les rapports officiels que l'enchantement de lord Cromer de voir l'occupation détruire le pouvoir arbitraire. Il reste à prouver que le pouvoir absolu ait été remplacé par un pouvoir meilleur. A-t-on donné au pays une représentation complètement indépendante, capable de demander compte au gouvernement de ses actes, de contrôler son administration, de lui faire entendre la voix du pays et de lui indiquer ses véritables intérêts ?

Non, non. Les principes que lord Cromer énonce dans son rapport ne sont pas faits pour fortifier nos espérances ni pour donner raison à ceux qui prétendent que l'occupation travaille au bien des Égyptiens et à les rendre capables de diriger, eux-mêmes, les affaires de leur pays.

Lord Cromer déclare, hautement, que les qualités indispensables aux gouvernants manquent aux Égyptiens, qu'ils sont hypnotisés par la lumière de la civilisation et que l'Anglais doit guider et dominer l'Égyptien, même si celui-ci lui est supérieur par la situation. Sa Seigneurie ne s'est pas arrêtée là; il a fortement critiqué la haute magistrature égyptienne en s'appuyant sur les rapports d'un officier de police!

Quels principes étranges, faits pour conduire à la destruction des vitalités nationales, des aptitudes gouvernementales des Égyptiens et à la suppression de ce qui reste de pouvoir aux enfants du pays.

Comment s'étonner que les Anglais qui lisent ce rapport croient les Égyptiens aussi barbares et aussi éloignés de la civilisation que les habitants de l'Afrique centrale? Rien de surprenant à ce qu'ils s'imaginent que nous n'étions rien avant l'entrée des Anglais en Égypte et que les pyramides elles-mêmes sont un bienfait de l'occupation !!!

Où est l'homme juste et impartial qui pourra

être l'arbitre entre nous et les Anglais et proclamer à la face du monde que l'Égypte n'est pas enfouie au fond de l'Afrique, qu'elle n'est nullement étrangère à la civilisation et qu'elle apparaissait ainsi à l'univers, bien longtemps avant l'occupation ? Où est cet arbitre pour affirmer aux Anglais que nous avions accepté la civilisation de l'Occident depuis un siècle, que nous sommes habitués à elle, que nous avons constitué notre gouvernement selon ses principes, et organisé notre pays d'après ses lois, qu'enfin nous avons donné à nos tribunaux ses codes et respecté la loi avant l'occupation ? Où est-il cet homme pour leur apprendre la gloire et la grandeur de l'Égypte dans le passé, pour qu'il dise aux Anglais que tout ce qui cause leur fierté maintenant a été commencé avant eux, et que sans la rébellion arabiste toutes les réformes eussent été faites et mieux faites ?

Je suis stupéfait de voir des gens civilisés considérer que le devoir du gouvernement s'arrête au progrès matériel du pays et n'a rien à voir avec le progrès moral. Ils ne parlent

que d'argent, comme si le gouvernement était une banque, rien qu'une banque ; ils nous accablent en nous vantant l'irrigation et ses améliorations, comme si l'Égypte était privée de ses bienfaits auparavant et comme si l'intérêt capital de l'occupation n'exigeait pas cette amélioration pour lui assurer le concours des créanciers de l'Égypte !

Le développement des finances est une chose excellente et nécessaire ; le condominium anglo-français en avait établi les bases avant l'occupation. L'amélioration de l'irrigation est un but supérieur qui a captivé l'attention de Mohammed-Ali et de ses successeurs, et pour lequel ils ont fait beaucoup. Mais les peuples ne progressent point avec l'argent seul et ne franchissent jamais tous les degrés de la civilisation avec le seul développement de leur fortune.

Les peuples avancent et grandissent par l'instruction et l'éducation, grâce aux hommes éminents et réfléchis qui les guident et les conduisent dans la voie du progrès. Qu'ont fait les

Anglais, pour cela? Peuvent-ils prétendre que l'Égypte leur doit un avancement moral quelconque et qu'ils lui ont donné des hommes capables de la diriger et de l'éclairer?

Ne font-ils pas la guerre aux plus méritants et aux plus indépendants de ses fils? Ne faussent-ils pas l'instruction, ne suppriment-ils pas l'éducation de l'âme, ne détruisent-ils pas la langue du pays et ne le persécutent-ils pas dans son sentiment et dans sa foi? A quoi peut servir l'argent si la nation reste arriérée, ignorante et incapable? Ne ressemble-t-elle pas à ces riches héritiers à qui leurs parents ont laissé une grosse fortune tout en les maintenant dans une ignorance qui les ronge et les rend incapables de jouir des biens dont ils héritent.

Les partisans de l'occupation disent qu'elle encourage la fondation des écoles industrielles et trouvent dans cet encouragement la preuve que les Anglais veulent le bien du pays. Il me semble qu'ils oublient ou qu'ils feignent d'oublier qu'il plaît beaucoup aux Anglais de voir la moitié des Égyptiens cultivateurs et l'autre

moitié ouvriers et de ne laisser se former aucun Égyptien capable de réclamer les droits de l'Égypte et son indépendance.

Les écoles agricoles et industrielles ont un intérêt vital pour les nations, et ceux qui les fondent rendent à leur pays des services dignes de tout éloge. Mais les peuples n'obtiennent ce qu'ils ambitionnent de liberté et de supériorité que par leurs savants et leurs sages qui répandent parmi eux les nobles et saines idées et les conduisent par la plume et par la parole jusqu'au jour où les événements leur préparent le retour de l'indépendance. Où sont-elles les écoles supérieures fondées par les occupants? Où sont-ils les savants et les éducateurs donnés par eux au pays? Leur intérêt n'est-il pas contraire à cela et leurs ambitions ne sont-elles pas opposées à une pareille conduite?

Les gens qui proclament notre incapacité et l'ignorance de tous nos fonctionnaires, après vingt-deux ans d'occupation, peuvent-ils agir réellement dans l'intérêt de l'Égypte et pour son relèvement?

Lord Cromer s'est félicité dans son rapport de voir l'occupation porter à l'opposition égyptienne, qu'il appelle injustement « réaction », un coup mortel dont, prétend-il, elle ne se relèvera pas. Quelle est donc cette politique et comment lord Cromer peut-il se féliciter d'un tel succès? Je sais, pour ma part, que les gouvernements constitutionnels qui travaillent au bien des peuples sont toujours heureux d'avoir devant eux un parti d'opposition, qui peut les avertir du danger de leur politique, redresser leurs torts et montrer à la foule le bien et le mal. Comment lord Cromer a-t-il pu nier les bienfaits ou l'utilité d'une opposition dans la vallée du Nil? L'homme en Orient est-il tout autre qu'en Occident et la liberté est-elle vérité ici et erreur là? Quel est ce mystère qui fait que l'homme dont le pays vit de liberté, dont le gouvernement se réclame sans cesse d'elle et ne fonctionne, prétend-il, qu'avec ses lumières, se glorifie d'avoir porté à l'opposition en Égypte un coup mortel?

Que les Anglais disent et écrivent ce qu'ils veulent, nous ne cesserons de proclamer nos

opinions, de critiquer les défauts de notre gouvernement et de réclamer l'indépendance de notre pays. Nous ne cesserons de protester, du soir au matin, contre la main mise de l'étranger sur le gouvernement et contre la domination tyrannique de l'Anglais sur l'Égyptien. Nous ne cesserons d'apprendre aux Égyptiens qu'ils sont un peuple comme tous les peuples, ayant les mêmes droits, pouvant lutter contre l'occupation et s'en délivrer. Nous ne cesserons de rappeler à nos envahisseurs que le Soudan a été reconquis par notre argent et par notre sang, qu'il ne peut ni être ni rester colonie anglaise, que l'Égypte seule lui donne la vie et la civilisation par son argent, par les efforts de ses enfants. Nous n'acceptons pas qu'on nous impose comme un devoir au Soudan l'association avec l'Angleterre. Nous ne cesserons de répéter à nos compatriotes que cette association est unique dans son genre, qu'un associé qui n'a aucune voix, aucun pouvoir n'est qu'un malheureux dupé et qu'il manque à son devoir en n'exigeant pas son droit et sa part

légitimes. Nous ne cesserons de remplir ce devoir jusqu'à ce que le pays atteigne son but, ou jusqu'à ce que notre cœur cesse de battre et notre corps cesse de se mouvoir, jusqu'à ce que nous quittions ce monde de lutte pour celui de l'éternel repos.

Messieurs, quand on examine attentivement l'état actuel du peuple égyptien et quand on envisage son avenir, on trouve qu'il possède toutes les facultés nécessaires au progrès et qu'il ne lui manque rien pour arriver au plus haut degré de la puissance et de la grandeur. Nous sommes actuellement dix millions d'Égyptiens d'après les statistiques et beaucoup plus selon l'opinion de tous. Notre nombre aura doublé dans un quart de siècle. Ce jour-là aucune parcelle de terre ne sera sans culture, aucun homme ne sera sans travail, la presse sera plus puissante et plus répandue, les écoles se seront multipliées dans tout le pays, les guides et les conducteurs du peuple seront répandus partout. La lutte pour la vie sera alors plus difficile et plus générale. Quelle situation aura l'Égypte,

quel rôle jouera son peuple uni par la race, le sang et la langue et dont la plus grande partie a la même religion ? Vingt-cinq ans peuvent paraître, à première vue, bien longs, et cependant combien ce laps de temps pour une nation s'écoule vite !

L'Égypte et le peuple égyptien deviendront ce que nous les ferons.

Si nous savons lutter avec zèle et courage, améliorer l'éducation et diriger la barque nationale avec énergie, nous arriverons au port du salut, nos espoirs verront leur réalisation, chacun de vous sentira qu'il appartient à un grand peuple, et l'Égyptien pourra alors être fier de sa nationalité. Mais, si nous nous arrêtons au milieu de la route, hésitants et nous nuisant les uns les autres, notre malheur s'aggravera et notre honte deviendra irrémédiable.

Nous ne pouvons conquérir ce bonheur et cette grandeur que par notre union et par l'unification de l'éducation nationale, afin que les générations futures aient le même idéal et les mêmes sentiments.

Jules Simon a dit : « Les peuples qui ont

les meilleures écoles sont les premiers ; s'ils ne le sont pas aujourd'hui, ils le seront demain. » Que les fondateurs et les directeurs de nos écoles nationales se rappellent cette parole, qu'ils sachent qu'eux seuls détiennent entre leurs mains l'avenir de la patrie et que de ces petits enfants sortiront des hommes d'action, des savants, des administrateurs, des diplomates, des grands conducteurs du peuple, s'ils sont élevés dans les nobles principes du patriottisme, s'ils apprennent dès leur enfance que la science et la morale sont la seule véritable distinction chez les hommes, et que l'argent n'est une force utile que s'il est au service de la raison et de l'intelligence.

Apprenez aussi à la jeunesse, ô maîtres d'écoles, que les nations ne peuvent se relever que par le caractère et les qualités morales.

Voilà le seul remède aux peuples malades et aux empires souffrants.

Semez donc dans les cœurs des enfants l'amour de la vertu, la noblesse du caractère, le courage, la dignité et la haine de la servi-

tude. Jetez en eux la semence bénie et je prends Dieu à témoin que vous donnerez, par là, à la patrie, des hommes forts qui ne craindront pas de dire haut la vérité et qui sauront défendre leur pays.

Oui, l'Égypte a grand besoin d'unifier l'éducation nationale et de l'arracher au contrôle gouvernemental. Je préfère, pour ma part, une école indépendante à vingt écoles de l'État; car un seul homme instruit et formé morallement comme doivent l'être des hommes est certainement plus utile que vingt hommes qui ne prennent à la science que son vernis et dont les professeurs n'ont point cherché à développer et à éléver l'âme.

Messieurs, le programme que nous devons suivre et qui répond, d'après moi, aux intérêts de notre pays ne dépasse pas ceci : le solide attachement au trône khédivial pour que ce dévouement mutuel entre le khédivat et le peuple soit toujours une force pour le pays; le développement de l'éducation nationale et la création des universités qui répandront dans

toute l'Égypte la lumière des sciences ; l'union de tous les éléments qui forment la nation, union dont la base ne repose pas seulement sur les vœux des écrivains et des orateurs, mais sur la sincérité réciproque et la communauté des intérêts; l'élevation morale de la presse pour qu'elle ne s'abaisse pas aux injures et à la calomnie et qu'elle emploie la liberté au service du pays et à l'énergique réclamation de ses droits ; l'imitation des étrangers et des colons dans leur lutte et dans leur activité, en ayant avec eux les meilleurs rapports sans toutefois accepter de subir la moindre humiliation pour aucun Égyptien ; et enfin la constante observation du présent, la prévoyance de l'avenir, l'incessante participation aux souffrances de la patrie et avant tout la pensée sans cesse évoquée de ce que l'occupation nous apporte de honte et de ce que l'indépendance apporte de faste et de grandeur à un peuple.

Il est indéniable que la nation égyptienne a suivi les grandes lignes de ce programme et qu'elle continue à les suivre. Nous ne doutons

pas qu'elle ne travaille bientôt à améliorer le sort des fellahs et à leur donner la part d'instruction nécessaire pour que le progrès soit général dans toutes les classes. Il m'est doux de prévoir que les riches et les grands du pays songeront à fonder des universités.

Ne voyons-nous pas chaque jour augmenter le besoin de professeurs, de savants, de guides, d'écrivains, de juristes, de médecins et d'ingénieurs ?

Je ne doute pas que quand la presse arrivera à se débarrasser des maux qui ont entravé sa marche en avant, lorsque les journalistes mépriseront les injures et se rendront compte de leur mission dans le mouvement du progrès moral, quand ils sauront distinguer entre *l'attaque et la critique*, quand ils dédaigneront d'encourager et d'employer la « basse presse », je ne doute pas que le pays alors, grâce à la presse, ne marche rapidement dans la voie du progrès.

La presse a de nombreux devoirs vis-à-vis du pays. La question des capitulations, entre

autres, est digne de son inlassable sollicitude. Les Égyptiens ne cessent à bon droit de se plaindre toutes les fois qu'un criminel étranger échappe au gouvernement; alors le malaise reprend son empire sur les esprits et les relations deviennent tendues entre Égyptiens et colons. Mon avis est que la concorde ne peut jamais régner tant qu'on ne donnera pas aux tribunaux mixtes le droit de juger les délits et les crimes commis par les étrangers.

Autant je trouve les capitulations nuisibles en ce qui concerne le non-jugement des étrangers criminels devant les tribunaux du pays, autant je les trouve bienfaisantes pour la liberté de l'instruction et la liberté de la presse. Nous en avons beaucoup profité, et lord Cromer lui-même a reconnu que c'est en grande partie aux capitulations que la presse doit de jouir de la liberté en Égypte. Chaque Égyptien doit donc demander qu'on ne touche point à ces priviléges.

Messieurs, l'augmentation de la richesse égyptienne, le développement de l'instruction

et de la presse et le progrès de tout ce qui est vital pour la patrie, tout cela ne donne à la nation aucun prestige si le patriotisme n'est pas le guide qui éclaire les individus et les foules et la nourriture des cœurs et des âmes. Que chacun de nous ne cesse de fixer son regard sur un même but : l'indépendance ! Sans la reprise de possession de la Patrie, la vie n'est que souffrance et enfer. Malgré tout ce dont vous pouvez jouir par l'aisance et par la richesse, malgré la place que chacun de vous occupe dans le milieu social, les nations civilisées ne verront en vous qu'un peuple mineur tant que durera l'occupation.

Luttez donc pour l'indépendance ; qu'elle soit la préoccupation majeure de votre vie. Laissez à vos enfants son amour comme le plus sacré des héritages. Ne comptez pas les années ; ce que vous trouvez long dans la vie de l'homme n'est qu'un jour ou moins qu'un jour dans la vie des peuples.

Soyez convaincus que nous posséderons un jour cette indépendance ; car Dieu qui punit les

nations divisées en la leur enlevant, les récompense en la leur rendant, lorsqu'elles s'unissent, suivent sa loi divine et comprennent que l'indépendance est le meilleur don que le Créateur ait fait à l'homme !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface de Madame Adam.....	5
I. — Discours prononcé en français à Toulouse, le 4 juillet 1895.....	21
II. — Discours prononcé en français, le 11 décembre 1895, dans la salle de la Société de Géographie de Paris.	45
III. — Traduction du discours prononcé en arabe à Alexandrie, le 3 mars 1896.....	84
IV. — Gladstone et l'Egypte.....	101
V. — Discours prononcé en français à Alexandrie devant les colons européens, le lundi 13 avril 1896	119
VI. — Traduction du discours prononcé en arabe à Alexandrie, le 7 juin 1897.....	137
VII. — Traduction du discours prononcé au Caire, le 23 décembre 1898.....	185
VIII. — Conférence faite le 18 juin 1899, dans le salon de Madame Adam, à Paris.....	209
IX. — Traduction du discours prononcé au Caire, le 18 décembre 1898.....	229
X. — Traduction du discours prononcé à Alexandrie, le 21 mai 1902 (13 safar 1320 de l'Hégire), à l'occasion du centenaire « Lunaire » du choix fait par le peuple égyptien du grand Mohammed-Ali comme vice-roi d'Egypte	249

	Pages.
XI. — Traduction du discours prononcé au Caire, le 19 février 1904, à la distribution des prix de l'école fondée par Moustafa Kamel.	287
XII. — Traduction du discours prononcé à Alexandrie, le 8 juin 1904	299

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6



